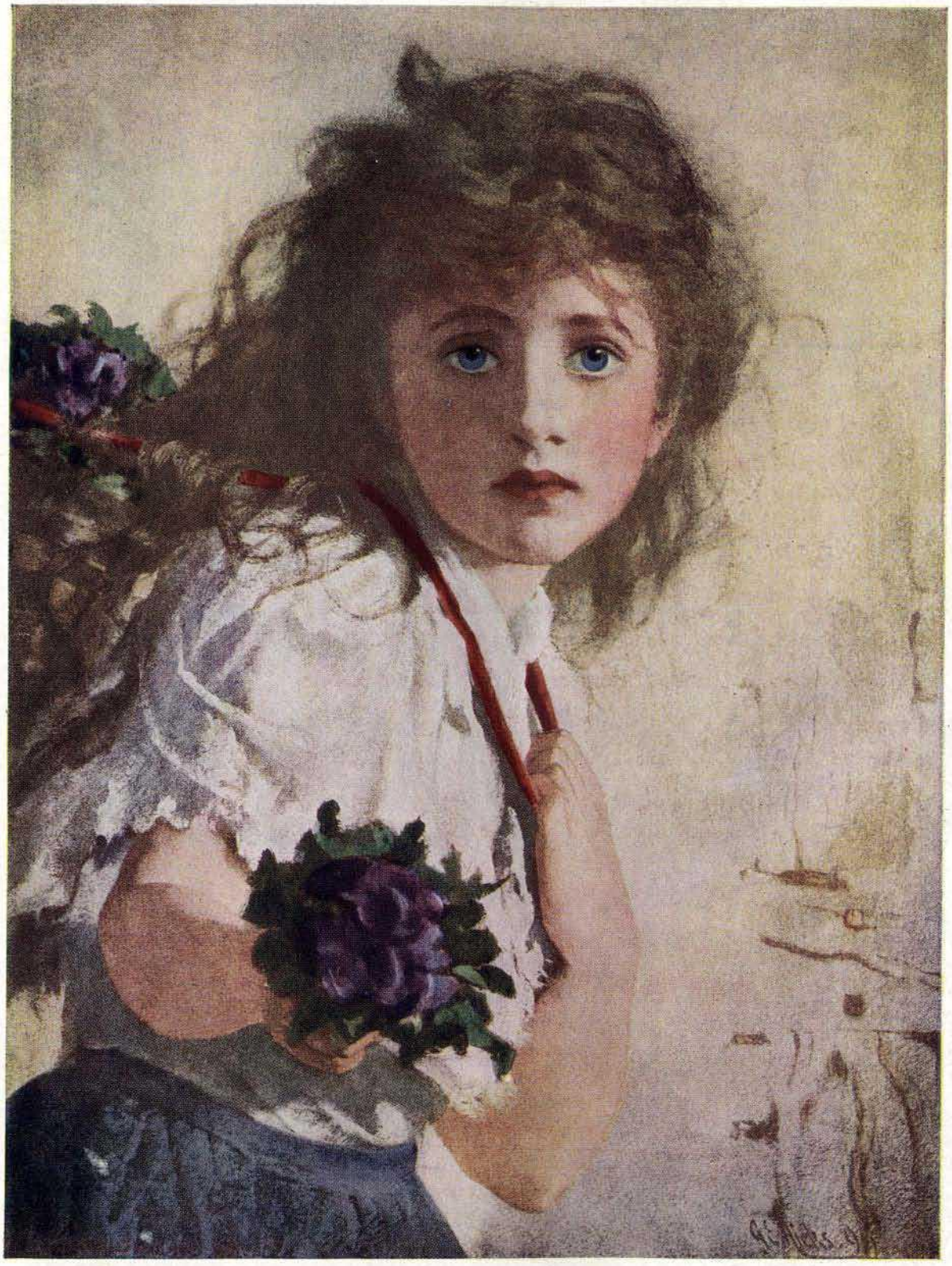
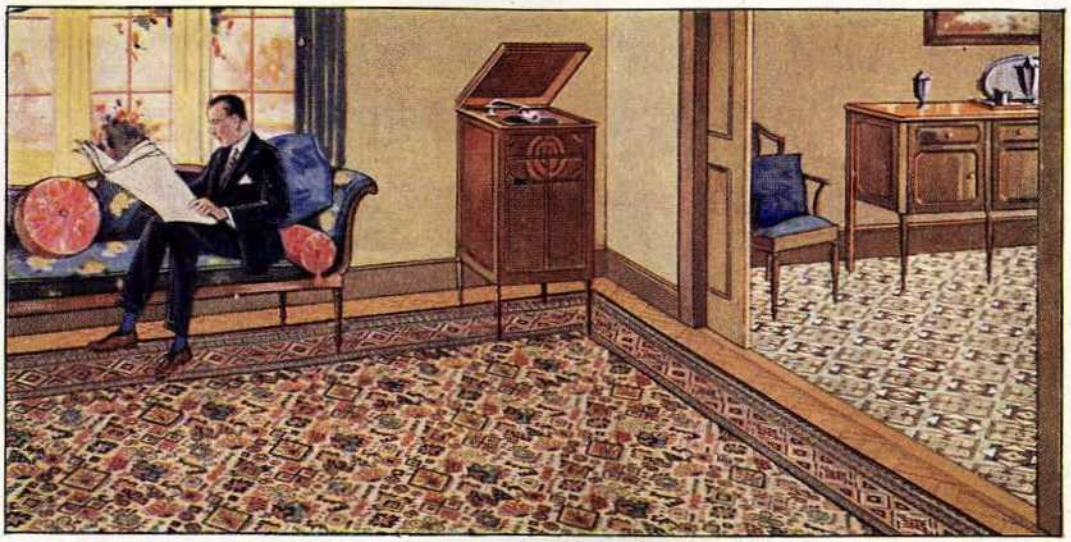
LA REVUE MODERNE



LA PETITE MARCHANDE DE VIOLETTES

REVUE MENSUELLE — PRIX : 25 SOUS

UN ROMAN COMPLET DANS CHAQUE NUMERO



De très satisfaisants résultats sont obtenus dans la décoration des appartements, en employant un patron de linoléum dans une chambre et un tapis de linoléum dans une chambre voisine. Les patrons employés pour garnir la pièce représentée ici sont le tapis de Linoléum Dominion 6522, le Linoléum No 4120 et la Bordure de tapis No 6012.

La Pièce la Plus Radieuse de la Maison

QUEL vivoir idéal! Qu'il fait bon y vivre—s'y réjouir—dans cette pièce confortable jamais en désordre. C'est la gaie, l'artistique Carpette de Linoléum qui rend cette pièce si charmante. Et vous pouvez obtenir des résultats tout aussi satisfaisants en faisant ainsi pour chaque pièce.

Le Linoléum est parfaitement propre; favorable à la santé. Vos enfants peuvent gambader sur sa douce surface sans danger ni crainte de venir en contact avec aucun germe de maladie. Auriez-vous un accident, tout se lave sans laisser de tache ni de marque.

Les Carpettes de Linoléum sont faites pour durer longtemps. Elles n'exigent qu'un peu de nettoyage. Demandez à votre vendeur de vous montrer son étalage.

IMPORTANT : Toute véritable Carpette de Linoléum et tout Linoléum Dominion sont sur un fond de solide Burlap. Assurez-vous-en quand vous acheterez ; c'est l'assurance d'une longue durée.

DOMINION OILCLOTH & LINOLEUM CO. LIMITED · MONTREAL · MADE IN CANADA

BANQUE DE MONTRÉAL
(FRANCE)

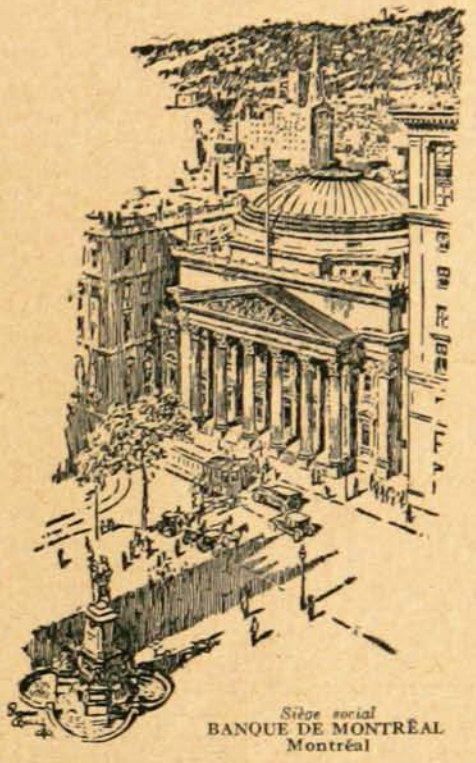
est située à

6, Place Vendôme, Paris

Pour la commodité des voyageurs et aussi pour les affaires générales de Banque.

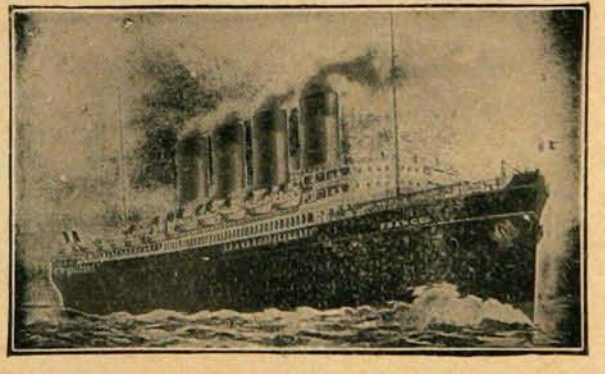
L'argent est accepté en dépôt avec intérêt au taux courant.

Des détails plus amples peuvent être obtenus en s'adressant au Département des Affaires Etrangères au Siège Social, Montréal, ou au gérant de toute succursale de la Banque de Montréal au Canada.



Siège social
BANQUE DE MONTRÉAL
Montréal

COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE
LIGNE FRANÇAISE



NEW-YORK—PLYMOUTH—LE HAVRE
par les paquebots:
PARIS, — FRANCE, — ROCHAMBEAU.
NEW-YORK — LE HAVRE — PARIS
par les paquebots:
LA SAVOIE, — LAFAYETTE, — CHICAGO,
ROUSSILLON, LA BOURDONNAIS.
NEW-YORK—VIGO—BORDEAUX
par le paquebot NIAGARA.

GENIN, TRUDEAU & CIE Limitée
Agents Généraux Canadiens
Tél. M. 2605. : 24, Notre-Dame Ouest : Montréal

MAGNIFIQUE CATALOGUE DE
TAPISSERIES

La Maison Granger Frères Limitée vient de publier son deuxième catalogue de papiertenture, contenant un assortiment choisi des derniers dessins pour le printemps 1923.

Ce catalogue (6¾ x 8½) contient 20 échantillons formant une très belle collection pour tous les appartements.

Ce Catalogue est Gratuit

il est réservé pour la clientèle en dehors de Montréal et représente d'excellentes valeurs en tapisseries. Les prix qui rivalisent avantageusement avec ceux offerts par les plus grands magasins à rayons du pays, sont indiqués au verso de chaque échantillon, ainsi que toutes les informations nécessaires qui sont expliquées en français et en anglais.

Écrivez immédiatement pour recevoir ce catalogue par la poste.

GRANGER FRÈRES LIMITÉE
Libraires, Papetiers, Importateurs
43 Notre-Dame Ouest, Montréal

JAEGER
Fine Pure Wool

DONNE LE "VRAI CONFORT"

Vous ne sauriez comprendre ce que signifient les mots "vrai confort" tant que vous n'aurez pas porté les Vêtements de pure Laine Jaeger. Comme chaque once de surplus de poids que l'on porte diminue la force de résistance, les Vêtements Jaeger, en comparaison de leur pesanteur, donnent plus de chaleur que n'importe quel vêtement d'autre matériel.

Un Catalogue illustré vous sera envoyé sur demande.

En vente aux magasins Jaeger et leurs agences dans tout le Canada.

The JAEGER CO., Limited
TORONTO MONTREAL WINNIPEG

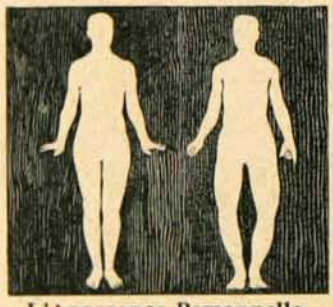
LA PETITE POSTE

CONDITIONS — 1o. 5 sous du mot. 2o. Chaque annonce devra être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur. 3o. Les annonces doivent nous être adressées avant le 15 du mois qui précède la publication de la REVUE.

Afin de réprimer tout abus qui pourrait s'insinuer dans la Petite Poste, la direction de la Revue Moderne se réserve le droit de refuser les annonces ou de les modifier suivant le cas. Les changements seront faits de façon à respecter le sens absolu de l'annonce. L'argent sera retourné avec les annonces refusées, moins les frais de poste.

A. LEDOUX désirerait correspondre avec gentilles demoiselles. But: la plus amicale le saura. Casier 46, Hébertville Station.

DAME DISTINGUEE, instruite, haute éducation désire faire connaissance de gentilshommes sobres. Réponse assurée. Casier 24, Station R, Montréal.



L'Apparence Personnelle

est aujourd'hui plus que jamais la clef du succès. Les hommes et les femmes, jeunes comme vieux, aux jambes arquées et aux genoux cagneux, seront heureux d'apprendre que je suis prêt à mettre sur le marché mon nouvel appareil pour redresser avec succès et en peu de temps les jambes arquées ou cagneuses, sûrement, rapidement et permanemment, sans douleur, ni operation, ni désagrément. Ne nuit pas à la besogne quotidienne vu qu'il se porte la nuit. Mon nouveau "Lim-Straitner" modèle 18, brevet américain, est facile à ajuster; ses résultats vous éviteront de nouvelles humiliations et augmenteront votre apparence personnelle de 100%.

Ecrivez aujourd'hui pour demander mon livre breveté, traitant de la physiologie et de l'anatomie, qui vous dira comment corriger les jambes arquées ou cagneuses; vous n'encourrez aucune obligation. Envoyez dix sous pour frais de poste.

M. TRILETY, SPECIALISTE,
498-L, Ackerman Bldg., Binghamton, N.Y.

DEUX JEUNES demoiselles désirent correspondants instruits. — But: culture littéraire. Mimie Pinson et Phémie Nina, Casier 7, Clarence Creek, Ontario.

DAISY GIBSON, casier 35, Station N, Montréal, sage, affectueuse, désire faire connaissance avec messieurs distingués et lettrés, 27 ans et plus.

VEUVE sans enfants, demande correspondants distingués; célibataire ou veuf; 37 à 40 ans. But sérieux. Mme Juliette Gauvin, 279 Avenue Laval, Montréal.

JEUNE FILLE intellectuelle désire correspondants distingués. Françoise Delavigne. Poste restante, Bureau Guay, Lévis, P.Qué.

CORRESPONDANTS demandés. Nini Tranquil, Poste restante, Chicoutimi.

MLLE CYRANETTE, 17 ans, Poste restante, Chicoutimi, désire correspondants distingués.

JEUNE CELIBATAIRE montréalais désire correspondantes jeunes et gentilles. Pierre L. Poste restante, Station R, Montréal.

CORRESPONDANTS et correspondantes demandés pour distraire. Cécile Duplessis, 385a Montcalm, Montréal.

(*Suite à la page 3.*)

Les "Diamond Dyes" teignent n'importe quel vêtement ou draperie

Chaque paquet de "Diamond Dyes" contient un Mode d'Emploi si simple que toute ménagère peut teindre ou teinter des robes, des jupes, des manteaux, des blouses, des chandails, des bas, des tentures, des draperies fanées ou défraîchies, tout, en un mot, en une couleur nouvelle, riche et inflétrissable. Achetez des "Diamond Dyes" — pas d'autres — la perfection de la teinture à la maison vous est alors garantie, même si vous n'avez jamais rien teint auparavant. Dites à votre droguiste si le tissu que vous avez à teindre est laine ou soie, toile, coton ou métis. Jamais les "Diamond Dyes" ne se fanent, ne se couvrent de bigarrures ou ne coulent.

WELLS & RICHARDSON CO. LTD
MONTREAL QUEBEC

OFFRE AVANTAGEUSE

D'ici au premier août, le "dictionnaire biographique de musiciens" des Soeurs de Sainte-Anne, Lachine, sera offert pour $2.00 le volume (cartonné) et $1.50 (en brochure).

Cette réduction temporaire favorisera le désir de ceux qui veulent présenter à un collège ou à un couvent, un cadeau pour le jour des récompenses.

Il est à souhaiter qu'à cette époque des prix, Messieurs les membres du clergé, les Supérieurs et Supérieures des Maisons d'éducation et les professeurs de musique veuillent bien aider à la diffusion de ce livre.

En vente à MONTRÉAL : Granger & Frères, Alf. Guay, A. J. Boucher, Raoul Vennat;

à QUÉBEC: Librairie Langlais, Garneau, Gauvin & Courchesne;

à LACHINE: Procure Générale des Soeurs de Sainte-Anne.

ENCOURAGEONS NOS OEUVRES CANADIENNES!

EXTRAITS de quelques lettres.

Vous méritez des félicitations pour votre ouvrage qui a dû vous coûter beaucoup de recherches. . .

R. Oct. Pelletier,
Montréal.

Je viens de parcourir votre splendide volume, je devrais dire Encyclopédie musicale, que tous les musiciens canadiens et surtout tous les élèves devraient se procurer. Cet ouvrage peut être du plus grand secours à ceux qui se préparent aux divers diplômes jusqu'au Brevet d'enseignement et même au delà. . .

Ernest Langlois,
Président du Conservatoire National,
Montréal.

. . .Votre remarquable ouvrage comble une profonde lacune: ceci manquait au public canadien; il aidera, j'en suis persuadé, au développement de l'art musical au pays. . .

J. Adélard Brunet,
Montréal.

. . .Votre "Dictionnaire de musiciens" est un volume précieux. Je souhaite qu'il pénètre dans les conservatoires, dans les différents établissements d'instruction et jusque dans les salles de concerts. . .

Zénon Paquin,
Sainte-Anne de la Pérade.

L'Entre Nous

MERLETTE D'AMOUR. — Il faudrait que je sois bien ingrate pour avoir oublié l'enfant tendre et charmante qui me porta son cœur tout simplement. Vous aimez "LA REVUE" et vous sentez combien j'apprécie la grâce charmante que vous mettez à cet aveu. Je vous retrouverai toujours avec plaisir, et je ne me plaindrai jamais de la longueur de vos billets, soyez-en certaine.

ABITIBI. — Vous souffrez du mal d'ennui... C'est peut-être le plus grand mal qui soit, celui qui enlève toute ambition et persécute sans relâche. Je vous plains d'en souffrir et je voudrais vous en guérir. Mais je suis une bien piètre guérisseuse, si vous saviez... Seulement si vous donniez un but à votre vie? Votre ennui me paraît un mal imprécis; vous vous ennuyez probablement d'être solitaire faute de distractions, etc, etc. Cet ennui n'est pas comme celui que l'on éprouve d'être séparé de quelque personne que l'on aime, car alors la plaie reste vive et souvent incurable. Lisez beaucoup puisque la lecture vous est agréable. Mêlangez le sérieux au gai, de façon à ne pas vous lasser. Et puis donnez-vous une charité à accomplir, c'est encore l'une des plus sûres distractions que je puisse vous conseiller.

JEAN DES BRUMES. — Mais oui j'ai lu tout cela, et pourquoi voulez-vous que je réponde? Du moment que j'ai dit une fois ce que je pensais, c'est bien suffisant. Je ne puis changer d'idée sur de telles précisions. Vous aimez mon franc-parler, tant mieux, mais vous comprenez comme moi qu'il est impossible que tout le monde pense ainsi. Mon impression sur ce jeune écrivain? Mon Dieu, je vous avoue que je n'en ai absolument aucune encore, cela viendra peut-être avec les années, les siennes, entendons-nous. Oui, je suis moins sévère que vous, je vous assure, et je constate qu'il reste toujours bien élevé, qualité qui manque à certains débutants. Puis, il est sincère, et peut-être en effet se croit-il une mission, en tout cas c'est son affaire. Et comme je ne compte pas plus sur lui dans l'avenir que je n'ai escompté sa collaboration dans le passé, je reste calme. Votre réflexion de la fin m'a bien amusée. Comme le commerce des gens spirituels est agréable!

H. F. — Ce roman a déjà paru dans l'un de nos quotidiens, et cela serait assez difficile de le reservir tout de suite à nos lecteurs. Je vous sais gré néanmoins de l'intérêt aimable que vous accordez à "La Revue Moderne".

ALTIUS. — Je n'ai jamais reçu d'autre lettre de vous, et j'aurais été si contente de savoir si ma réponse qui avait tardé, vous avait néanmoins satisfaite. Revenez l'un de ces jours.

VIOLETTE D'ALSACE. — Votre sensibilité s'est mise en émoi, petite fille, sans cause. Je n'ai pas eu une minute la pensée de donner une si fausse interprétation à des sentiments que je sais tellement sincères et tellement droits. N'ayez plus aucune inquiétude à ce sujet, et croyez à mon amitié de plus en plus vive et sincère. Vous rencontrerez un jour la grande affection dont vous avez soif, et vous connaîtrez alors dans toute sa plénitude la douceur d'être aimée.

BEBE RADIO. — Votre bonheur chante dans vos lettres et ce chant est des plus doux à entendre. Votre pseudonyme est-il assez moderne. Et malgré qu'elle est heureuse voilà une jeune fille à la mélancolie. Pourtant vous n'en avez pas le droit; laissez cela aux pauvres qui souffrent ou qui ne sont pas aimés...

G LAVALLEE. — Votre article dénote du talent et de l'observation, mais vous êtes encore trop nouveau dans la carrière et pas assez initié aux secrets littéraires. Si vous continuez de travailler, de lire, de faire des essais, vous arriverez sûrement à réussir. Ne vous découragez pas, mais dites-vous bien que tout succès vaut un effort, et étudiez ferme.

LILAS DES CHAMPS. — Je vous remercie de votre jolie lettre qui m'a prouvé une fois de plus quelle confiance je puis avoir en nos abonnées, toujours prêtes à nous rendre service.

GEORGETTE T. R. — Je vous demande pardon de vous répondre ici et en retard. Je vous remercie de l'aimable attention que vous accordez à notre revue. Les notes que vous m'avez adressées paraissent sous forme de communication, et dans les "Notes et Echos". Je garde un charmant souvenir de votre visite.

FLEURETTE. — Vous êtes mille fois gentille. Merci.

MARIA R. — Voulez-vous lire la réponse ci-haut adressée à Gérard L. et qui vous concerne également, et croire que je serai très heureuse quand vous aurez mieux exercé votre plume, d'être votre marraine dans la carrière.

Mme HENRI G. — Votre lettre si fine et si gentille m'a enchantée, et je vous en remercie cordialement. Et de tout cœur, merci pour l'aimable propagande que vous nous offrez si aimablement.

LA DAME AUX CAMELIAS.—Pourquoi ne l'avoir pas fait? N'y a-t-il pas suffisamment de liens entre nous. Vous êtes l'une des plus anciennes à mon courrier, et toujours votre exquise bonté m'a été douce. Une autre fois, venez aussi simplement que je vous le demande, et n'y manquez pas je vous en prie. Envoyez ou plutôt venez porter cet album où j'écrirai avec plaisir combien j'ai d'amitié pour vous.

SIMONETTE. — Je tâcherai de vous présenter bientôt l'un de ces volumes, car celui de Delly est actuellement en cours de publication quelque part, ou je l'ai vu récemment sans pouvoir me rappeler où, et il ne serait pas gentil de ma part de le publier dans un seul numéro sans égards pour un confrère.

FERNANDE LA PAYSANNE. — J'espère que votre revue vous est parvenue à l'adresse que vous m'indiquiez et où nous l'avons tout de suite adressée. Vous n'êtes plus malade au moins. En voilà une voyageuse qui nous annonce sa visite et qui, au lieu de cela, s'amuse à se laisser gripper. Guérissez vite et revenez-nous.

LILETTE O'S. — Je compte sur la visite promise, et en attendant je vous remercie de tout votre gentil dévouement à "La Revue".

VIOLA. — Votre histoire, ma pauvre amie, elle est celle de tant d'autres, si vous saviez! Combien peuvent conquérir le bonheur humain, dites combien pensez-vous qui sont vraiment heureux de leur sort? Et ce que vous avez à souffrir est si peu, si vous saviez, si peu... Votre vie a dévié et vous en portez l'amertume, ce qui vous rend le bonheur avec un autre plus difficile. Les beaux rêves de dix-huit ans sont-ils souvent réalisés? Je ne le crois vraiment que pour celles qui se marient au premier rêve, mais il arrive que la vie renouvelle ses joies et se montre prodigue, mais plusieurs restent toujours oubliés au festin du bonheur. Revenez quelquefois causer de tout ce qui vous ennuie et vous rend triste. Ici, je vous attendrai toujours.

E. JEAN. — Mais non, je ne vous plains pas: vous avez le bonheur: vous êtes contente de votre sort. Le prix de reliure de "La Revue Moderne", pour une année est de deux dollars et demi, et naturellement les autres revues moins grandes et moins épaisses coûtent moins cher, et plus cher les plus considérables. Je vous donne celui-ci comme prix de base. Mais ne croyez-vous pas qu'il vous serait facile et à aussi bon compte de faire faire ce travail chez vous? Chez vous, c'est une grande ville, et où je suis souvent passée, toujours avec plaisir...

JEM. — Quel joli pseudo — et comme il laisse présager de bonheur! Quelle nature charmante vous avez, et combien en quelques lignes vous avez su me faire plaisir plusieurs fois. Vous êtes une petite enjôleuse, et quand je songe que c'est pour des cœurs comme le vôtre que je mets tant du mien dans cette revue, si vous saviez avec quelle ardeur, je travaille. Je crois qu'il faudrait mieux acheter cette publication qui est d'ailleurs très bien; au numéro, elle se vend 35 sous. Le livre de M. Paul Coutlée se vend un dollar, et nous nous ferons un plaisir de vous l'adresser si vous le voulez. Votre lettre respire le goût de vivre et d'être heureuse, et votre vie intelligente et vaillante vous permet d'apprécier mieux la vie et ses petites joies comme ses grandes. Vous reviendrez, puisque c'est promis...

MADELEINE.

LA PETITE POSTE

(*Suite de la page 2*)

MLLE FRANCOISE DANESTAL, 55 rue Dorchester, Québec, répondra à tous correspondants.

CLAIRETTE désire correspondants, St-Eustache, Co. Deux Montagnes.

MONSIEUR, 35 ans, désire correspondantes distinguées, affectueuses; filles ou veuves. Paul Hébert, Station E, Ville.

JEUNE FILLE désire correspondant distingué et instruit, habitant la campagne ou l'ouest canadien. Français ou anglais. Marguerite Deschamps, Poste restante, Station B, Montréal.

(*Suite à la page 4*)

TÉLÉPHONE EST 1235

LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES

242, RUE SAINTE-CATHERINE EST : MONTRÉAL

Constituée en corporation par Acte du Parlement de la Province de Québec le 16 Août 1895

ASSURANCE FUNÉRAIRE.—Nouveaux taux en conformité avec la nouvelle loi des Assurances, sanctionnée par le Parlement de la Province de Québec, le 22 Décembre 1916.

Assurance pour Enterrements de la valeur en marchandises de $50.00, $100.00 et $150.00

Fonds de réserve en garantie pour les porteurs de POLICES approuvé par le Gouvernement.

DÉPÔT DE $25,000.00 AU GOUVERNEMENT

La première Compagnie d'Assurance Funéraire autorisée par le Gouvernement.

DEMANDEZ NOTRE PROSPECTUS

(*Suite de la page 3*)

CLAIRE FONTAINE désirerait correspondre avec messieurs distingués, de 27 à 37 ans. Poste restante, Longueuil.

VIOLETTE SANTERRE, 28 ans, désirerait consoler correspondants au cœur brisé; jeunes veufs ou fiancés déçus. Boite 35, Station N. Montréal

JEUNE FILLE distinguée demande correspondants cultivés, ennemis du snobisme et de la banalité. Age moyen Mlle Violette Deschamps, Station C, Montréal.

JEUNE BRUNETTE de 35 ans désire correspondants anglais. But: se perfectionner dans l'étude de cette langue. Jacqueline Le Blanc. Poste restante, Beauceville est.

QUI VEUT correspondre avec Alberte Labrie: But: distraction. Alberte Labrie, Beauceville est.

JE DESIRERAIS entendre le ramage du Pinson. Paquerette du Lac, Perribonka, Lac St-Jean.

QUELLE est la brunette qui désire correspondre avec jeune homme de 20 ans. Ludger Grondin, casier 232, Thetford Mines, P.Qué.

QUI VEUT correspondre avec Ninette Girouard et Thérèse Lebrun, 151 Avenue des Erables, Québec.

UN ROMEO soucieux. Roméo De Laroche, Bureau de poste, Hochelaga.

QUI parmi vous veut correspondre avec moi? J. Vadeboncœur, Boite 18, Lotbinière.

INETTE LAWRENCE, Ottawa, Poste restante, instruite, distinguée, trentaine, grande, ménagère, argent, demande correspondants sérieux.

MESSIEURS, Vous avez tant d'intéressants appels, entendrez-vous le mien? Vous avez environ 30 ans, n'est-ce-pas? Renée Smith, Aylmer, Que.

COURRIER POETIQUE

VINGT ANS. — Vers remplis de bons sentiments et dénués d'art. N'est pas artiste qui veut..

REVE. — Vers blancs excellents en tant que *vers blancs*. Ils sont d'un poète et méritent certainement les honneurs de la *Revue*.

A MON VIOLON. — L'auteur mérite encouragement. Quelques faiblesses, mais de l'émotion et un charme indiscutable.

TU AIMERAS DEMAIN. — Rimettes pour album, sans intérêt pour le public.

A CEUX QUI SOUFFRENT. — Ces vers sont d'une langue très faible. L'auteur doit encore étudier avant de songer à paraître dans *La Revue*.

DOLEANCE. — Hélas! tout change, mais les bons vers se font toujours par les mêmes procédés, et vous paraissez les ignorer.

A LA BIBLIOTHEQUE — Tirez de votre bibliothèque un bon traité de versification et lisez-le. Vous n'écrirez plus ensuite de semblables *vers*.

LA FEUILLE QUI TOMBE. — LAISSE-MOI TE DONNER... — Vous manquez tout à fait d'originalité et de sens poétique. Ce n'est pas un crime, mais c'est une excellente raison pour ne pas écrire en vers, du moins pour le public.

AU PIED DU CRUCIFIX. — La poésie religieuse est un genre extrêmement difficile. Vous n'êtes pas dépourvue de talent. Vos vers ont un accent de sincérité profonde, mais ils manquent d'art et aussi d'une connaissance suffisante des règles de la grammaire.

SAINT-JUST.

GRAPHOLOGIE (*Suite de la page 64*)

CHICOT. — Il est intelligent avec un esprit ouvert, vif, clair et juste. Il profiterait d'une culture très poussée. L'activité est inégale et procède par à-coups, mais il est capable d'un travail sérieux. C'est un garçon énergique dont la résolution, la ténacité et l'ardeur servent bien l'ambition. Une grande droiture, une belle franchise qui n'a pas encore appris qu'il est souvent prudent de se taire: je ne veux pas dire qu'il soit bavard, mais qu'il n'hésite pas à exprimer toute sa pensée, et qu'il apprendra, à ses dépens, que cela est quelquefois dangereux.

Le cœur est bon, affectueux, d'une sensibilité combattive. Il n'a pas d'ordre. Très vif, il est sujet à des emportements courts. Plusieurs signes de souplesse habile à côté d'une ténacité fine. Mélange d'assurance et de timidité assez amusant: je le vois discourir avec les uns en s'affirmant énergiquement, et perdre contenance avec d'autres qui lui en imposent. Il ne sera pas timide longtemps: sans être vaniteux, il a une certaine confiance en lui, et peu à peu il se débarrassera de sa timidité, je lui conseille de se défier de la prétention si commune aux jeunes gens qui ont des succès et qui, actuellement est absente.

CLAUDE CEYLA.

Par sa position privilégiée, rue Peel, le "Mont-Royal" est en plein centre des affaires, des théâtres, et à deux pas de la Montagne.

+++

Sa cuisine est parfaite;
sa cave, supérieure.

+++

Five O'clock Tea - - -
Dancing tous les soirs.

VERNON G. CARDY
DIRECTEUR

Un Drame au Restaurant

Tout à coup, dans la salle, il y eut un cri. L'orchestre de tziganes se tut et tous les clients se tournèrent vers une table occupée par trois Anglaises. Qu'y avait-il? Une des trois misses, rouge, indignée, s'était levée et soufflетait le garçon de salle qui protestait et se récriait.

— Mais madame, mais madame... Du calme, je vous en prie!

Survient le gérant.

— Cet homme!... balbutie la miss. Aoh! shocking!

— Qu'avez-vous fait, malheureux? interroge le gérant.

— Moi? Rien, explique le garçon. Madame m'avait demandé le titre de l'air qu'on joue. Je ne le savais pas. Je vais le demander à l'orchestre. Là-dessus, d'autres clients m'appellent et me retiennent. Bref, cinq ou six minutes se passent avant que je puisse satisfaire la curiosité de madame. Alors, je présume qu'un clou chassant l'autre, madame pensait à autre chose, car dès que, me référant à l'air en question, je lui eus murmuré à l'oreille: A toi mon cœur et ma vie! *Madame n'a fait qu'un bond, et v'lan! m'a mis la main sur la figure!*

* * *

Le poète le mieux assuré de se survivre dans le souvenir des hommes est celui dont les vers entrent le plus facilement dans la mémoire des enfants.

LA REVUE MODERNE

ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
Canada:	$3.00	$1.50
Etranger:	$4.00	$2.00

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

Rédigée en Collaboration

Directrice : MADAME HUGUENIN (MADELEINE)

Tél.: EST 1418
DIRECTION
RÉDACTION
ANNONCES
Privé: EST 2059

147, RUE S.-DENIS. — ADRESSE POSTALE: BOITE 35, STATION "N", MONTREAL.

4e Année—No 6 *S'unir pour grandir.* Montréal, Avril 1923

ORGANE FRANCAIS OFFICIEL DE L'ASSOCIATION DES AUTEURS CANADIENS.

SOMMAIRE:

		Pages
S'Unir pour Grandir	MADELEINE	7
"Poèmes de Cendre et d'Or"	PIERRE RÉCAMIER	8
Notre Concours de Beauté		9
Un Canadien-français honoré par le Pape	JACQUES HARDY	10
Promotions au Pacifique Canadien		11
L'Église de Vauvert		11
Notes et Échos	LUC AUBRY	12
La Vanité de l'Artifice	ANNE C.	13
Le Mouvement Intellectuel à Québec	LOUIS HÉBERT	14
Exagération	PIERRE ARYS	15
La Causerie du Docteur	DR A. N. RIVET	16
Services d'Utilité Publique	CITOYEN	17
Livres et Revues	LOUIS CLAUDE	18
Zéphir Lutrin	JEAN CHARLES HARVEY	20
Envolée (poésie)	BLANCHE LAMONTAGNE-BEAUREGARD	21
Autour du Divorce	VICTOR C.	22
Le Culte de l'Argent	MYRTIS	22
ROMANS:—		
"Jacotte et son Cousin" (au complet)	ALICE DECAEN	23
"Pierre et Thérèse" (3ème partie)	MARCEL PRÉVOST	53
FÉMINA:—		
Un Grand Concours	MADELEINE	49
Ouvrages Féminins	MME RAOUL VENNAT	50
Les Choses Féminines	SŒUR MARTHE	51
Études Graphologiques	CLAUDE CEYLA	64
La Petite Poste		2
Le Courrier Poétique	SAINT-JUST	2
L'Entre-Nous	MADELEINE	3

NOS ILLUSTRATIONS:—*M. Rodolphe Bédard;—M. Raoul Clouthier;—M. S. L. Cullen;—L'Église de Vauvert;—Travaux Féminins, etc, etc.*

La Revue ne répond pas des manuscrits communiqués.

CLINIQUE PRIVÉE DU Dr PREVOST

Des hôpitaux de Paris - Londres - New-York

Voies Génito - Urinaires

Maladies des reins, de la vessie et des organes génitaux

Maladies vénériennes et maladies de la peau

460, rue ST-DENIS **Tél. Est 7580**

"Un bon livre est un ami"
Faites-vous de bons et loyaux amis à

La Librairie Déom
251-Est, rue Ste-Catherine
MONTREAL

On y trouve toujours le plus grand choix de nouveautés.

Téléphone: Est 2551

VOULEZ-VOUS ETRE PLUS BELLE?

Avoir une Peau plus Claire, Douce et Veloutée et un Teint Merveilleux

Alors essayez ceci--

Nettoyez soigneusement la peau avec le Savon Médicinal de Gouraud. Sa délicieuse action purifie la peau en la nettoyant complètement. Les maladies de la peau sont grandement soulagées et les causes qui nuisent à votre teint sont supprimées par l'emploi du Savon de Gouraud. Il est délicieusement parfumé.

Puis faites un massage de la peau avec la crème froide Orientale de Gouraud (Gouraud's Oriental Cold Cream). Cette nouvelle et merveilleuse Crème pénètre les pores, et enlève les saletés qui y sont cachées; elle stimule les peaux indolentes, et leur donne plus de vie et de vigueur. Elle rend la peau veloutée, douce et fraîche. Après le massage, vous enlevez toute trace de la Crème ("Cold Cream") en couvrant la figure d'une serviette chaude.

Et faites maintenant la dernière application pour obtenir ce teint Merveilleux que nous vous avons promis. Vous appliquerez, comme l'ont fait d'autres femmes avant vous depuis 80 ans, la Crème Orientale de Gouraud (Gouraud's Oriental Cream). Elle donne à la peau une apparence insurpassable qui émerveillera vos amies et leur fera envie.

ESSAYEZ LES TROIS PREPARATIONS, 25 SOUS.

Un tube de 25 sous de Gouraud's Oriental Cold Cream, une Bouteille de 25 sous de Gouraud's Oriental Cream et un Morceau de 25 sous de Gouraud's Medicated Soap.
ENVOYEZ SIMPLEMENT CE COUPON.

Ferd. T. Hopkins & Son, Montreal.

Nom.....

Adresse.....

Ville.....

L'APPEL est venu de l'Ontario. C'est de là qu'il devait se faire entendre. Nous ne pouvons assister indifférents à la splendide expression d'opinion que le Lieutenant-Gouverneur Cockshutt a provoquée, et qui s'est manifestée à nous avec une telle sincérité. Ce mouvement s'élève d'un peu partout dans l'Ontario, ainsi que nous l'a fait pressentir le Docteur Hughes, qui, à Kitchener réclame le rappel du fameux règlement XVII qui a soulevé l'opinion des Canadiens-français de l'Ontario, et de tout le pays, et a creusé un abîme entre les deux races. C'est un peu partout, maintenant, dans la province voisine que s'apprend le français: dans les universités, les grands collèges, les écoles supérieures. Ne croit-on pas que ce mouvement a tout d'abord été provoqué, et comme naturellement, par les vétérans de la grande guerre qui, en toutes occasions, ont manifesté de leur admiration pour la France, dont ils ont complètement endossé l'attitude au sujet de la Ruhr? Ainsi que le disait l'autre jour si noblement au Sénat canadien, le Général-sénateur Griesbach: "ceux qui l'ont vu souffrir et lutter ne sauraient l'oublier"...Plusieurs officiers et soldats de l'Ontario ont passé en France des années de guerre. Ils ont aimé ce peuple si noble et si généreux. Ils ont remporté de là-bas le respect de la langue française qu'ils veulent maintenant faire apprendre à leurs enfants. Le sentiment se généralise de plus en plus, et il a reçu une consécration officielle. Des invitations ont été lancées aux plus hautes personnalités de notre Province; celles-ci répondirent avec élan à un aussi aimable appel, et l'on fraternise de la façon la plus loyale et la plus étroite. La glace est brisée maintenant, il ne reste plus qu'à passer les lois qui effacent les haines et qui abolissent les rancunes. Ontario rendra tous leurs droits à nos écoles, et nous marcherons vers la paix, la concorde et le progrès. C'est ainsi que nous grandirons en créant un idéal national de justice et de liberté, et non en nous débattant dans des luttes intestines qui nous irritent, nous démoralisent et nous contraignent à défendre pied à pied, le sol sur lequel nous voulons vivre en paix, et respectés. En déclanchant ce mouvement le Lieutenant-Gouverneur de l'Ontario s'est révélé un patriote de haute marque. C'est par l'union que nous servirons notre pays, et la patrie canadienne a besoin du concours de tous ses fils pour atteindre aux destinées qu'elle convoite. En supprimant les causes de haine et de révolte, en donnant à chaque race les droits qui lui sont dus, c'est assurer l'harmonie dont nous avons besoin pour préparer l'avenir. Les Canadiens-français qui nous ont représentés à Toronto parlèrent avec tact et chaleur, et rien ne diminua la merveilleuse entente des deux familles réunies pour la première fois peut-être sur un semblable terrain. Il ne s'agissait plus de ressasser les vieilles rancunes, puisque l'on affirmait vouloir les éteindre par le seul geste qui valait, le seul qui soit vraiment digne d'eux et de nous. Le désir de rapprochement si simplement demandé, appelait la réponse que lui a faite le Québec, et puisse cette campagne commencée dans l'effusion et la générosité, se développer dans toute la splendeur de son programme et n'être jamais entravée par l'esprit de fanatisme et de mesquinerie qui a, dans le passé, attisé les haines et fomenté les discordes. Devant une telle invite à préparer l'Union Sacrée, il serait certes indigne de nous d'hésiter à mettre notre main dans celle qui se tend aussi loyalement. Il est certain que ceux qui, des deux côtés de la barricade, ont dédaigné de chercher les moyens de conciliation qui ont paru si simples pourtant au Gouverneur Cockshutt, vont se trouver un peu pris au dépourvu par le traité de paix qui se signe entre les races canadiennes.

Il convient, croyons-nous, de placer ici un nom intimement lié à la question des écoles ontariennes, qu'il a défendues avec ardeur et sagesse. Cet élan de l'Ontario vers Québec est probablement le résultat de sa politique prudente et avisée, de son commerce constant avec les plus lucides personnalités de l'Ontario, et surtout de sa ferveur patriotique qui a cherché à provoquer, sans cesse, la reconnaissance des droits de ses compatriotes. Personne ne sera surpris de voir écrit ici, comme un acte de justice et de sincérité le nom du Sénateur Belcourt. Il est tout simple de rendre cet hommage au défenseur des Ecoles ontariennes, un défenseur ardent et tenace qui n'a jamais eu la tentation de déserter une cause qu'il n'a cessé de servir, admirablement soutenu d'ailleurs, par tous ceux qui partagèrent sa vie, et apprécièrent la dignité de son patriotisme comme il le méritait. Le soutien moral des siens aux heures de lutte pénible, comme la confiance que lui accordaient ses compatriotes, lui ont permis d'atteindre à un résultat que nous bénissons ardemment, nous qui avons choisi comme devise: S'Unir pour grandir.

Dessin de M. Albert Ferland

MADELEINE.

LES POÈMES DE CENDRE ET D'OR

de PAUL MORIN

Critique littéraire par PIERRE RÉCAMIER

APRÈS un silence de onze années, M. Paul Morin a fait paraître son second recueil de poésie. Ce n'est certes pas nous qui lui ferons un reproche de montrer cette discrétion dans sa production: elle semble prouver que l'auteur n'écrit que lorsqu'il a quelque chose à dire. La valeur d'un écrivain — et surtout d'un poète — ne se mesure pas au poids de ses ouvrages: Louise Labbé, la "Belle Cordière", lyonnaise, a conquis l'immortalité avec vingt-trois sonnets, José-Maria de Herèdia, avec son unique recueil des *Trophées*.

Ce que la critique, en France et au Canada, avait surtout apprécié dans le *Paon d'Email*, c'est l'habileté d'exécution, la richesse et la sûreté de la forme. Les *Poèmes de Cendre et d'Or* montrent que Paul Morin, loin d'avoir rien perdu de ces qualités, a même gagné en virtuosité. Ce recueil offre une remarquable variété de rythmes, que le poète manie avec la même aisance; tous les mètres de vers, même les plus rares, lui sont également familiers, et il jongle aussi adroitement avec l'assonance qu'avec les rimes funanbulesques. L'assurance que lui donne la connaissance parfaite de son métier lui permet même de prendre à l'occasion, certaines libertés avec les règles du vers français: le résultat en est souvent heureux. C'est ainsi que la suppression de la césure régulière donne parfois aux vers une sorte d'aimable nonchalance:

O profonde, amoureuse paix orientale...

ou une grâce déconcertante:

L'Espérance, la fluide Fée aux yeux fourbes...

Cette pratique ne laisse pas d'être dangereuse: elle exige du poète un sens très subtil du rythme: c'est un sens qui ne manque certes pas à Paul Morin.

Peut-être n'est-il pas aussi heureux dans l'emploi du vers libre. Le vers libre doit avoir sa mesure à lui, son rythme intérieur et comme personnel, son harmonie propre. Il semble bien que Paul Morin ait été trop souvent bercé par la cadence du vers classique pour pouvoir lui échapper complètement, et son vers libre, souvent agréable (comme dans *Le Beau Rêve*), sonne aussi parfois comme un vers classique, mal scandé et qui aurait un ou deux pieds de trop.

Car Paul Morin est avant tout un Parnassien: ce recueil nouveau en apporte une nouvelle preuve. Car je ne sais rien de plus parfait comme composition et comme forme que les trois sonnets qu'il a réunis sous ce titre: *Les Dieux s'en vont*, et dans lesquels il évoque des paysages antiques bouleversés par les inventions de la civilisation moderne: le transatlantique, le chemin de fer, l'aéroplane. Citons le premier de ces sonnets: *La Mer:*

La somptueuse nef d'or, de chêne et d'émail,
Messagère de deuil ou porteuse de joie,
Dont l'aurique laissait traîner ses glands de soie,
Parmi l'algue de pourpre et la fleur de corail.

O pêcheur étonné qui hâles ton trémail,
Tu ne la verras plus, sur la mer qui flamboie,
Passer, comme un splendide et lourd oiseau de proie,
Avec un guerrier blond, rêveur au gouvernail.

De monstrueux vaisseaux empanachés de flamme,
Sans voile frémissante, et sans rythmique rame,
Au tumulte marin mêlent leur cri cinglant.

Et sous la moire verte où glissent les carènes,
Creusant dans l'eau mouvante, un sillage sanglant,
Des hélices d'acier mutilent les sirènes.

Rien ne manque à ce tableau, si classique d'exécution: ni la précision du trait, ni l'heureuse combinaison des couleurs, ni l'évocation puissante suggérée par le dernier vers. Le souvenir de Herèdia s'impose à la lecture de ce petit poème, et, sans que ce rapprochement diminue en rien la personnalité et l'originalité de Paul Morin, on peut dire qu'aucun de ces trois sonnets ne dépareraient le recueil des *Trophées*.

Il est donc hors de doute que Paul Morin dispose de toutes les ressources de son art. C'est un maître ouvrier. C'est un artiste qui possède tous les secrets de son riche instrument.

— o —

Sur cet instrument, quels chants fait-il résonner ?

Dans le *Paon d'Email*, s'adressant *A ceux de son pays*, Paul Morin leur promettait de chanter un jour la terre où il est né:

J'attends d'être mûri par la bonne souffrance
Pour, un jour, marier
Les mots canadiens aux rythmes de la France
Et l'érable au laurier.

C'est une promesse qu'il n'a pas encore tenue. Pourquoi ? Fut-il déçu lorsque, après les années d'absence, il revint au Canada et dût y gagner sa vie ? Ou bien est-ce que sa muse se complait mieux dans *les Ors, les Soies et les Jades* que dans les décors de neige et les paysages rustiques ? N'est-ce pas plutôt qu'un poète se laisse guider par son imagination plus volontiers que par ses facultés d'observation, et que le rôle de l'imagination est justement de l'arracher aux platitudes de la vie quotidienne pour l'emmener à travers les fantaisies du rêve et du souvenir ? Quoi qu'il en soit, Paul Morin n'est pas devenu régionaliste: il ne cherche son inspiration, ni dans les grands horizons de la campagne canadienne ni dans les somptuosités de la rue Sainte-Catherine. Smyrne, Palerne, Venise, la Grèce et l'Arabie, les paysages de l'Ile de France et le jardin du Luxembourg sont encore les cadres qu'il préfère. Et c'est dire que les *Poèmes de Cendre et d'Or* contiennent encore, comme le *Paon d'Email*, l'ombre de pièces purement descriptives.

Mais il en est aussi d'un caractère moins objectif, d'un accent plus personnel. Un fait assez remarquable,

c'est que le sentiment qui inspire le plus souvent ce Parnassien est un sentiment bien romantique. Tout comme Vigny dans la Préface de *Chatterton*, il s'indigne lorsque les poètes aient à se plier aux difficultés de la vie matérielle, de ce qu'ils aient à gagner leur vie — dans l'enseigmenet ou à la bourse — de ce qu'enfin ils ne soient pas nourris aux frais de l'Etat: beau rêve, sans doute, mais rêve que le plus généreux des ministres de l'Instruction Publique ne pourra, je le crains, jamais réaliser. Jules Fournier dans un des articles recueillis dans "Mon Encrier" disait avec son ironie mordante et farouche: "Nous avons fort peu de sympathie et pas du tout d'admiration pour les poètes qui s'en vont mourir à l'hôpital. S'ils sont tout à fait fous, ils sont bien à plaindre. Mais s'ils ont conservé une lueur de raison, ce sont des paresseux qui se sont en général attiré ce qui leur arrive." Est-ce là ce qu'il faut répondre au sentiment qui semble souvent animer Paul Morin ? Peut-être, lorsqu'il ne lui dicte qu'une satire assez médiocre comme son *Dialogue* entre le poète famélique et un Monsieur pratique et florissant; non, lorsqu'il lui inspire des accents où vibre une réelle et sincère souffrance.

Car la souffrance sincère est toujours émouvante et l'on ne peut ne pas être touché par l'amertume qui se dégage des vers libres du *Beau Rêve* et des strophes du *Petit Square*, par la lassitude simple et presque enfantine qu'expriment les stances de la *Petite Prière à l'usage des Poètes du temps présent:*

Sainte Vierge, douce dame en bleu,
De mes chagrins toujours sûr remède
Veuillez donc demander au bon Dieu
Qu'il m'aide...

Voyez-vous, il faut que prenne fin
Le défilé des ennuis infimes,
De rondes, franches, joyeuses rimes,
J'ai faim.

Jadis, j'avais des sources, des ailes
Des fleurs... Tout est mort, brisé, figé.
Mais j'y pense tout le temps, et j'ai
Soif d'elles.

Il me semble, de plus, qu'autrefois,
Tout le monde avait un bon sourire;
Maintenant que l'on ne sait que rire,
J'ai froid.

Aussi, bien humblement, je vous prie
(sans vouloir vous faire la leçon)
Au nom de votre petit garçon,
Marie.

Les déceptions qu'apporte la réalité, le triste contraste des rêves d'adolescent et des platitudes de la vie, sentiment vieux comme le monde et comme la poésie! mais il inspire à Paul Morin, après tant d'autres, des *stances* où il se renouvelle.

Le beau nom de poète était ma seule envie,
L'amour, mon seul tourment...
Et derrière cet enfant aveugle, la Vie
Ricanait doucement.

De tels accents, d'autres encore où l'on sent une douleur vraiment humaine, m'émeuvent plus profondément que le luxe et l'abondance de couleurs exotiques qui parent tant d'autres pièces du même recueil.

La souffrance, née de la déception, n'est pas le seul sentiment profond qui vibre dans *Ces Poèmes*. L'amour heureux et frémissant, ardent et confiant, inspire des vers charmants ou passionnés de la *Petite Sainte Amoureuse* et de quelques-unes des pièces qui suivent. Citons celle que le poète intitule *Grâces*

Mon Dieu, soyez béni de me l'avoir donnée.

Trop tôt, adolescence ivre et désordonnée,
Vous avez pris mes mains dans vos larcives mains,
Et dirigé mes pas vers les courbes chemins
Qui vont du rire aux pleurs, du rêve à la névrose;
J'ai baisé trop souvent votre bouche trop rose,
Eros fardé du cirque et de la rampe en feu...

Mais vous êtes venu, venu comme un dieu bleu
Surgissant d'un jardin tout inondé d'aurore.
Amour, tu es venu, comme l'aube qui dore,
De l'éclat innocent d'un timide matin
Des fronts pâles et les fleurs mortes d'un festin...
Et vers la bonne route mon âme s'est tournée.

Soyez béni, mon Dieu, de me l'avoir donnée.

— o —

Une sensibilité ombrageuse, souvent amère et révoltée, parfois apaisée et confiante, une imagination riche en souvenirs colorés et somptueux, un art souple et varié qui permet au poète de se risquer à des tentatives hardies et souvent heureuses, comme de se complaire aux formes les plus claissiques, c'en est assez pour faire des *Poèmes de Cendre et d'Or*, un beau livre de poésie française, qui fait honneur à la littérature canadienne.

Pierre RÉCAMIER.

Notre Concours de Beauté

Notre Concours de Beauté s'est fermé le 31 mars dernier ainsi qu'il était annoncé. Le résultat est meilleur que nous le prévoyions, car après la réclame enragée, et d'un goût plus ou moins sûr, qui avait entouré le concours du carnaval, bien des défections étaient à redouter. La Canadienne-française est essentiellement une fleur d'ombre, et pour la mettre en lumière, il faut l'influencer assez fortement. Heureusement que beaucoup d'entre nos femmes et nos jeunes filles ont compris la nature de notre concours et la façon aussi discrète que mesurée dont nous entendions le conduire. Nous avons donc et largement bénéficié en l'occurrence de la confiance que l'on nous accordait et plus largement encore de la bonne réputation de *La Revue Moderne*.

Nous avons reçu de jolies, de très jolies photographies, et notre jury s'est immédiatement mis à l'œuvre pour faire le choix de la plus belle.

Nous publierons ce choix dans notre numéro de mai, et le public sera immédiatement appelé à se prononcer sur le choix du jury, et cela au moyen des bulletins de vote que nous avons publiés dans nos derniers numéros. Nous publierons le choix définitif des juges et du public dans notre édition de juin, et la Belle d'entre les Belles fera le sujet de notre couverture, en quatre couleurs, du grand numéro national que nous publierons à l'occasion des fêtes solennelles de la Saint-Jean-Baptiste.

Les prix consisteront en coupes et médailles dont nous donnerons également le détail dans le prochain numéro. Toutes les concurrentes jugées dignes de cette faveur recevront également un diplôme admirablement dessiné et gravé, et nous donnerons aussi la date de la remise des prix et diplômes ainsi que l'endroit, où aura lieu cette cérémonie de décoration.

LA DIRECTRICE.

UN CANADIEN-FRANÇAIS HONORÉ PAR LE PAPE

RÉCEMMENT, au cours d'une splendide réception, Son Excellence le Délégué Papal, Mgr di Maria, remettait à M. Rodolphe Bédard, président des Artisans Canadiens-français, la Croix de Commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire le Grand, en présence de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque Gauthier, Coadjuteur de Montréal, de Mgr Forbes de Joliette, de Sir Lomer Gouin, président d'honneur des Artisans, de Mgr Lepailleur, Aumônier général des Artisans Canadiens, de Mgr Deschamps, Administrateur du diocèse de Montréal, de Mgr Piette, Recteur de l'université de Montréal, de Mgr Campeau du diocèse d'Ottawa, de trois autres décorés du même ordre: MM. les Commandeurs Bussières, Larue et Légaré, d'un grand nombre de prêtres et de citoyens notables. Ce fut une belle et grandiose cérémonie à laquelle de hautes personnalités adressèrent la parole. Le nouveau décoré répondit avec émotion et modestie à l'honneur qu'on lui conférait, et qu'il fit très noblement rejaillir sur la Société qu'il a conduite au grand succès.

Voici une courte biographie de M. Bédard qui a déjà, et nous l'en félicitons, une carrière bien utilement remplie.

Monsieur Bédard, le nouveau Commandeur de l'Ordre de St-Grégoire-le-Grand, est né le 8 décembre 1879. Il fit son cours entier à l'Académie du Plateau, et à sa sortie de cette institution, il entra successivement au service des maisons J. B. Rolland & Fils et Granger Frères. En 1911, il ouvrit un bureau d'expert-comptable, aujourd'hui favorablement connu dans le monde des affaires. M. Bédard a été directeur et secrétaire de la Chambre de Commerce de Montréal, secrétaire de la Société St-Jean-Baptiste. Il est comptable-licencié de l'Institut des Comptables et Auditeurs de la Province de Québec, et membre de l'association de "Chartered Accountants". Il est de plus un des officiers de l'état-major du 65ième Régiment Carabiniers Mont-Royal.

Dans les Artisans, M. Bédard a été sucessivement président de la succursale Brault, directeur général, 1er vice-président général. Il est maintenant président général, ayant été réélu pour la troisième fois à ce poste lors du congrès général de 1922.

M. Bédard a épousé, le 23 janvier 1903, Mlle Blanche Gaucher de Québec, et de ce mariage sont nés quatre enfants.

M. Bédard a toujours porté beaucop d'intérêt à la mutualité et aux œuvres sociales. Les services qu'il a rendus à la Société des Artisans Canadiens-français sont assez connus pour qu'il ne soit pas nécessaire de les mentionner ici. Au point de vue social, nous nous contenterons de mentionner qu'il fut l'un des fondateurs de la Société Nationale de Gymnastique dont l'équipe fut vainqueur aux fameux concours internationaux de Rome en 1908, de Nancy en 1911, et de Rome en 1913. Lors de l'incendie de l'université de Montréal, il fut membre du Comité chargé d'organiser la souscription en faveur de cette œuvre nationale. Il fut aussi le promoteur de la réception faite par la Société des Artisans à Mgr di Maria, délégué apostolique et l'organisateur de la tournée faite par ce dernier de Montréal à Sainte-Anne de la Pocatière.

Quelques notes sur la Société qui vient d'être décorée en la personne de son distingué président s'imposent ici:

Fondée par M. Ls Archambault, le 9 octobre 1876, cette Société est aujourd'hui une florissante association canadienne-française de mutualité.

M. Rodolphe BEDARD

Cette Société, outre son côté purement financier et mutuel, poursuit un but moral plus élevé: celui de réunir sous un même drapeau, tous les catholiques de race française de l'Amérique du Nord, et pour cette raison, à sa devise: "Justice, Economie, Bien-être", elle a ajouté les mots: **Gesta Dei per Francos.**

La Société des Artisans est une société d'assurance fraternelle catholique, assurant les Canadiens-français, les Acadiens et les Franco-Américains des deux sexes.

La Société des Artisans offre un exemple splendide de l'évolution d'une société de secours mutuels; commencée en petite association de bienfaisance, elle est devenue, par la suite, une institution financière de premier ordre. Voici la liste des présidents qui se sont succédé depuis la fondation: M. Ls Archambault, de 1876 à 1878; M. Vital Grenier, en 1878; Ls Archambault, de 1879 à 1880; P. Dupont, en 1881; Ls Archambault, en 1882; Ovila Bourbonnière, en 1883; Ls Archambault, en 1884; Jos. Lamarche, de 1885 à 1890; J.-A. Brault, de 1891 à 1892; Olivier Dufresne, de 1893 à 1895; T.-A. Grothé, de 1896 à 1898; Jos. Thibault, de 1899 à 1901; Alfred Lambert, de 1902 à 1905; J.-V. Desaulniers, de 1906 à 1909; Ludger Gravel, de 1910 à 1913; L.-J. Gauthier, de 1914 à 1916; et M. Rodolphe Bédard, depuis cette date jusqu'à aujourd'hui.

La Société s'est toujours intéressée, sans trève, à tous les mouvements tendant à améliorer les conditions d'existence de ses membres en particulier et des Canadiens-français, en général. Les œuvres auxquelles elle a contribué ne se comptent plus, il suffit de citer le fait que depuis cinq ans, la Société a souscrit environ $50,000.00 à différentes œuvres religieuses, nationales et sociales.

Enfin, en 1921, la Société avait l'honneur de recevoir au théâtre Saint-Denis, à Montréal, Mgr Pietro di Maria, délégué apostolique. Les paroles suivantes, extraites de l'éloquent discours prononcé par Son Excellence, démontrent combien la mutualité est appréciée par nos supérieurs ecclésiastiques: "Elle est vraiment consolante, cher M. le Président général, l'Histoire de la Société des Artisans canadiens-français que vous venez de nous esquisser. En moins d'un demi-siècle, votre Société, semblable au grain de sénevé de l'Evangile, s'est étendue à travers toute l'Amérique du Nord, et aujourd'hui, c'est par dizaine de milliers que les Artisans viennent s'abriter sous les branches de cet arbre gigantesque, pour y trouver toutes sortes d'avantages matériels et moraux, financiers et religieux. Grâces en soient rendues à Dieu, et honneur à vos pères pour avoir conçu l'idée de cette institution dont vous êtes fiers à si juste titre; honneur à vous pour avoir su la faire croître et la faire prospérer."

La Société des Artisans compte actuellement 63,000 membres répartis en 700 succursales et bureaux de perception et ses fonds accumulés s'élèvent à $7,000,000.00. Se basant sur le résultat obtenu par le passé, il est facile de prévoir qu'avant longtemps les Artisans compteront 100,000 membres, avec des fonds accumulés en proportion.

La Revue Moderne qui s'intéresse à tout mouvement tendant à assurer le progrès de nos institutions canadiennes-françaises associe, de tout cœur, son hommage aux nombreuses félicitations reçues par M. Rodolphe Bédard et la société qu'il préside avec tant d'éclat

Jacques HARDY.

PROMOTIONS AU PACIFIQUE CANADIEN

M. Raoul CLOUTIER

DEUX nominations ont récemment été annoncées au département de la Publicité du Pacifique Canadien. M. Raoul Cloutier, attaché au département depuis quelques années, a été officiellement chargé du service de la publicité française de la Compagnie, tandis que M. S. L. Cullen, qui avait jusqu'ici la direction de la section photographique, a été promu au poste de publiciste pour les services maritimes.

La nomination de M. Cloutier démontre l'importance qu'attache notre grande compagnie de transport à sa publicité française, de même qu'à sa clientèle canadienne-française, qui constitue pour son succès financier, un actif précieux. Nos intérêts ne pouvaient être placés entre de meilleures mains, car M. Cloutier est un fervent patriote, et il défend la langue française de la meilleure façon qui soit: en la parlant et l'écrivant d'une façon remarquable. Ses traductions sont à citer pour leur grande pureté et leur élégance de style. Nous devons, non seulement féliciter M. Cloutier, mais nous féliciter nous-mêmes d'avoir un tel représentant canadien-français, dans les bureaux de la puissante compagnie du Pacifique Canadien.

Luc AUBRY.

M. S. L. CULLEN

Aux pays des aïeux

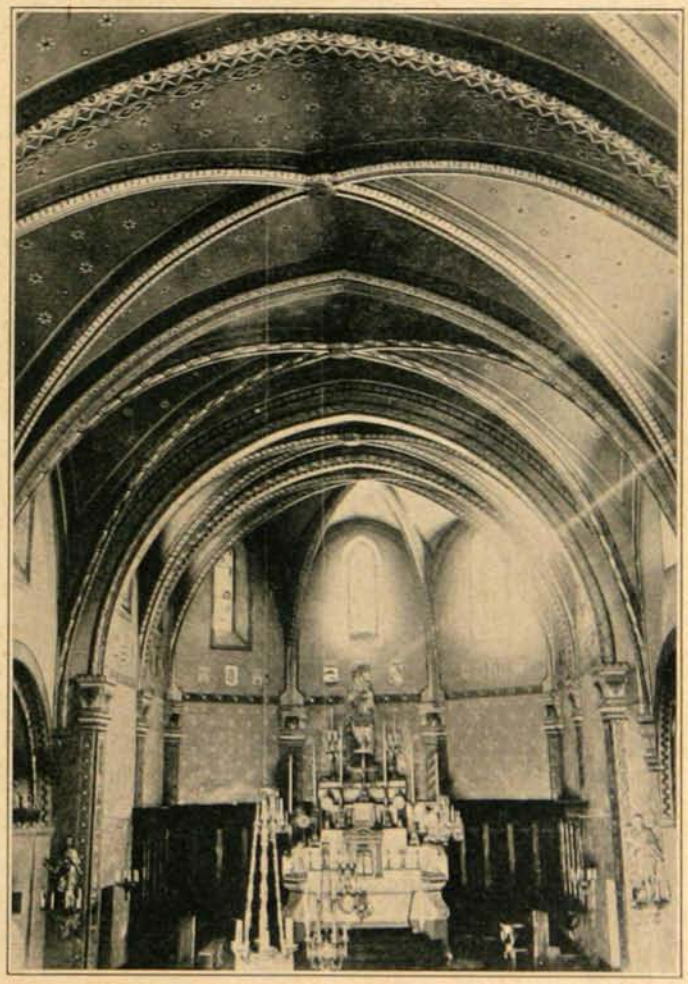
SOUS les auspices du Comité du Troisième Centenaire de la naissance de Mgr de Laval, premier évêque du Canada, un pèlerinage historique et religieux quittera Montréal et Québec le 23 juin prochain à bord du "Marvale" de la Compagnie du Pacifique Canadien, et sera dirigé par l'agence Cook.

Ce voyage a pour but principal la cérémonie d'inauguration d'un monument à Mgr de Laval dans l'église de Montigny-sur-Avre, près de Paris, dans le diocèse de Chartres, l'apposition d'une plaque commémorative de son sacre dans l'église de Saint-Germain-des-Prés à Paris, l'inauguration d'une plaque dans l'église paroissiale de Vaubert en Provence, rappelant le baptême du Marquis de Montcalm dans ce sanctuaire célèbre.

Le séjour des voyageurs à Paris coincidera avec la célébration du IVè Congrès Eucharistique National de la France. Le parcours de l'itinéraire comprend la France, l'Italie, la Suisse, la Belgique et l'Angleterre. Le retour à Montréal est fixé au 26 août.

La direction spirituelle conjointe du pèlerinage a été confiée à Monsieur l'Abbé J.-Alfred Langlois, directeur du Grand Séminaire de Québec et à Monsieur l'Abbé Philippe Perrier, curé du Saint-Enfant-Jésus de Montréal.

Pendant la traversée et en cours de route, Monsieur Jean-Baptiste Lagacé, professeur de l'Histoire de l'Art à l'Université de Montréal, donnera des conférences artistiques et expliquera les musées et les monuments.



Eglise actuelle de Vauvert, Gard, France, dans laquelle fut baptisé le 6 mars 1712, le marquis de Montcalm, l'héroique défenseur du Canada. Cette église, bénite par Fléchier, évêque nommé de Nimes, a remplacé l'antique et vénéré sanctuaire de N.D. de Vauvert, desservi jadis par quatorze chapelains et entièrement ruiné au XVIè Siècle, au cours des guerres de Religion.

Notes et Echos

par LUC AUBEY

L'ESPRIT D'ARTHUR BUIES

L'on pourrait citer à l'infini les mots d'Arthur Buies. Son esprit jaillissait en saillies spirituelles dont l'on a gardé le souvenir. Personne n'eut plus d'esprit que lui, et nous en sommes encore à chercher celui qui en eut autant. Toute son œuvre est pétillante de finesse et ceux qui ont reçu des lettres de lui les conservent comme des trésors. Il nous en tombe une sous la main qui fut écrite à l'honorable L.-O. Taillon, alors Premier-ministre de Québec, à l'occasion de la démission du Trésorier provincial d'alors. M. Taillon a gardé le souvenir de cette lettre qui l'avait profondément amusé, et à laquelle il répondit par l'achat d'un grand nombre d'exemplaires des œuvres de Buies. Voici le document ou s'exprime l'esprit original de notre grand chroniqueur canadien:

Québec 1er octobre 1894

"A l'Honorable L.-O. Taillon,

Premier Ministre de la Province de Québec.

"Monsieur le Premier Ministre,

"Ayant vu dans l'Electeur de Samedi "dernier que vous aviez besoin d'un "trésorier pour administrer les finances "de la Province et qu'il fallait s'adresser "à vous pour être nommé à cet emploi, "j'ai l'honneur de vous adresser une "demande officielle pour qu'il vous plaise "de jeter les yeux sur moi dans les cir-"constances ennuyeuses où vous vous "trouvez placé.

"Inutile de vous dire combien je suis "qualifié à remplir les fonctions que vous "voudrez bien me confier.

"Depuis nombre d'années j'ai l'habi-"tude d'administrer des affaires en "déconfiture et de trouver toute espèce "de moyens de faire face aux plus redou-"tables éventualités.

"Sauver la province ne serait qu'un "jeu pour moi.

"J'ai toutes les qualités et les ressour-"ces d'un homme providentiel. Vous "pouvez me regarder dès aujourd'hui "comme un véritable sauveur.

"Il ne faut pas que la question des "émoluments vous embarrasse. Ce se-"rait faire preuve de mauvais goût. "Quant à moi, elle ne m'embarrasse "nullement. Je suis prêt à accepter le "traitement de mon prédécessur et même "à le voir augmenter, et je m'engage "même à ne pas faire de crise ministé-"rielle avant un laps de temps que je "déterminerai moi-même.

"Je crois vous avoir exposé suffisam-"ment, M. le Premier, dans les quelques "lignes qui précèdent, les raisons de ma "demande, et surtout les conclusions "qui sont claires comme le jour.

"Quoique la clarté ne soit pas absolu-"ment une recommandation chez un "trésorier essentiellement provincial, j'o-"se tout de même m'en prévaloir pour le "cas où vous croiriez pouvoir en tirer "parti dans des circonstances inatten-"dues.

"Je compte bien, M. le Premier, que "vous vous ferez un plaisir de me faire "une réponse conforme en même temps "que prompte et agréable. Et veuillez "me croire le plus dévoué de tous les "trésoriers futurs.

Arthur Buies.

SUCCES D'UN PEINTRE.

Nous enrégistrons avec un grand plaisir le succès remporté à Ottawa par l'artiste peintre canadien-français, M. Jobson Paradis, dont nous connaissons le grand talent. Les Ontariens ont manifesté une chaude admiration pour l'œuvre de cet artiste délicat et personnel. Le succès de l'Exposition Paradis s'est affirmé par une belle vente, ce qui prouve que le goût des arts fleurit à Ottawa, et que les artistes de valeur peuvent y recevoir un encouragement réconfortant.

NOS LECTEURS DONNENT DES OPINIONS

Nous trouvons dans le courrier de *La Revue Moderne*, une lettre signée "Jean Ceylon" qui nous apporte deux opinions à lire: l'une sur le projet soumis par l'Honorable L.-O. David au Sénat Canadien, et l'autre sur la définition du patriotisme, tel que l'entend Jean Ceylon:

LE PROJET DAVID

Il a été refusé. Où le vénérable Sénateur a-t-il constaté plus de preuves de sagesse chez les jeunes hommes de 21 à 30 que chez les filles du même âge? Serait-ce dans ses souvenirs de jeunesse? On ne doit rien avancer sans le prouver. Je ne serais pas en peine de prouver qu'à tout âge, du plus tendre au plus mûr, la femme est plus sage, surtout moralement, que l'homme, et que le vote, étant SURTOUT un droit moral, il est clair que si toutes les femmes votaient, la moralité se releverait, car n'étant pas étourdies et aveuglées par le pouvoir et les affaires, elles distinguent mieux entre ce qui est bon ou mauvais pour le pays. Les latins de par les lois faites par eux et pour eux, tiennent leurs femmes dans un état inférieur voisin de l'esclavage. Et il faut un courage plus qu'ordinaire pour qu'une fille libre et saine onsente au mariage qui la met au rang des interdits, mineurs, insensés et criminels.

De plus les hommes prenant la liberté de déshériter femme et enfants souvent au bénifice d'infames intrigantes les lois actuelles ne protègent pas réellement la femme. On signale l'effet de l'inertie organisée par la partie opprimée. Que la justice n'arrive pas après la consommation du cataclysme. Je dis que le silence actuel des femmes est plus terrifiant que la plus éclatante des menaces. Blâmes, conseils, écrits, les femmes laissent tout passer avec un haussement d'épaule: "Bah! c'est d'un homme, il est incapable d'impartialité!

Le Christ seul a été juste pour le sexe faible. Il a toujours redressé l'homme, LUI, la sagesse et la justice mêmes — cela suffit aux femmes pour les faire attendre que la mort vienne les délivrer: Je ne parle que des épouses et des mères. On fait la vie trop belle aux autres pour qu'elles désirent la délivrance. Et attendant s'il n'y avait pas d'épouses et de mères, que feraient ces messieurs au cerveau étroit et rigide dans leur égoïsme inconscient?

Jean Ceylon"

QU'EST-CE QUE LE PATRIOTISME?

Larousse définit le mot:
L'amour de la patrie.

Et moi je définis LA CHOSE: amour pour ceux qui sont avec nous dans cette patrie. Ce qui veut dire que chacun fasse aux autres ce qu'il voudrait que les autres fissent pour lui s'il était A LEUR PLACE.

Que les chefs se dérangeraient pour aider les familles comme Jésus se dérangeait pour rendre service et soulager TOUS CEUX qui l'en priaient. Il ne renvoyait personne avec de doucereuses paroles et en se frottant les mains, comme Pilate. Il avait pitié de la foule.

Que les riches imitent le bon Samaritain.

D'où vient que des personnes, qui se croient charitables, veulent toujours rogner sur des salaires qui leur sembleraient bien minces s'il leur fallait vivre avec?

Aimer la patrie c'est payer les pères plus généreusement et aider les mères et leur être aussi tendres, que Jésus s'est montré pour elles.

Aimer sa patrie c'est vouloir les meilleurs logements, la meilleure nourriture et les meilleurs vêtements pour l'enfance, "espoir de la patrie,"

Aimer tout le monde, aider tout le monde, servir D'ABORD ses compatriotes et après eux, les étrangers qui s'en montrent dignes.

Voilà ce qu'est le véritable patriotisme. Celui-là n'a pas de langue... C'est de l'action et de la bonne.

Jean Ceylon"

EMOUVANT SACRIFICE D'UN SAVANT FRANCAIS

La presse a signalé, ces jours derniers l'opération que vient de subir le docteur Charles Vaillant, l'admirable chef du service radiographique de Lariboisière.

C'était le treizième.

Et toujours pour la même cause: *radiotermie* provoquée par la manipulation des rayons X.

Entre deux colonnes, consacrées aux procès d'Angèle Laval et du préfet Piettre, quelques lignes ont mentionné l'amputation du bras droit du Dr Vaillant.

Ce qui fait la grandeur d'un sacrifice comme celui de Vaillant, survenu après celui des docteurs Boiteau, Infroit, Bergougnié, c'est qu'il est essentiellement volontaire, accompli en pleine connaissance.

Le radiologiste sait que, dans l'état actuel de la science, il ne lui est pas possible d'éviter le péril.

A l'instant même où il fixe son destin professionnel. il s'offre lui-même au calvaire des mutilations successives C'est avec sa propre chair qu'il écrira son amour de la science, — une science employée par lui *à guérir les autres.*

En 1906, le docteur Vaillant était amputé de l'index droit.

En 1910, il perdait l'index gauche.

En 1915, la main gauche tout entière était amputée.

En 1919, l'état de son bras gauche nécessitait six interventions chirurgicales.

Enfin, en 1920, désarticulation de l'épaule gauche.

Ce n'est qu'alors que Vaillant consent à quitter son laboratoire.

Mais les terribles rayons n'en poursuivirent pas moins la lente désagrégation commencée, et le 2 décembre dernier, il fallut pratiquer l'amputation de l'avant-bras droit.

Allons! ne désespérons pas de l'humanité, puisqu'il y a de tels hommes, capables, par devoir, par altruisme, sans souci de gain ni de récompense, de payer d'un tel prix la satisfaction de servir le Progrès.

(Du *Progrès Civique*, 5 Rue du Dôme *Paris. XVI.*)

UN ADMIRATEUR DE LA FRANCE

Le Sénateur Griesbach a prononcé au Sénat Canadien le plus noble et le plus émouvant des discours dont ait retenti la Chambre Haute au cours de la présente session, et nous applaudissons de tout cœur à l'hommage que ce grand soldat d'une grande guerre vient de rendre à la France. C'est en des termes aussi fiers qu'énergiques que le Sénateur Griesbach, général de l'Armée canadienne, a revendiqué les droits de la France à la réparation de l'Allemagne, dont il a fustigé la duplicité et le mensonge. Cet admirable soldat a connu la souffrance comme la vaillance française, il a passé à travers les pays dévastés, il a vu la population souffrir, et l'héroïsme des guerriers français l'a subjugué. Aussi est-ce en des termes enthousiastes et sincères qu'il a proclamé que la France avait raison et qu'il fallait la défendre et l'approuver. Son discours a effacé les opinions étriquées de Sir Georges Foster. Entre la parole de quelqu'un qui a vu, qui s'est battu, qui a risqué sa vie pour une cause et celui qui a surveillé la guerre du fond de son fauteuil ministériel, le sentiment a vite fait de choisir. Cet hommage spontané et sincère rendu si éloquemment à la France restera comme un monument élevé à la gloire d'une grande race par un soldat magnifique de bravoure et de sincérité.

LE PERE SANSON

Le prédicateur de Notre-Dame, le Père Sanson fait accourir les foules, et nul témoignage d'admiration ne fut mieux, plus juste ni mieux mérité. Le Père Sanson est sans contredit l'un des plus grands orateurs qu'ait reçus la Chaire de Notre-Dame, et de partout son éloge nous vient vibrant et unanime. Il convient de remercier les Messieurs de Saint-Sulpice de nous avoir offert une prédication aussi belle et aussi féconde, et notamment le Curé de Notre-Dame, le Révérend M. Perrin dont la sollicitude pour ses fidèles est admirable. Le Père Sanson est accompagné de sa mère, son incomparable collaboratrice, sa vigilante amie, et sur le passage de cette mère et de ce fils, unis dans le plus magnifique apostolat, nous nous inclinons respectueusement.

L'HÔPITAL DES INCURABLES

La catastrophe qui a détruit l'hôpital des Incurables a profondément affecté la population de cette province. Devant une telle calamité, les sympathies doivent se faire agissantes et fécondes. Des listes de souscriptions sont ouvertes où nos citoyens s'inscrivent avec empressement et générosité. L'aide doit venir de partout, car c'est de partout que viennent les malades secourus dans cette institution. Grâce à l'héroïsme des religieuses, des infirmières, tous les malades ont pu être sauvés, et c'est un vrai miracle que personne n'ait péri dans les conditions précaires où se trouvent un grand nombre d'hospitalisés. Nous devons un hommage aux sauveteurs qui ont réalisé un tel prodige. Des institutions de ce genre devraient être à l'épreuve du feu et sans exception. Le nouvel hôpital sera reconstruit suivant la formule moderne, et une calamité pareille ne sera plus à redouter.

UNE ETRANGE DISTRACTION

C'est ainsi que notre directrice me prie d'intituler le petit paragraphe où je dois relever l'erreur relative à "Jean le Présurseur" attribué à Dominique Ducharme, dans notre numéro de mars, page 7, alors que tout le monde sait, notre Directrice, la première, que ce fameux oratorio si brillamment interprété par l'Association des Chanteurs de Montréal, sous la direction de M. Jean Goulet, est l'œuvre de *Guillaume Couture*. Rendons à César etc. Les distractions ne s'expliquent pas, ou si peu. Madame Madeleine, l'auteur de l'entrefilet incriminé, dit simplement: "Je n'ai connu ni M. Couture ni M. Ducharme, et il m'arrive constamment de les confondre. Ne me demandez pas d'expliquer cela... Dont acte.

NOS HUMORISTES A L'HONNEUR

L'Association des Auteurs (section française) organise pour le lundi 23 avril prochain, la fête des *Humoristes* canadiens. Notre littérature a connu Buies, Berthelot, Gaston de Montigny; elle a dans la caricature des humoristes comme Julien, Lamarche; des chansonniers très fins et très amusants. Il s'agit de faire revivre les disparus et de donner aux vivants comme Colombine, M Ernest Tremblay et M. Bourgeois, — d'autres encore, — l'occasion de faire entendre leur œuvre comique. Le programme sera composé avec le plus grand soin. Nous ne donnons qu'une faible ébauche d'une séance qui sera divertissante au possible, et interprétée par de vrais artistes. Le public doit se porter avec empressement à cette audition d'œuvres du terroir, destinée à faire connaître l'esprit canadien, le plus fin et le meilleur.

LA VANITÉ DE L'ARTIFICE

Depuis le jour où un ingénieux chimiste découvrit le moyen de faire, avec les cheveux décolorés, des cheveux du blond vénitien le plus magnifique, l'argent ni l'étain ne sont plus les couleurs de la maturité féminine; c'est l'or. Aussi, quand, dans la rue, vous voyez devant vous un chignon flambant, vous pouvez certifier **a priori** que la tête dont il dépend est une tête mûrie par les automnes ou sur qui les hivers ont neigé. Si, par hasard, la promeneuse se retournant, un visage jeune vous apparaissait, votre surprise serait considérable.

C'est que le blond, ce blond-là, si chaud, si riche, si vivant, fut toujours extrêmement rare dans la nature; Veronèse, lui-même, dût l'inventer, et c'est en s'inspirant du procédé de ce maître peintre que notre chimiste moderne réussit à créer sa teinture. Il y a des années de cela...

Depuis, l'habitude de teindre en or les cheveux blancs s'est généralisée, et nous nous sommes habitués, peu à peu, à voir dans cette couleur, celle de l'âge avancé. C'est tout ce que la coquetterie féminine y a gagné du reste. Pas une femme, en faussant ainsi la nuance de sa chevelure, n'est parvenue à se rajeunir le moins du monde. Seulement, il est connu, désormais, qu'avec les années, les tempes des dames ne blanchissent plus; elles blondissent!

La possession d'un chignon fauve constitue à présent, un aussi sûr stigmate de maturité ou de vieillesse que, naguère, d'en avoir un gris ou un blanc.

Il en est de même pour les lèvres de carmin, les yeux très vifs, le teint très frais, les dents très blanches; ce ne sont plus là apanages exclusifs d'une jeunesse saine et florissante; un savant maquillage, quelque dentiste habile, suffisent à la réalisation apparente de ces avantages précieux. Retrouver, sous de si nombreux déguisements, l'âge réel des personnes est moins difficile que de définir leur caractère authentique, car ce n'est pas toujours la seule frivolité, ni la seule coquetterie qui incitent certaines femmes à y avoir recours.

A la première vue, toutes, habillées de même, coiffées de même, grimées de même, se ressemblent entre elles. Mais ce n'est pas seulement au fait de suivre la mode ni à l'usage des fards, des teintures, des postiches, qu'il faut attribuer le peu d'originalité de nos contemporaines: la vie sociale a, dès longtemps, appliqué un masque sur le visage des civilisés des deux sexes. Il en résulte cette fatalité: que nos traits n'accusent leur forme originelle et leur expression sincère que dans le sommeil, état inconscient, état d'inertie, où plus aucune surveillance de soi-même n'est possible. Et, s'il fallait en croire Sully-Prudhomme, c'est, au delà du sommeil qu'il faudrait aller pour découvrir enfin la vraie personnalité de nos semblables.

C'est la candeur des morts qui les rend effrayant! a certifié le poète des "Vaines tendresses", dans un vers énergique.

Et il nous suffira de nous rappeler certains morts, que nous pûmes contempler, pour les revoir, aussitôt, tels qu'ils nous apparurent avant de disparaître à jamais. Effectivement ceux-ci étaient beaux de la vérité qu'ils proclamaient. Peut-être est-il exact que nous n'ayons d'absolue candeur qu'après notre dernier soupir; peut-être l'hypocrisie est-elle générale ici-bas. Nous mettons un masque pour dissimuler nos sentiments, pour cacher nos rides, pour atténuer notre laideur, et nous sommes tellement compliqués, artificiels et faux que la nature vraie de chacun de nous doit demeurer énigmatique pour les autres.

Or, ceci est parfaitement exact: même le sommeil de l'homme, même son enfance ne trahissent de son individualité profonde que bien peu de chose: son sommeil, en dépit de la détente des nerfs, gardant l'empreinte du souci habituel de paraître ce qu'on n'est pas, et son enfance étant dressée à la contrainte des faux-semblants.

La mort, assurément, est plus expansive. Elle dit tout. Et, comme l'a remarqué Sully-Prud'homme, "c'est effrayant!"....

ANNE C.

Le Mouvement Intellectuel à Québec

Mde FÉRAUDY, le célèbre artiste de la Comédie française, nous disait, après *L'Avare* et *La nouvelle idole*, qu'il avait admiré sans réserve l'intelligence et la vivacité d'esprit du public nombreux qui assistait à ces deux inoubliables représentations.

Mlle Cécile Sorel, une autre artiste de la maison de Molière, exprimait sa surprise et son ravissement de rencontrer à Québec un public qui, par sa belle tenue, son intelligence, sa spontanéité à applaudir aux bons moments, s'est montré l'égal des plus beaux auditoires devant lesquels elle a jamais joué, même à Paris.

Ces jours derniers, M. l'Abbé Croissant, le très distingué titulaire de la chaire de littératures anciennes, à l'université Laval, disait que, en dehors de Paris, il n'a pas rencontré de public plus intelligent que celui qui, en notre bonne vieille ville, recherche son enseignement.

Ces témoignages sont décisifs: nous ne manquons pas d'intelligence et nous avons conservé chez nous l'esprit français avec toute sa finesse, toute sa subtilité, toute sa grâce.

De cela nous nous doutions bien un peu, mais ces compliments sont tout de même bien reçus, et nous les acceptons sans vaine humilité.

Cet esprit, ce n'est pas seulement une élite cultivée qui le possède, il éclate dans la foule, il pétille chez le peuple; nous n'avons qu'à regarder, qu'à prêter l'oreille, il court partout, il surgit spontanément du moindre fait, du plus petit incident.

Est-ce que nous songeons un peu à cultiver cette intelligence?

C'est indéniable.

Depuis quelques années il s'est fait un beau et fructueux travail.

Nous avons "La Société du parler français" qui poursuit inlassablement son productif labeur et nous donne l'excellente revue: "Le Canada français"; "L'Institut Canadien" avec sa superbe bibliothèque et ses conférences; "La Société des Arts, Sciences et Lettres, et sa revue "Le Terroir".

C'est le passé plutôt récent. Aujourd'hui le réveil s'accentue rapidement, la marche en avant se fait active, fébrile.

La Société du parler français, impassible parce qu'elle est éternelle, poursuit son travail d'épuration de la langue canadienne: nous verrons bientôt le résultat pratique de ses persévérantes recherches.

L'Institut Canadien est, par excellence, le centre intellectuel actif et ses conférenciers sont toujours écoutés d'un public choisi et hautement appréciateur. Sa bibliothèque est l'une des plus complètes et des mieux choisies. Nous souhaitons que cette brillante société puisse bientôt élargir la salle de ses conférences pour permettre à un plus grand nombre d'auditeurs de s'asseoir auprès de sa chaire.

L'Université Laval, notre centre si brillant de vie intellectuelle, a établi cinq nouvelles chaires de haut enseignement et un nombreux public suit régulièrement ces cours. Ce public se recrute dans toutes les classes de notre société et dans toutes les parties de la ville: c'est un bon signe, un excellent symptôme.

Ces cours nous sont offerts gratuitement, ce geste est bien caractéristique de la bienfaisante et glorieuse institution que nous aimons tant.

Une impulsion vigoureuse a été imprimée au mouvement intellectuel par l'honorable M. David. Ce Mécène généreux, créateur d'énergie, inaugure une époque qui ne peut manquer d'être brillante autant que fertile. Nous n'aurons pas la fatuité de lui offrir personnellement nos félicitations, le peuple entier témoigne avec nous, nous lui disons notre joie patriotique et passons.

La création du grand prix de littérature, la fondation de nombreuses bourses de voyage d'études, la restauration de "l'Ecole des Arts", la sollicitude éclairée du jeune ministre pour toutes les manifestations de l'esprit, nous permettent d'espérer une prochaine et abondante moisson dans les champs de l'intelligence.

Le mouvement intellectuel émanant de ces divers foyers, coulant de ces nombreuses sources, se propage et pénètre un peu partout.

Puisque l'homme ne vit pas que de pain, hâtons-nous de recueillir cette tonifiante nourriture de l'esprit qui nous tombe des hauteurs.

Louis HÉBERT.

Québec, 5 mars 1923.

Sanatorium Sainte-Euphrasie
POUR DAMES
34 est, rue Sherbrooke - - MONTREAL
TÉL. EST 8192
Etablissement tenu par
LES RELIGIEUSES DU BON PASTEUR
et autorisé par la Législature provinciale
TRAITEMENT DE TOUTES LES MALADIES NERVEUSES
et des intoxications: alcoolisme, morphinomanie, etc., etc.
Trois choses sont assurées aux malades:
DISCRÉTION, SYMPATHIE, SOINS DÉVOUÉS

L'on prend un soin tout particulier des cas névrosées qui se présentent, sachant que chacun d'eux requiert une attention spéciale. Il en est de même pour les intoxications.
L'usage immodéré des excitants et des narcotiques étant une maladie de l'âme autant qu'une maladie physique, nous avons en vue cette double guérison, et tous les moyens employés convergent vers ce but. Les chères patientes parfois si souffrantes moralement et physiquement, trouvent ici la paix, le calme, une douce et bienfaisante atmosphère, ainsi que tout le bien-être qu'elles ont le droit d'attendre: chambres où sont réunis le luxe et le confort, salon de musique, bibliothèque choisie, salles de bain, etc., gardes-malades compétentes médecins expérimentés.

MEDECINS DE L'INSTITUTION
Dr **L. E. FORTIER**, *Professeur à l'Université de Montréal.*
Dr **M. H. LEBEL**, *Médecin de l'Hôtel-Dieu.*
Dr **J. A. GAGNON**, " " *l'Hôpital Notre-Dame.*

Messieurs les Médecins qui nous confient leurs clientes peuvent les traiter eux-mêmes s'il le préfèrent.
Les prix varient avec l'état des malades et selon les chambres choisies.

EXAGERATION

COUPS DE GRIFFE.

NULLE époque n'aura été, plus que la nôtre, immodérée et fiévreuse: l'exagération restera une des tares caractéristiques de ce temps. Bons ou mauvais, nos actes sont habituellement poussés à l'extrême, si bien que souvent ils portent à faux, sans que même nous nous en rendions compte. Le vieil adage si sensé: "In medio stat virtus" est lettre morte. Nous avons, dans tous les domaines, perdu de vue toutes limites.

L'esprit est devenu du paradoxe; l'originalité, de l'excentricité; l'habileté, de la jonglerie; le courage, de la témérité; le commerce a cédé le pas à la spéculation; le confort s'est vu envahi par le luxe, l'art submergé par l'artifice.

Nous ne marchons plus, nous courons. Tantôt, un acte dépassant à peine le niveau de l'ordinaire, est magnifié, sans examen, à l'égal d'un véritable exploit; tantôt, de simples affaires privées sont démésurément grossies, inopportunément publiées, et prennent, en quelques jours, les proportions de scandales mondiaux.

Les épithètes de philanthrope, de savant, de héros, de martyr, sont décernées avec une incontinence égale, d'ailleurs, à celle avec laquelle s'octroient les qualificatifs de canaille, de crétin, de traître et de vendu. Les diplômes de génie se distribuent aussi copieusement et aussi gratuitement que les certificats d'imbécillité: à telle enseigne que, parfois, la même personne se voit attribuer en même temps les deux, pâtit ou bénéficie ainsi de notre manque d'équilibre et de pondération.

Mais c'est en matière littéraire et artitisque que les admirations comme les mépris sont encore le plus excessifs.

Tout écrivain, poète ou prosateur, dès sa première ou deuxième œuvre, est déclaré planant dans les nues comme un aigle, ou brayant dans l'ornière comme un âne. Ni si haut, ni si bas, serait, cependant, pour la plupart d'entre eux, une place beaucoup plus juste. Mais il semble qu'afin de s'épargner la peine de peser et de juger les titres de chacun, on s'engoue de trois ou quatre auteurs pour se débarrasser des autres. Ceux-là en sont arrivés, à l'heure qui sonne, à se considérer comme offensés quand on ne leur constate que du talent.

Si vous opinez qu'un livre, sans absolument vous transporter d'admiration, ou vous faire trépigner d'aise, ne vous déplait néanmoins pas, vous ne manquerez pas d'être traité d'incompréhensif d'idiot ou de béotien. Pour éviter ces invectives, un seul moyen s'offre à vous: affirmer haut et fort que l'ouvrage est en tous points "surprenant, d'une originalité à nulle autre pareille, d'une facture insoupçonnée, et qu'il constitue un chef-d'œuvre de premier ordre, de tout premier ordre, qui marquera, qui restera le monument immortel de la pensée nouvelle", etc...

S'il s'agit d'une œuvre dramatique, l'auteur ne vous pardonnera jamais si vous n'avez pas déclaré que, "dès le premier acte, sa pièce vous a remué, secoué, pris à la gorge, aux entrailles; que vous êtes resté figé devant telle scène hallucinante, le cœur broyé ou la mâchoire contractée..."

Si l'on faisait le compte des ouvrages lyriques ou dramatiques, en prose ou en vers, des toiles ou des marbres, des opéras ou des compositions symphoniques annuellement qualifiés de géniaux, on en additionnerait bien cinq ou six douzaines. Cependant, l'année d'après, on se souvient à peine de leurs titres.

A côté de cela, et par une exagération en sens inverse, nous ne cessons de constater de lamentables méconnaissances, de cruels oublis, des insuccès immérités dont souffrent, momentanément, de modestes créateurs de très belles œuvres. Je dis momentanément, car pareille injustice n'est jamais que passagère, et le temps ne tarde guère à remettre les choses au point.

Tôt ou tard, d'ailleurs, nos mœurs s'assagiront forcément d'elles-mêmes. Le besoin du juste milieu se fera irrésistiblement sentir La sincérité et le mépris des formules outrées reprendront le dessus Les intelligences averties et les cœurs éclairés s'uniront sous l'égide de la sérénité reconquise. Et alors, le long des calmes sentiers du bon sens, repousseront les vrais lauriers — ceux dont on fait les couronnes méritées, les couronnes immortelles. .

Pierre ARYS.

Une Prime Mensuelle

La Revue Moderne est heureuse d'annoncer la fondation d'une prime mensuelle remise à toute personne qui lui adressera un *abonnement nouveau d'un an.*

Pour le mois de mars notre prime consistera en volumes, au choix de nos zélateurs. Le premier, une œuvre de poésie admirable: *Poèmes de Cendres et d'Or* de M. Paul Morin, notre brillant poète canadien-français; le second: *La Robe de Laine*, le roman délicat de M. Henry Bordeaux.

Nos lecteurs pourront choisir entre ces deux œuvres. Les personnes qui désirent les deux volumes pourront les recevoir sur réception de *deux nouveaux abonnements* ou d'un *abonnement payé pour deux ans.*

LA DIRECTION.

Chaque numéro de la *Revue* contient un bulletin d'abonnement détaché qui pourra être utilisé pour l'inscription du nouvel abonné. Ceux de nos lecteurs qui voudront abonner plus d'une personne pourront faire la demande de bulletins à nos bureaux:

LA REVUE MODERNE,
147, rue Saint-Denis,
Tel. est 1418 Montréal.

A NOS ABONNÉS

Les abonnements à LA REVUE MODERNE **sont strictement payables d'avance.**

Les comptes sont envoyés dans le mois **où finit l'abonnement,** et insérés dans le numéro de LA REVUE MODERNE.

Aucun reçu n'est adressé aux abonnés. **La bande d'abonnement porte la date d'échéance** de chaque abonné. Après l'envoi de leur abonnement, les abonnés n'ont qu'à consulter cette bande et à réclamer si le changement n'a pas été fait.

Les abonnés qui changent d'adresse sont instamment priés, en nous demandant de faire le changement, de mentionner l'**ancienne** en même temps que la nouvelle adresse.

Les comptes arriérés devront être règlés immédiatement, car autrement notre administration sera forcée d'en confier la perception à une agence de collection.

Tout abonnement est considéré comme renouvelé faute d'avis contraire 15 jours avant l'expiration.

L'ADMINISTRATION.

LA REVUE MODERNE

est éditée par Mme Madeleine Gleason-Huguenin, 147, rue Saint-Denis, Montréal, et imprimée par la Cie d'Imprimerie Moderne, 39, rue Dowd, à Montréal.

Adresse postale: Casier 35, Station N. Montréal. Téléphone Est 1841

LA CAUSERIE DU DOCTEUR

LA PEAU

Sa Beauté—Sa Santé—Son Hygiène

DE L'EPIDERME

Sous son Coude
de velonrs. V.H.

Combien de fois ne vous est-il pas arrivé, chers lecteurs, d'admirer involontairement des personnes possédant une figure dont la peau fine, veloutée attirait les regards par sa coloration délicate et parfaite et où, comme disaient les poètes d'autrefois, se jouent les lis et les roses. D'autre fois c'est le contraire: vous avez sous les yeux quelqu'un dont la figure présente une peau épaisse, rugueuse, enfin un tissu cutané pas du tout enviable.

La peau ne s'offre pas toujours sous le même aspect. Elle sera lisse, nette, quelquefois même presque transparente. Ailleurs elle est épaisse, terne, grisâtre ou couverte de boutons ou de rougeurs.

En voyant autant de diversités dans l'enveloppe extérieure du corps, l'on est porté à se demander si la peau chez différentes personnes peut être composée de différente façon. Non, elle est la même pour tous, bien que ne s'offrant pas sous le même aspect. Sa structure est la même; les différentes couches qui la composent se rencontrent partout; ce qui en fait souvent la diversité consiste dans sa plus ou moins grande densité, ou sa grande richesse en vaisseaux, ou encore par une plus grande sécrétion des glandes sécrétantes. Par ailleurs les habitudes de vie, le plus ou moins de soins qu'on lui accorde en font souvent aussi la différence, etc., etc.

Donner en détail la structure de la peau en ses différentes couches serait trop long et intéresserait peu les lecteurs; aussi vais-je me borner à vous parler de sa couche la plus superficielle qui est l'épiderme afin de vous faire mieux saisir l'importance des soins que l'on doit consacrer à la santé du tissu cutané. Il est très bon pour ceux qui ont une belle peau, de chercher à conserver sa beauté, car en conservant celle-ci l'on contribue à la santé générale du corps. Entretenir son parfait fonctionnement est un devoir pour tous, si nous voulons un parfait équilibre entre les diverses fonctions de l'organisme humain.

(1) "La peau, enveloppe protectrice de "tout notre être, que distinguent la finesse "de son tissu et l'heureuse diversité de ses "nuances, est composée d'une infinité de cel-"lules différenciées par groupes en vue de "diverses fonctions: protectrice, tactile, sen-"sitive, sécrétoire, éliminatrice, etc."

C'est donc un composé de cellules qui constituent un tissu souple, serré et assez dense pour résister à une foule d'assauts que les couches inférieures seraient incapables de supporter sans la protection qu'il leur apporte.

Superficiellement, l'épiderme est recouvert de petits sillons et d'innombrables petits points minuscules ou *pores* au moyen desquels les glandes sous-jacentes communiquent avec l'extérieur. A la paume des mains, les sillons produits par les plis aux articulations des doigts, des poignets, du coude, etc., offrent des élévations ou crêtes de la peau correspondant avec des rangées de papilles sous-jacentes plus nombreuses qu'ailleurs, expliquant ainsi la transpiration plus facile et plus abondante.

(1) Nicolas et Jambon. Hygiène de la peau et du cuir chevelu

A l'extrêmité des doigts la disposition des crêtes est caractéristique et distinctive chez chaque individu, et l'on a profité de cette particularité pour en utiliser les empreintes dans l'identification des criminels. L'épaisseur de la peau n'est pas la même partout. Elle varie d'une façon évidente entre les différentes races et les individus. Chez la même personne, elle varie également d'épaisseur et c'est à la paupière qu'elle est la plus mince tandis qu'à la paume des mains et la plante des pieds, elle est la plus épaisse.

Nous avons dit plus haut que les pores servent de portes de sortie aux sécrétions et excrétions. Les glandes sudoripores et sébacées jouent leur grand rôle sur ce point. Ces dernières servent surtout à lubrifier la peau, pour lui conserver sa souplesse De plus, l'enduit gras qui est ainsi entretenu par cette sécrétion sert à protéger la peau contre l'humidité et les variations de température.

Les endroits où se trouvent les glandes sébacées en plus grand nombre sont le nez, la partie des joues avoisinant le front, la partie antérieure et moyenne de la poitrine et la partie correspondante du dos, entre les deux épaules; ces endroits offrent souvent un aspect huileux, gras ou onctueux.

Ces espaces correspondent exactement à ceux qui nous donnent les boutons d'acné avec ces petits points noirs que nous voyons souvent sur la figure de certaines personnes. Ces points noirs se forment lorsque les ouvertures des glandes sébacées s'obstruent par la pousière et autres matières; il s'y loge, aussi des microbes et un acare appelé le "demodex folliculaire," accusé longtemps comme l'auteur de ces points noirs appelés *comédons.*

La sécrétion de la sueur ou transpiration est une des fonctions les plus importantes de la peau. Celle-ci exhale en 24 heurs presque deux livres pesant de sueur, en moyenne. Normalement alcaline, sous certaines causes elle peut devenir acide et alors causer des irritations à la peau. Elle renferme dans sa composition du chlorure de sodium (sel ordinaire) des phosphates et des sulfates, de la matière organique, principalement de l'urée et de l'acide urique; ces derniers augmentent considérablement dans leurs proportions sous l'influence des bains de vapeur; on peut encore trouver dans la sueur plusieurs autres corps.

Les glandes sudoripores ont donc, pour une partie de leurs fonctions, le rôle de débarrasser l'économie de certains principes de décomposition, résidus des fonctions vitales. Que pour certaines causes, des résidus soient empêchés d'être rejetés au dehors par cette voie, ils chargent l'économie de matières qui intoxiquent l'organisme et produisent des désordres qui peuvent ou devenir sérieux ou tout au moins ennuyer fortement les personnes ainsi exposées à ces troubles. De là des rougeurs, des prurits, des boutons sur la figure ou le corps qui forcent les malades à recourir au médecin.

La transpiration sert également à tempérer la chaleur du corps par son évaporation graduelle. Il y a un rapport intime entre la peau et la chaleur corporelle; celle-ci s'exhale de l'individu par les excreta: l'air expiré des poumons, l'évaporation de la transpiration de la peau et par le rayonnement de la chaleur de celle-ci. Il y a donc une perte de chaleur continuelle provenant du corps avec tendance à établir un équilibre entre la température ambiante et le corps

Les nerfs sensitifs du tissu cutané par l'impression qu'ils éprouvent de la douleur servent d'une manière générale comme moyen défensif contre tout ce qui peut altérer l'individu dans ses fonctions vitales.

Les parties les plus sensibles au froid ou au chaud sont les paupières, l'extrémité libre de la langue, les lèvres et les joues.

Pout terminer cette longue énumération des propriétés du tissu cutané, un mot sur sa faculté d'absorption. Non seulement la peau respire, non seulement elle secrète, elle absorbe aussi et elle absorbe d'une façon étonnante. Elle sera gênée dans cette fonction, si les pores sont obstrués par la matière sébacée ou autre corps gras.

Elle absorbe moins en milieu aqueux, beaucoup mieux sous forme d'onguent ou pommade, et le plus par la graisse d'oie. Si le tissu cutané est débarrassé de son épiderme, son pouvoir absorbant est considérablement augmenté. C'est la raison des infections faciles par les plaies et les excoriations.

Cette faculté d'absorption par la peau, discutée longtemps, admise par les uns, rejetée par les autres fut un jour prouvée d'une manière catégorique par l'expérience suivante: un gros chien fut plongé jusqu'au cou dans un bain de gaz carbonique, la tête bien dégagée pour qu'il put respirer un air pur; il était mort au bout d'une demi-heure, empoisonné par le gaz toxique que la peau de son corps avait absorbé.

Si les lecteurs de *La Revue Moderne* ont eu le courage et la persévérance de lire ce long article jusqu'au bout, ils ont pu se rendre compte par les multiples fonctions de la peau, de la grande importance à lui donner tous les avantages possibles par des soins éclairés. Malheureusement ceci n'est pas toujours le cas, on la néglige, on la méprise, on la maltraite même; et pourtant comme un grand peintre français disait; "la peau est le plus beau des paysages." Mais elle rend généreusement les égards qu'on lui accorde en bien ou en mal, et un jour vient où l'on regrette de ne pas l'avoir mieux traitée.

DR A. N. RIVET

— Ah! Monsieur... les dents que vous m'avez posées me font cruellement souffrir? — Mais, madame, c'est ce qui leur donne plus encore l'illusion des dents naturelles.

* * *

Le mot que tu retiens est ton esclave, celui qui l'échappe est ton maître.
Proverbe persan.

* * *

L'excentricité est la caricature de l'originalité. Ch. GUINOT.

* * *

On aime à donner au soleil et à recevoir à l'ombre. J. PETIT-SENN.

* * *

En sacrifiant tout à son devoir, on devient bon citoyen et honnête homme. H. MARTIN.

Services d'Utilité Publique!

par CITOYEN

SERVICES d'utilité publique! Le mot sonne bien; il s'impose. Mais quel service, doux Jésus! comme aurait dit mère'grand. Ne prenons que deux compagnies: le tramway et le téléphone qui se moquent de nous d'un bout de l'an à l'autre. Le tramway qui jouit de toutes les prérogatives possibles et impossibles, multiplie les règlements et les amendements pour son plus grand bonheur, et donne un service que l'on peut qualifier de dégoûtant, sans encourir de réprobation.

Mais le téléphone!

Ce bon téléphone qui, de temps à autre, rapplique avec de grandes annonces dans les journaux, pour expliquer comme quoi il serait équitable et salutaire d'augmenter ses taux, que la compagnie ploie sous le coup de ses dépenses, etc., etc. Mais le sentiment public, qui a pourtant la bonne habitude de se prêter aux taxes les plus arbitraires, se cabre devant celle de la téléphonie. Il se cabre résolument, ce qui doit bien étonner les directeurs et les actionnaires habitués comme tout le public, à plus de bonne volonté chez les payeurs. Récemment le *Bell* invitait les journalistes à aller contempler de plus près les splendeurs de leur service, et il en résulta dans la presse, un concours d'éloges qui nous fait présager que l'augmentation des taux va remontrer le bout de l'oreille. Car enfin, le public ne doit pas se montrer ingrat envers une institution qui se dépense avec tant de générosité pour assurer un tel service d'utilité publique dans cette bonne poire de ville de Montréal.

Et pendant ce temps cette noble compagnie est en frais de préparer l'anarchie dans notre métropole.

Vous connaissez tous, vous surtout qui en êtes les victimes, ce système récent de doubles et triples lignes, qui permettent à autant d'abonnés de suivre les conversations de ceux qui sont attachés à la même ligne. Cela fait penser aux prisonniers liés au même boulet. Mais encore ceux-là ne sont-ils que deux, tandis que le *Bell* augmente, à volonté, quand le besoin d'économiser des fils et tout le tremblement s'empare de sa jugeotte.

Nous ignorons totalement si ce système est toléré sur quelques points du globe, mais nous n'hésitons pas à le déclarer honteux et dangereux. Oui, dangereux, car en attelant à double et à triple des gens qui ne se connaissent pas, qui ne se doivent par conséquent aucun égard, qui sont d'ailleurs tout disposés à s'enflammer les uns contre les autres, pour peu que l'un d'eux abuse de sa ligne par de trop longues conversations, il provoque, de ce fait, l'ire des autres bagnards. Pardon, mais l'idée du bagne s'impose. Un bagne où l'on paie plus que sa place! Et si peu indiscret que l'on soit, si désireux d'épargner tout potin, si délicat et réticent que l'on s'affirme dans ses discours, comment voulez-vous qu'avec un pareil système, le *potin* ne s'implante pas en roi et maître sur toute la cité?

Depuis que, l'autre jour, j'ai entendu la femme la plus douce et la plus charitable que je connaisse tirer sur sa doublure téléphonique des conclusions que je savais des plus erronées et conclure des jugements redoutables, simplement du fait de son agacement, ou plutôt de propos mal saisis et mal interprétés, j'en ai, et fort sérieusement, conclu que ce système des lignes doublées était une horreur, qu'il fallait en démontrer la fausseté et le danger, obliger le *Bell* à donner un service raisonnable et sensé, avant que l'on ne fasse de Montréal la ville la plus potinière du monde entier!

Admettons que la compagnie qui allègue la rareté du matériel, et sa cherté, pour opprimer ce bon public, ait vraiment quelques raisons de mesquiner sur le service, mais elle n'a vraiment pas le droit de nous traiter de façon aussi désinvolte, en contraignant une bonne partie de la population à connaître les affaires de l'autre!

Il existe des *clefs* d'isolement. Maintes institutions ou maisons privées en sont d'ailleurs favorisées. Pourquoi le même système ne serait-il pas appliqué aux lignes doublées? Comment, par un simple déclic, ne pourrait-on aussi facilement isoler ces lignes que l'on isole celles des institutions ou des maisons? Cela entrainerait peut-être quelques dépenses pour cette compagnie si économe,-et si rusée dans son système économique,-mais nous estimons qu'elle fait assez d'affaires dans la ville de Montréal pour nous donner cette légère compensation. Qu'on lui demande la résiliation de son contrat, et, alors qu'elle poussera des cris d'orfraie, nous comprendrons si Montréal est bonne à plumer ou non!

D'ailleurs, si nous sommes contre la compagnie dans son abus éhonté de la bonne volonté de ses clients, nous l'avons absolument approuvée d'avoir interdit la demande de l'heure au téléphone, ce qui était devenu une véritable persécution contre l'opératrice. Et si la compagnie continuait ses petites réformes, elle pourrait, comme dans d'autres grands centres, fixer le nombre des minutes de la conversation téléphonique, et en établir les chiffres quotidiens, en ce qui concerne les maisons privées surtout, dont le taux d'abonnement est inférieur à celui des maisons de commerce. Mais la restriction du temps de la communication pourrait tout aussi bien s'appliquer aux deux catégories d'abonnés, car l'on peut être sûr que les maisons d'affaires n'abusent pas de la ligne, alors que les autres en dispensent largement. Une taxe supplémentaire pourrait être appliquée pour tout appel additionnel, comme pour les minutes dépassant le temps fixé. On finirait par s'habituer à une téléphonie plus précise et mieux comprise dont la compagnie comme les abonnés bénéficieraient heureusement.

Mais il faut faire la guerre, et une guerre acharnée, à ce système du *double* et *triple*, qui va déchaîner parmi nous le *potin* dans toute son horreur.

CITOYEN.

VOIR POUR NOTRE CONCOURS PAGE 49

BILLETS DE GENEVIEVE. Geneviève, c'est aussi Ginevra, la femme de pensée et d'action qui, à la rédaction du "Soleil" manifeste de si hautes qualités intellectuelles et morales. Ses billets sont charmants, et quoique rédigés hâtivement, au jour le jour, ils réflètent le souci d'une haute probité littéraire, et d'une fine qualité d'observation. Car Geneviève voit tout, et comprend tout, elle devine même. Tout lui est matière à article, elle saisit des énigmes et en dénoue habilement la trame. Elle a l'esprit ouvert sur la vie et sur le monde; rien ne lui échappe qui soit digne d'être noté. Intelligente, subtile et spirituelle, elle a vraiment le crayon qui dessine la vie et ses "Billets" courts, simples et jolis, lui vaudront maints compliments, auxquels de tout son cœur *La Revue Moderne* ajoute son hommage.

QUE NOUS DIS-TU? Sous ce titre, qui s'empare tout de suite de l'attention du lecteur, nous voyons que M. Paul Coutlée, humoriste, rédacteur au journal *Le Samedi* n'est pas resté inactif depuis Octobre 1920, alors que cet auteur offrait au public, qui aime à rire, et à dire, une série de monologues comiques. Le succès de ce premier volume, en dépit du titre: "Craches-en Un" qui parut par trop original à plusieurs, a poussé l'auteur à la récidive, et son *Que nous dis-tu*, nous apporte une nouvelle série de choses à dire, où l'humour coudoie la blague, sans malice, et où un grain de philosophie et deux grains de sagesse, exprimés dans un style alerte et amusant se donnent pour mission de redresser certains travers humains... en les blaguant... sans heurter les susceptibilités, parce que l'ironie de l'auteur, une ironie comique, et pleine de bonhomie, se maintient dans le domaine des généralités.

M. Coutlée a de l'esprit, de cet esprit qui pétille et mousse comme un vin généreux! Il a pour peindre certains travers, des mots qui sont de véritables coups de pinceau et des phrases qui sont de vraies trouvailles et qui font souvent fuser le "fou rire"! Espérons que le livre de M. Coutlée aura un franc succès de librairie, car comme le fait remarquer si modestement l'auteur, dans une préface aussi spirituelle qu'amusante, il faut reconnaître un grand mérite à son volume, puisqu'il contribue à faire vivre son typographe, son dessinateur, son correcteur d'épreuves, son imprimeur, et... l'auteur lui-même!

Au point de vue typographique le livre est superbe, c'est une édition de luxe qui fait honneur à l'Editeur, nos collègues du *Samedi*, où il a été édité.

Publication d'une Artistique Brochurette

Nous signalons avec plaisir la publication récente par le département de la Publicité du Pacifique Canadien, d'une magnifique brochurette illustrant d'une façon tout à fait artistique, les luxueux services transatlantiques offerts au public voyageur par l'Empress of Scotland, l'Empress of France et l'Empress of Britain. Ces trois paquebots, qui sont classés parmi les plus belles unités de la flotte de la grande organisation de transport canadienne, font durant la saison d'été, la navette entre Québec, Cherbourg, Southampton et Hambourg.

Cette brochurette, qui est publiée en français, porte le titre "Les Empresses de l'Atlantique". Elle est abondamment illustrée de reproductions en couleurs d'aquarelles par l'artiste montréalais bien connu, Chs. Simpson, dont on a pu souvent admirer les œuvres au Salon. Quelques scènes du vieux Québec et des villages situés le long du fleuve, en descendant vers le golfe, sont de vrais petits tableaux d'une grande perfection d'exécution, qui dénote de la part de l'artiste, un goût sûr et une parfaite compréhension de ce caractère si spécial des lieux et des choses du Canada français. Une étude représentant l'imposante cathédrale de Notre-Dame de Paris la nuit, mérite aussi d'être signalée. D'autres illustrations reproduisant des scènes de la vie à bord des luxueux Empresses de l'Atlantique font voir le confort dont jouissent ceux qui prennent passage sur ces paquebots.

En publiant en langue française cette coûteuse plaquette, la Cie du Pacifique Canadien donne une preuve de l'intérêt qu'elle porte à sa clientèle canadienne-française, laquelle n'est pas à négliger lorsqu'il s'agit de trafic maritime transatlantique. On sait en effet qu'un grand nombre de nos concitoyens font chaque année le voyage d'Europe.

CANADIAN LITERATURE OF FRENCH EXPRESSION par M. Jules Tremblay est un *bon livre*, dans ce sens qu'il fera du bien et qu'il apprendra à nos compatriotes de langue anglaise à mieux comprendre notre sentiment, et à mieux saisir l'expression de notre mentalité. Déjà nous savons qu'il a opéré quelques miracles, et pourquoi ne pas croire qu'il a eu son influence sur l'opinion ontarienne qui, récemment, se montre de mieux en mieux disposée à la reconnaissance de tous les droits canadiens-français? Dans cette courte esquisse brossée de main de maître, M. Tremblay évoque nos littérateurs dans le cadre de leur talent, et l'on sent qu'il éprouve une juste fierté à rendre à chacun et à chacune la part qui lui revient dans la participation littéraire de ce pays. Nous aurions cependant aimé voir M. Tremblay, avec sa justesse d'esprit, donner une place à la revue dans l'histoire de notre littérature. Certes, en énonçant ce vœu, nous n'avons pas de prétention. Mais nous avons une devancière qui vient de s'éteindre: la Revue Canadienne" et dont le trépas nous a émus comme la cessation d'une tradition. En effet depuis des années, la Revue Canadienne pénétrait au sein des meilleurs cénacles; elle y apportait de la vie intellectuelle, et n'aurait-elle valu que par les remarquables articles de M. Thomas Chapais, que sa valeur aurait été consacrée. Nous ne savons pas, après Garneau, un historien plus consciencieux et plus sincère que celui-là, et ceux qui avaient l'accoutumance de lire ce journaliste lettré ne sauront se consoler de la disparition de la *Revue Canadienne*.

Et pour en revenir à l'œuvre de M. Jules Tremblay, nous nous réjouissons d'apprendre que cet opuscule écrit en anglais et dans un anglais très pur, pénètre au sein de la population anglaise de ce pays, et nous y fait mieux connaître et davantage estimer. Nous savons que l'Association des Auteurs porte le plus grand intérêt à l'œuvre de M. Tremblay, et qu'elle s'occupe de sa diffusion.

M. Jules Tremblay est le fils de M. Rémi Tremblay, l'un des doyens de la littérature canadienne-française, et nous constatons qu'il soutient, et brillamment, le nom de son père, et sa propre réputation en faisant une œuvre littéraire et utile.

LA LISEUSE. Le mois dernier paraissait, dans cette série de romans honnêtes, celui d'Henriette Bezançon, *A la recherche d'une perle*, dont le succès fut très vif auprès du public. La librairie Plon a-t-elle vu dans ce fait une indication du genre romanesque préféré par les jeunes gens et les jeunes filles? On pourrait le croire, puisqu'elle met en vente, ce mois-ci, sous les couleurs de *La Liseuse*, le magnifique récit de Jacques Vincent, *Vaillante*, couronné par l'Académie française, et qui fut accueilli avec une remarquable faveur, il y a un certain nombre d'années, lorsqu'il parut en édition in-16.

AUTOUR DU METIER par l'abbé Emile Dubois, 1 vol., 6 x 9, 192 pp., couverture en deux couleurs par Dubois — Bibliothèque de l'Action française, Montréal, .75 sous. Edition de luxe, sur papier teinté $1.25.

Ce nouvel ouvrage de l'abbé Dubois est un recueil d'articles, la plupart inédits, sur des œuvres du terroir et la vie canadienne.

Dans une première partie l'auteur étudie nos vieux airs canadiens. " Au doux rythme chasseur" l'œuvre originale et forte de Philippe Aubert de Gaspé, le "Chez Nous" de M. Rivard, les "Rapaillages" et la "Naissance d'une Race" de M. Groulx, les "Cours d'Histoire du Canada" de M. Chapais etc. Ces impressions de lecture font aimer les vieilles gens et les vieilles choses de chez nous, car elles sont écrites dans le but unique de mettre à jour les traits caractéristiques de l'âme canadienne.

Dans la seconde partie de son travail M. l'abbé Dubois se fait surtout professeur d'énergie et de fierté en flânant, dans ce but, dans le vaste champ de notre histoire des faits et des exemples. *La Vierge dans notre histoire, l'Ame de notre histoire, L'union sacrée, Au temps de nos pères*, etc., sont des études fortes et précieuses. Elles permettent de toucher du doigt le miracle canadien et nous fait regretter cet heureux temps de nos ancêtres.

Ces pièces, taillées à même l'antique et solide étoffe du pays, sont à lire et à méditer.

Autour du métier est en vente chez tous les libraires et à *l'Action française*, 369, rue St-Denis, Montréal.

D'AZUR, DE LYS, DE FLAMME par "Payse" a eu l'honneur d'une préface, où M. l'abbé Camille Roy, en des termes délicats loue cette œuvre charmante, et termine par ces lignes "Il ne faut pas chercher dans ce recueil autre chose que ce que l'auteur a voulu y mettre. Ce qu'elle y a mis est exquis, frais et pur: et l'on aime à lire des strophes qui se suivent sans effort, qui se déroulent en broderies, mais qui offrent à l'œil et à l'esprit des images où la grâce très simple

s'illumine d'une très douce pensée. "L'éloge tombant d'une plume aussi autorisée, vaut plus que tout ce que nous saurions en dire. Aussi souhaitons-nous à ces petits poèmes d'une fraîcheur délicieuse, d'une sensibilité raffinée, tout le succès possible. "Payse" prend noblement sa place parmi nos femmes poètes, et nous nous réjouissons du succès qui l'accueille dès son entrée dans une carrière où elle fera sa marque.

DE TOUT UN PEU par Madame Henriette Tassé est un accueil charmant de choses senties et vécues, où se révèlent un sens psychologique très aigu, une sincérité vibrante et un esprit mûri par l'observation et l'étude. Le livre se lit très vite, puis il se relit très lentement. Les observations s'en dégagent mieux après la seconde lecture. Madame Tassé a un grand sens de la charité, et elle bafoue les femmes cruelles qui accablent leurs sœurs: Il y a des femmes qui n'ont jamais assez de sévérité pour celles dont la faute est comnue. On dirait vraiment qu'elles veulent se refaire une réputation aux dépens des autres. "Le volume s'ouvre sur un chapitre consacré à l'Idéal dans la vie, puis l'auteur touche successivement, en de très courtes pages, à la *Morale*, au *Progrès*, au *Mal*, à la *Mort*, à l'*Amour*, et ce qui mieux est à l'*Amour Supérieur*, à la *Sympathie* et à l'*Antipathie* à l'*Amitié*, à *l'amour des bêtes*, au *Bonheur*, au *Mystérieux*, à la *Névrose*, aux *Questions féminines*, au *Costume*, au *Sport* et elle termine par l'*Union Sacrée* en s'inspirant de la splendide conférence donnée par M. Buisson, professeur à la Sorbonne sur ce grand sujet.

LES MERVEILLES D'UNE IMPRIMERIE, un volume, 140 pages, par J.-Adolphe Matte, Québec, 1923. Le livre que vient de publier un modeste ouvrier de la typographie a une vaste et profonde signification. Il indique qu'un homme, entre cent, entre mille, joint à la dextérité de ses doigts les abondantes lumières d'une puissante intelligence. Ceux qui, adonnés au même travail, prendront la peine d'assimiler les connaissances recueillies et classifiées par leur confrère, marcheront dans des voies plus droites, plus lumineuses et plus certaines. Ils iront plus loin, monteront plus haut que la foule des travailleurs. Bien plus, et quoi qu'on veuille, ils serviront de guides à leurs frères ouvriers. Qu'on les aime ou qu'on les haïsse, on les suivra parce qu'ils s'imposeront par le prestige de leurs connaissances et de leurs capacités professionnelles. Qu'on lise ce beau et précieux travail; qu'on l'étudie, qu'on l'assimile, qu'on le pratique! Bien plus, qu'on imite le vaillant ouvrier dont les nuits se sont inclinées sur le livre d'étude, sur les mémoires de Gutenberg, et sur l'histoire de la Chine antique dont la paresse ingénieuse a enfanté les premiers secrets des premières merveilles pour lesquelles notre aisance modeste ne sait plus s'émouvoir et s'enthousiasmer.

ALPHONSE DÉSILETS
Secrétaire des Auteurs,
Canadiens de Québec.

Ce livre est en vente à $1.00 chez l'auteur, au No 42½ rue Richelieu, Québec, P.Q.

LA JOURNÉE DE TRAVAIL par Arthur Saint-Pierre est une lumineuse étude sur la question publiée tout d'abord dans la *Revue Trimestrielle* puis mise en brochure et distribuée dans tous les milieux susceptibles de s'intéresser à un tel travail et d'en dégager des bienfaits. M. Saint-Pierre s'est, nous le savons, spécialisé dans les questions ouvrières où il a acquis une grande notoriété que la *Journée de Travail* ne fera que confirmer.

AU BORD DU SAINT-LAURENT par M. Charles Gauvreau, député de Témiscouata au Parlement Fédéral, est une série de légendes fort jolies, dont l'évocation nous émeut et nous charme. La préface de cette œuvre est de l'Abbé Fortunat Charron, l'un de nos prêtres distingués, supérieur actuel du Séminaire de Rimouski. Elle est écrite cette lettre préface, d'une façon charmante et évoque fidèlement et pieusement la terre qui a vu naître les histoires que nous raconte, dans une grande simplicité, qui est le vrai style de la légende, M. Charles Gauvreau. Il faut lire ces courtes histoires puisées dans nos traditions les plus chères, et qui raviront tous ceux qui ont vécu en bas de Québec, et sont restés fidèles à leur petite patrie si française, si belle et si touchante dans sa vérité et sa beauté. Nous félicitons sincèrement M. Gauvreau d'avoir fixé ces légendes afin que le vent ne les emporte vers le grand oubli.

LAURENTIAN TALES par William Bowman Tucker est un superbe volume de poésies qui chantent harmonieusement la patrie québecquoise, ses paysages splendides et ses coutumes ancestrales L'auteur y a déployé un talent admirablement servi par sa ferveur patriotique, et "Laurentian Tales" trouvera des lecteurs enthousiastes chez les Canadiens-français toujours si sensibles à l'admiration et à l'amour que l'on exprime pour leur cher Québec. Le volume, superbement édité, s'enrichit de plusieurs illustrations du meilleur choix, évocations de nos plus fiers paysages.

LE THAUMATURGE DE MONTREAL par M. Georges Ham est l'histoire lumineusement expliquée du Frère André que l'on appelle tout simplement le Saint de l'Oratoire Saint-Joseph. M. Ham raconte les origines et la vie de cet homme né aux champs,grandi dans les travaux les plus humbles, et qui de modeste portier de son couvent, est devenu la personnalité rayonnante que l'on connait non-seulement au Canada, mais dans les pays étrangers. M. Ham cite plusieurs miracles, et il les cite en homme qui croit, et ce témoignage a une valeur incontestable que nous tenons à souligner. Le livre très bien imprimé, illustré de nombreuses vignettes représentant le Frère André, l'Oratoire, le couvent, etc., a été traduit dans le plus pur français par M. Raoul Cloutier, récemment promu au poste de la publicité française du Pacifique Canadien. M. Georges Ham est lui-même l'un des officiers supérieurs de la Compagnie, où il a longtemps occupé la situation que remplit aujourd'hui M. J. Murray Gibbon.

Louis CLAUDE.

Le Concours du Clan Onkvé

Le concours du Clan Onkvé va se prolonger encore quelques jours parce que beaucoup qui ont répondu ne paraissent pas avoir compris exactement ce que nous demandions.

Nous désirons avoir un *en-tête* de lettre. Nous offrons $15.00 pour l'idée la plus originale.

Que ce soit une sentence, un proverbe, une phrase, un dessin, un écusson ou une phrase parodiée qui personnifierait bien notre association.

Le Clan Onkvé (mot iroquois signifiant le véritable homme, en latin, vir) est composé de célibataires sans peur et sans reproche qui occupent à Montréal des positions sociales enviables, tant dans les professions que dans e commerce et l'industrie.

Une fois par mois, les membres vont dîner dans un des grands hôtels de la ville puis se réunissent pour discuter le programme du jour. Ces messieurs, plusieurs fois par année, font des réunions sociales tel que des bals, des parties de théâtre, ou, en été, des fêtes champêtres. Les demoiselles qui sont invitées à ces réunions sont toujours très flattées, parce qu'elles savent qu'il faut que leur nom passe devant le comité; que le nombre d'invitations est très limité; que ces messieurs veulent que rien ne cloche dans leurs réunions, chose que l'on ne rencontre pas toujours dans les fêtes mondaines qui se donnent aujourd'hui.

Les enfants sains et heureux font le bonheur des mamans

Une maman, de Montréal, nous écrit: "Durant plusieurs semaines mon bébé pleurait presque continuellement jour et nuit. J'étais certaine que son alimentation en était la cause, aussi je le modifiai souvent, mais sans succès. Enfin le médecin me conseilla d'essayer le lait Borden — Borden's Eagle Brand Milk — et presque immédiatement bébé cessa de pleurer, dormit bien. Aujourd'hui il est certainement le mieux portant de tous les bébés du voisinage."

Dans *La Revue Moderne* vous verrez de temps à autre l'annonce du Lait Borden, le lait qui a alimenté plus de bébés que toutes les autres nourritures à leur usage. Découpez cette annonce et mallez la à la Compagnie Borden — The Borden Company, Limited, Montreal — qui se fera un plaisir de vous adresser les indications pour la bonne alimentation d'un bébé, et un livre de recettes qui vous apprendra à faire des plats délicieux avec le lait "Eagle Brand". Vous pouvez aussi spécifier les recettes que vous désirez avoir. Le tout vous sera fourni gratuitement

PENSÉES.

Quand j'ai été dans le monde, je l'ai aimé comme si je ne pouvais souffrir la retraite; quand j'ai été dans mes terres, je n'ai plus songé au monde. MONTESQUIEU.

* * *

Le dernier plaisir n'est-il pas de tisonner le passé, pour en faire sortir encore quelque étincelle?

Marquis COSTA DE BEAUREGARD.

* * *

Il y a des chaînes qui sont d'or quand on les voit de loin, de plomb quand on les porte, de fer quand on veut les rompre.

Eugène SCRIBE.

* * *

Quelle vanité que la peinture, qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire pas les originaux. PASCAL.

— Vous avez, chère madame, un fort joli timbre de voix, et je m'y connais en timbres... J'en suis collectionneur.

ZEPHIR LUTRIN

LA population charlevoisienne a cela de particulier qu'elle n'habite pas: elle niche, elle perche, elle n'habite pas; ses montagnes lui défendent l'habitation. Ses villages sont des escarpements où l'on grimpe, où l'on se sent devenir aigle ou corbeau à mesure qu'on s'élève. La pensée y retrouve ses ailes, et le cœur son azur. L'être y a ses survols d'espoirs et d'amour, parfois ses vertiges. Quand l'âme y tombe, ce n'est pas dans la plaine, puisqu'il n'y a pas de plaine, mais sur les cimes. C'est le pays des passions fortes et tenaces.

Le fleuve lèche le pied de ces montagnes abruptes de sa bave d'écume, de varec et de limon vert. Le Saint-Laurent y reçoit le baptême de la mer et participe aux attributs de la grande salée. Les eaux y sont amères comme en plein océan. En été, ces fournaises que sont nos villes, chassent par milliers les citadins vers ce bain de fraîcheur que constituent les Laurentides.

Le navire qui me portait avait démarré de Québec à huit heures du matin. Il y avait du soleil plein l'air, du bleu plein le ciel, de l'amour plein le vent. Des monts couverts de fleurs et d'essences résineuses, descendait un arome d'étamines et d'encens. Cela mettait du sang aux joues des jeunes filles en toilette claire. De la proue à la poupe, les couples se promenaient, serrés les uns contre les autres. Quelques-uns se dissimulaient derrière les chaloupes de sauvetage, et là, devant les falaises où la vague se brisait en broderie blanche, en tricot mouvant, éternellement fait et refait par l'invisible main d'un immortel et infatigable caprice, dans la douceur de la palpitation des houles bleues, les amoureux se tenaient par la taille, rêveurs, les yeux perdus dans le vague, les narines dilatées par un souffle de volupté que rythmait la trépidation du navire blanc comme un cygne. Nous étions tous gagnés par cette mollesse laurentienne saturée d'effluves sentimentales.

Il n'est pas deux heures, et nous dépassons l'Ile-aux-Coudres. Des vapeurs salines et des odeurs d'algues nous avertissent que la vie de la mer y commence. Je débarquai à quelques milles plus bas, au quai de Saint-I., un des villages les plus pittoresques de la côte nord.

Imaginez un amphithéâtre décrivant sa large courbe dans le ciel clair. Tout au haut se dessine une dentelure de mamelons et de forêts légèrement voilés par une brume grise. Baissez la vue par degrés. Des points blancs, à distance égale les uns des autres, ressemblent à des fleurs de cotonniers plantés au bord des routes: ce sont les maisons des paysans perdues dans les hauteurs. Plus bas, les objets apparaissent avec plus de netteté, à mesure que l'amphithéâtre se rétrécit. Les demeures agrestes s'échelonnent sur un escalier de plateaux verts.

Une immense allée, qui prend naissance à l'horizon nord et aboutit au Saint-Laurent, de sa ligne sinueuse et tourmentée, coupe en deux parts ce village montagnard, dont le paysage capricieux se complait aux harmonies abruptes, aux escarpements soudains, qui stupéfient, puis nous mènent insensiblement aux coins de verdure, aux pentes adoucies, aux tableaux de paix immobilisés au bord des gouffres. Cette rayure tracée dans le roc des Laurentides, à cent pieds de profondeur livre passage à un cours d'eau qui se précipite, plein d'écume, en mugissantes cascades. Le bruit de cette coulée d'argent répand au loin son éternel murmure, et, le soir, ces notes mélancoliques sortent des profondeurs du silence, pour peupler tous les sommeils de rêves attendris.

Je m'installai de mon mieux dans l'hôtel le plus rapproché de la rive. Le lendemain, je fis la rencontre d'un ancien camarade de collège, René C., qui me proposa une promenade en voiture vers les hauteurs. J'acceptai. Une heure après, notre cheval, un vrai cheval de montagnes, grimpait les pentes raides avec l'agilité d'une chèvre sauvage. Nous nous racontions mille souvenirs, presqu'effacés par les sensations de notre vie agitée, mais maintenant rendus plus nets par le calme de cette promenade matinale rafraîchie par la rosée qui s'évaporait des prés voisins.

Une longue maison blanche, à jalousies vertes, arrêta notre vue. Quatre peupliers en ombrageaient la façade, et deux rangées de fleurs bordaient un chemin de gravier qui conduisait à la porte d'entrée. Un jardin couvert de légumes et d'une irréprochable propreté, entourait cette construction rurale d'un goût antique et d'apparence sereine. "Il doit faire bon vivre ici," dis-je à mon ami.

— Il y a ici une des plus braves familles de Saint-I. Pourtant, l'an dernier, il s'y est déroulé une scène qui sera toujours l'un de mes plus pénibles souvenirs.

Le chef de cette famille s'appelait Zéphir Lutrin, un gaillard haut de six pieds, qui avait été maire, marguillier, commissaire d'école et chef de parti politique. Par ailleurs, généreux, hospitalier, dévoué, et absolument honnête.

La campagne politique s'était ouverte au commencement d'octobre. Dans ces régions, les batailles de partis tiennent du délire. Je me rappellerai toujours ce colosse de Lutrin, gesticulant et gueulant dans les assemblées, enterrant la voix du candidat qui s'égosillait sur le husting. La veille de la votation, une grande assemblée contradictoire se tenait dans son arrondissement. Comme il était "bleu", il interrompit l'adversaire à tous les trois mots, et donna le signal des applaudissements à chaque respiration du candidat préféré, montrant les dents et le poing à quiconque se permettait des remarques désagréables à son parti. Et il se remettait de plus belle à s'agiter, à donner à son visage toute la gamme des mimiques électorales, à partir de l'admiration pâmée, jusqu'à la colère apoplectique.

Après l'assemblée, il monta sur le husting, et, selon son habitude, harangua la foule:

"Messieurs les électeurs,

Demain soir, les rouges seront battus à plate couture. Décorez toutes vos maisons et préparez le triomphe. Pour ma part, j'ai fait venir trois douzaines de petits drapeaux. Ma maison en sera couverte. Faites comme moi, parce que vous pouvez être certains que nous ne perdrons pas. Nous ne pouvons pas perdre, je vous en donne ma parole."

Il descendit au milieu d'un tonnerre d'applaudissements et s'en alla, grisé. Chez lui, il se mit au lit

pour la nuit, mais il ne put fermer l'œil. Il songeait au lendemain triomphal. Dans l'obscurité, il lui semblait voir passer de gros, d'immenses chiffres bleus, les majorités de son parti.

Le matin, il vota des premiers. Les petits drapeaux multicolores, les banderoles bleues, les inscriptions bleues voilèrent bientôt la blancheur de chaux de sa maison. Tout ça claquait au vent, tout ça murmurait des chants de victoire, tout ça étincelait, délirait, applaudissait, hurlait des insolences aux adversaires.

Le soir venu, on se massa par groupes autour du bureau central des messages téléphoniques. Zéphir y était. Les premiers rapports furent ceux de Saint-I. Ils donnaient quarante voix de majorité aux bleus. Ceux-ci mugirent des acclamations à tout rompre; Lutrin gambadait comme un enfant. Puis les nouvelles se firent mauvaises. La Malbaie donnait deux cents aux rouges; Saint-Fidèle, 50; Baie Saint-Paul, 175. Un frisson, un de ces frissons qui font pâlir, parcourut ces électeurs, qui poussèrent ensemble un juron formidable. Les rouges exultaient, de leur côté. Fait inouï, Zéphir n'avait pas crié. Tous se tournèrent instinctivement vers le colosse. Il était d'une pâleur effrayante. Ses yeux étaient fixes, agrandis démesurément. Puis, tout d'une pièce, il s'affaissa comme un géant frappé au cœur. "De l'eau. De l'eau," criait-on de toutes parts. On le frictionna, on le palpa, on l'agita. Il vivait encore.

Une voiture transporta le géant, soutenu par deux hommes, jusqu'à sa demeure. Sur le parcours, les vaincus de la veille, surpris de leur victoire inespérée, criaient leur allégresse. Chez lui, il fut frictionné à l'alcool de la tête aux pieds, et enveloppé dans des draps chauds, tandis qu'on allait, au grand galop, quérir le médecin. Sous l'action de la chaleur, il ouvrit les yeux. "Sauvé!" s'écria-t-on autour de lui. Il regardait encore dans le vague, incapable de comprendre et de parler.

Le médecin et le curé arrivèrent en même temps. Le premier s'empressa d'ausculter le malade qu'il déclara atteint d'apoplexie. "Il en reviendra, dit-il, mais évitez-lui toute secousse nerveuse, toute émotion: cela le tuerait." Le curé commença le funèbre cérémonial de l'Extrême-Onction. Aux premières paroles sacrées, son visage se fit moins livide; il sembla prendre conscience de ce qui se passait autour de lui. Au même moment, un ami qui avait attendu les derniers rapports électoraux, entra en coup de vent, et, sans tenir compte de l'apprêt solennel, cria tout essoufflé: "Hourra pour les bleus! Deux cents de majorité!"

A ces mots, Zéphir se dressa sur son lit, la paupière en feu, horriblement dilatée. On eut dit que ses muscles se tendaient dans un fluide électrique. Une voix sourde sortit de ses dents qui claquaient: "Les drapeaux! Les drapeaux! dit-il, au vent tous les drapeaux!" Sa voix se perdit dans un râle.

Zéphir retomba sur son oreiller, et un filet de sang filtra au coin de sa lèvre. Ses grands bras se raidirent et s'allongèrent. Un frisson le parcourut, et il s'immobilisa. Zéphir Lutrin était mort.

Jean-Charles HARVEY.

ENVOLÉE

(Poème inédit)

Nous irons parfois, quand la brise
Ridera le flot hasardeux,
Sur la mer langoureuse et grise,
Nous irons naviguer tous deux.

Vers le lointain si bleu, si large,
Nous filerons par les beaux jours;
Nous apprêterons pour le large
La nacelle de nos amours.

Son beaupré sera fait d'aurore,
Sa coque faite de soleil,
Et ses mâts faits des rocs que dore
Le couchant brillant et vermeil.

Nous taillerons voile et misaine
Dans l'or d'un matin parfumé;
Et nous aurons pour capitaine
Notre rêve, ô mon bien aimé!

Notre rêve, notre beau rêve,
Oiseau de lumière et de feu,
Qui va, qui monte, qui s'élève,
Et veut se rapprocher de Dieu...

Nos mousses seront les étoiles;
Et les feux-follets, gais et vifs,
Viendront souffler dedans nos voiles
Et nous guider dans les récifs.

Les majestueuses sirènes,
Beaux corps secoués de frissons,
Par les nuits douces et sereines
Nous charmeront de leurs chansons.

Cherchant les beautés éternelles
Et loin de tout rivage humain,
Nous voguerons, et nos prunelles
Ne verront plus aucun chemin.

Que nous importera la terre,
Surtout que nous importera
La vie humaine et son mystère,
Puisque l'amour nous suffira?

Et de notre amour, bien suprême,
Tout l'univers sera jaloux;
Nos lèvres rediront: je t'aime!
Les vagues diront: aimons-nous!

Pour charmer notre âme farouche,
Rien ne vaudra nos entretiens,
Tes tendres baisers sur ma bouche,
Et mes regards au fond des tiens;

Et je ne veux pas d'autre flamme,
Pour la lumière de mes cieux,
Que la tendresse de ton âme
Et que l'étoile de tes yeux!...

BLANCHE LAMONTAGNE-BEAUREGARD.

Autour du Divorce

TOUT pays, toute population possède ses grands maux. La France foyer de la civilisation latine, berceau de nos origines, la France notre ancienne mère-patrie que nous chérissons encore de tout notre cœur, a vu avec terreur, se dépeupler ses villes et ses campagnes. Les Etats-Unis, nos cordiaux voisins, ne voient plus dans le mariage un lien indissoluble et sacré. Le divorce y est commun et de ce mal, terrible fléau j'oserais dire, je veux vous entretenir. Divorce, mot que je ne peux prononcer sans sentir en moi un sentiment de répulsion, divorce, état de chose contraire à nos lois religieuses, existe-t-il parmi nous ? Malheureusement oui, et cela dans de grandes proportions et sans exagérer je pourrais dire que cinquante pour cent de notre population est divorcée, pas divorcée au sens propre du mot, car le divorce légal est à peu près inconnu parmi nous, mais le divorce moral, lui, existe et cela dans des proportions terrifiantes! Que de fois n'entendez-vous pas dire: "Mon mari sort tous les soirs, mon mari ne sort plus avec moi, et plus malheureusement encore, mon mari me trompe." Et qu'est-ce que cela, si ce n'est le divorce moral, la désunion de deux âmes faites pour se comprendre et s'aimer, la désunion de deux cœurs que Dieu avait unis. Et quelles en sont les causes ? Nombreuses, multiples. Mais la plus commune est l'absence de *coquetterie* chez l'épouse. Vous me répondrez peut-être, chères lectrices, à quoi bon la coquetterie, nous avons notre époux, il nous aime. C'est vrai, il vous aimait au temps cent fois béni de votre mariage. Mais qu'étiez-vous alors ? N'étiez-vous pas coquette, ne mettiez-vous pas vos plus beaux atours pour sortir avec lui et pour le recevoir ? Avant de lui ouvrir la porte, ne jettiez-vous pas un regard vers votre miroir et d'un geste léger et souple ne releviez-vous pas une mèche de cheveux qui déparait votre coiffure ? Votre teint était-il luisant un tant soit peu, vite un peu de poudre ici, là, en un mot vous vouliez être belle. N'étiez-vous pas toujours habillée proprement, et autant que possible, à son goût. Or pourquoi, n'en est-il pas de même aujourd'hui ? Parce que nous sommes mariées me répondrez-vous, et que nous n'avons personne à qui plaire. C'est vrai vous n'avez plus personne à qui plaire excepté votre époux. Lui, il est toujours le même, il aime voir en vous la jeune fille qu'il a courtisée, qui lui est apparue sous un jour bien différent que celui sous lequel vous lui apparaissez aujourd'hui. Il arrive d'une journée de dûr labeur, croyant trouver chez lui le repos et la tranquillité et au lieu de cela, il trouve la maison bouleversée, le souper pas prêt, vous, de mauvaise humeur, mal peignée, le visage renfrogné et alors comment voulez-vous que cet homme, votre mari s'attache à son foyer ? Malgré lui il se prend à envier le sort d'un de ses amis, qui possède une femme d'ordre, n'ayant qu'un but: faire de son *chez-soi* un oasis de bonheur. Il commence à y penser un jour plus fatigué, il le dira et alors ce sera la première dispute, et une fois sur cette pente, Dieu seul sait où vous vous arrêterez! Voila ce que j'appelle le divorce moral, commencé par un rien croyez-vous et qui finit par la séparation. Qu'importe si un juge a prononcé le divorce entre vous, vous n'en êtes pas moins divorcés. Voilà la vie de deux êtres brisée et cela pourquoi je le répète encore ? Parce que vous n'avez pas voulu retenir votre mari à vous, bien à vous; parce que vous n'avez pas cru à la nécessité de la coquetterie, qui pourtant s'impose cent fois plus après qu'avant votre mariage.

Soyez pour lui aujourd'hui et toujours ce que vous étiez au temps de vos fiançailles et lui sera toujours pour vous, à quelques exceptions près, le mari tendre et dévoué, qui ne demande qu'à consacrer sa vie à votre bonheur.

VICTOR C.

LE CULTE DE L'ARGENT

EN PASSANT

ON appelait autrefois ceux qui pratiquaient cette religion, les adorateurs du veau d'or. Il a fallu trouver une autre dénomination depuis que le précieux métal a disparu des échanges publics et que l'on ne pourrait plus en fondre, à titre d'idole même un souriceau. Oui, dans la civilisation moderne, l'argent est dressé sur un autel; il est devenu une divinité à laquelle partout et presque tout le monde sacrifie. Qu'ils sont rares ceux qui, selon le précepte évangélique, pratiquent le détachement des richesses pour se procurer la perle sans prix: la paix du cœur, génératrice de tous les biens.

Un aphorisme qui court le monde et dont le véritable sens est absolument déformé par les mœurs actuelles, dit que l'argent est un bon serviteur et un mauvais maître. Bon serviteur selon qu'on sait ou qu'on ne sait pas utiliser ses services et connaître la puissance et l'équité des moyens qu'il nous offre pour agir, et son impuissance à nous procurer les seuls vrais biens désirables; mauvais maître si nous nous soumettons à ses exigences tyranniques; si nous cédons à la loi de ce Moloch, pareil au Baal de Carthage. Il veut tout, prend tout, jette tout dans la fournaise, tout l'être, même l'honneur.

L'argent est une puissance nécessaire dans la vie des nations. Quand au siècle de l'âge d'or, les hommes vivaient de la cueillette des fruits fournis libéralement par la nature jeune et féconde, l'argent était inutile, nul n'ayant rien à acheter, rien à vendre. A l'âge suivant, le commerce naquit et se fit par voie d'échanges; plus tard seulement, les besoins croissant et se diversifiant, il fallut bien créer une monnaie et établir des équivalences. Ici ce fut la poudre d'or, là les infimes coquilles appelées cauris; à Sparte, des barres de fer, longues et lourdes, en Chine de menus morceaux de plomb. Les bêtes prennent ce qui doit satisfaire leurs besoins et ceux de leurs petits; l'homme n'étant pas une bête — qu'il dit — propose à d'autres ce qu'il a en échange de ce qu'il n'a pas. C'est le commerce, aussi vieux que les premiers groupements sociaux.

En ces derniers temps surtout, l'argent est devenu une puissance irrésistible, un dieu! La faim qu'il crée dans les êtres humains cette faim dont on parlait déjà pour la maudire, il y a plus de deux mille ans, est le pire fléau de l'humanité. L'admirable législateur que fut Jésus a voulu la guérir, cette humanité affolée de jouissances; Il a prêché le mépris des richesses. Il n'a été suivi que par le petit nombre. Même parmi ceux qui se targuent d'être marqués de son baptême, on trouve des adorateurs voués au culte de l'argent On peut dire, presque sans exagérer, qu'aujourd'hui tout est à vendre, tout se marchande et s'achète. la conscience, les convictions, l'honneur, l'épouse, les enfants, la patrie. Tout ce qui n'est pas l'argent est superflu, tout est à vendre, et, en de sinistres boutiques, tout se vend, tout est falsifié. On falsifie l'industrie, l'art, la vérité, la vertu. La question sociale devient l'arrivisme. Notre vie et nos biens sont chose sacrée, pas celle et ceux des autres; on tue pour avoir de l'argent; on vole, on calomnie, on favorise le vice.

Si le monde moderne oscille sur ses bases d'une façon inquiétante, c'est parce qu'il est plein d'hommes d'argent et que l'argent est au-dessus de tout, exerce la souveraine puissance, une puissance exorbitante et monstrueuse, menaçante pour la liberté et la dignité des petits. Et combien fragile cette puissance pour assurer le bonheur de ceux qui la possèdent un instant. Presque toujours le désespoir et la honte marchent dans son ombre; la mort rôde autour d'elle; que de suicides, que de désespoirs autour des tripots!

Tout serait sauvé si la parole évangélique avait conservé sa force mystique: "Bienheureux les pauvres en esprit", c'est-à-dire bien heureux ceux qui ne s'attachent pas à l'argent, qui sont pauvres de volonté, s'ils ne le sont pas par le fait des circonstances: ceux-là n'ont aucun mal à restreindre leurs désirs pour l'aide à fournir à leurs frères dépourvus...

MYRTIS.

:-: JACOTTE ET SON COUSIN :-:

Par ALICE DECAEN

PROLOGUE

Dans les pays lointains et aux temps reculés, — c'est-à-dire en une ville de province, à plusieurs lieues de Paris, l'année dernière, — existait un phénomène étrange, qu'on ne montrait pas à la foire, mais qui, cependant, n'y aurait point déparé les autres curiosités, ses sœurs, et aurait été susceptible d'y prendre, avec avantage, une petite place enviable entre la femme à barbe, l'homme à deux têtes, le chien à cinq pattes, etc., etc.... C'était une jeune fille qui n'était pas romanesque!

Et cet intéressant phénomène, lequel, craignant d'être oublié par l'histoire, a pris le parti, en écrivant son autobiographie, de se rappeler de lui-même au bon souvenir de la postérité: phénomène sans barnum, réduit à se présenter seul et en liberté dans les endroits publics, c'était moi!

Oui, moi qui vous parle et quelque extraordinaire que cela puisse vous paraître, l'année dernière, à pareille époque, j'étais un phénomène, et si je n'en suis plus un maintenant, c'est grâce à la suite des aventures que je me propose de vous narrer!

Tout d'abord, il peut être utile, pour l'intelligence du récit qui va suivre, que je me présente clairement à vous, sans vanité comme sans fausse modestie, et que je vous fasse connaître les personnes ayant composé mon entourage ordinaire.

Je dois l'avouer ici, pour commencer la présentation, j'ai toujours été une assez bizarre petite créature, et même, jusqu'à ces derniers temps, où tout a changé pour moi, j'ai toujours été, en somme, une assez misérable petite créature.

A quoi cela a-t-il pu tenir? A diverses circonstances fâcheuses. Et aussi, peut-être, à mon tempérament lui-même, à la fois pusillanime et concentré.

Orpheline de très bonne heure, je fus recueillie par mon grand-oncle, qui venait de se remarier.

Mon oncle avait deux filles, plus âgées que moi, et qui me dorlotaient ou me bousculaient, suivant leur humeur et leur fantaisie.

Ma tante avait un neveu: un neveu chéri, dont elle n'avait pas voulu se séparer. Il nous était d'ailleurs attaché par des liens de famille: mon oncle ayant épousé, en secondes noces, une de ses parentes éloignées.

Mon cousin et mes cousines avaient entre eux des sentiments de frère et de sœurs; ils s'entendaient très bien ensemble et se distrayaient à toutes sortes de jeux, trop compliqués pour moi.

Mon grand-oncle était complètement absorbé par ses recherches scientifiques, et ma tante par ses relations mondaines, ses œuvres de bienfaisance: concerts, ventes de charité, etc...

Au milieu de tout cela, je m'élevais un peu moi-même. Je ne pris pas grand'peine à cette éducation, pour laquelle je manquais à la fois d'expérience et d'énergie, et me laissai pousser à la diable, avec mes grands défauts et mes toutes petites qualités.

Pourtant, je n'étais pas malheureuse: personne n'était méchant pour moi, au contraire; et puis, j'avais une adoration pour mon cousin.

Ce n'était pas que mon cousin témoignât envers moi d'aucune bienveillance particulière: seul garçon de la maison, choyé par sa tante, favorisé par mon oncle, il représentait assez bien le type du garnement insupportable: malicieux, tapageur, brutal même à ses heures. Mais il m'amusait: m'amusait et me captivait, jusque dans ses malices, son tapage et sa brusquerie.

Lorsqu'il rentrait du collège, le soir, j'attendais anxieusement qu'il m'appelât, du nom dont il m'avait affublée: "Jacotte".

A ce propos, je saisis l'occasion de vous en avertir: mon vrai nom est Jacqueline.

Quand il m'autorisait ainsi à pénétrer dans la salle d'études, qui formait son domaine privé, c'était pour m'éblouir de ses derniers exploits: il me montrait de petits chars en papier, attelés de malheureux hannetons, et puis il me racontait, par le menu, chacun des bons tours qu'il avait joués à son professeur pendant la journée, — il en inventait bien une grande partie; mais je l'écoutais bouche bée, avec la foi la plus naïve, et les yeux remplis d'enthousiasme devant le génie que révélaient toutes ces inventions hardies et saugrenues.

J'avais un culte pour mon cousin, et je le savais bien; je le savais, car, autour de moi, je l'avais entendu répéter mille et mille fois: c'était visible et cela amusait tout le monde. On soulignait même et l'on disait: "Voilà une véritable adoration!"

J'écoutais le propos sans sourciller; n'y trouvant, pour moi, aucun déshonneur, je continuais à être en extase devant mon cousin, qui ne laissait pas que d'en être secrètement flatté, mais n'en voulait rien faire paraître, et affectait à ce sujet une complète indifférence, dont je ne songeais point à me formaliser.

Je jouissais donc sans arrière-pensée de mes premières impressions sentimentales, lorsqu'un jour, par le plus grand des hasards, je me trouvai à assister à un sermon qui, certes, n'avait point pour but de déraciner de mon cœur l'enthousiasme naissant que j'éprouvais pour mon cousin, mais qui, cependant, produisit en moi cet effet singulier.

J'étais encore une toute petite fille, de sept à huit ans peut-être, et faisais des commissions avec ma tante. Nous entrâmes dans une église, où l'on prêchait une mission.

Le prédicateur était en haire... A peine avions-nous fait quelques pas dans l'église, une dame attira ma tante vers elle, et murmura: "Il faut que je vous en avertisse, chère amie, le prédicateur vient de dire que son sermon n'était point pour les enfants et qu'il n'en voulait pas voir autour de lui! — Vraiment, fit ma tante très ennuyée, je ne puis pourtant reconduire cette petite jusqu'à la maison..." Et, prenant un moyen terme: "Cache-toi bien derrière moi, me dit-elle, car, si le prédicateur t'apercevait, il se fâcherait!"

Il n'en fallait pas davantage pour me faire rentrer sous terre. Absolument perdue dans les larges plis de la jupe de ma tante, je grimpai l'église en muche-muche, et m'installai enfin sur un prie-Dieu, entre deux dames, qui me désignèrent la place d'un air de malicieuse connivence.

Tremblant encore que le terrible prédicateur ne se retournât de mon côté et, m'apercevant, ne se mît en colère contre moi, devant toute l'assistance, je saisis pourtant à la volée une ou deux phrases du Père X...

"L'adoration, mes frères, tonnait le prédicateur, quel terme profané aujourd'hui!... Ne savez-vous pas que la véritable adoration, c'est un abaissement de tout l'être devant un être supérieur, c'est..." Le reste s'éteignit et se perdit pour moi en une suite de considérations philosophiques, que je ne pouvais plus suivre, mais je restai frappée.

La phrase que je venais d'entendre me faisait éprouver une honte mortelle à la pensée que j'avais, au vu et au su de tout le monde, une véritable adoration pour mon cousin.

Je ne voulais pas m'abaisser: à partir de ce jour, je cachai de mon mieux ce sentiment humiliant que, par un effort d'énergie, dont j'aurais été incapable quelques années plus tard, je parvins à étouffer, momentanément du moins... Mon cousin prétendit que je devenais hargneuse en grandissant et ne s'occupa plus de moi.

C'est alors qu'il m'arriva d'être, à certaines heures et tout au fond de moi-même, une assez misérable petite créature! Encore une fois, je n'étais pas malheureuse, et ma vie extérieure continuait douce et gaie, comme celle de tous les enfants; mais les

LA SOCIETÉ D'ADMINISTRATION GENERALE, 35, RUE SAINT-JACQUES, Edifice du Crédit Foncier Franco-Canadien

Capital souscrit: $500,000. Réserve et Profits non distribués: $237,528.28
Fonds Administrés et fiduciaires pour Emission d'Obligations $32,050,132.79

Administration de Successions de Fidéi-commis de Fortunes Privées

Syndic autorisé du Gouvernement Fédéral pour les liquidations et faillites

VOUTES DE SURETÉ

ASSURANCES: Incendie, Bris de glaces, Automobiles, etc.

Téléphonez ou écrivez pour renseignements.

DIRECTION :
SIR HORMISDAS LAPORTE, Président.
J.-THEO. LECLERC, Directeur Général.

horizons de mes rêves de petite fille s'étaient brusquement assombris et ma jeune existence désenchantée, parce que je n'osais plus adorer mon cousin.

Cependant, les années fuient vite: mes cousines se marièrent; mon cousin alla s'installer à Paris, d'où il ne revint plus qu'à d'assez longs intervalles; moi, dans les soucis nouveaux de mes études et de mes amitiés de pension, je franchis insensiblement l'espace de temps qui sépare l'enfance de la jeunesse.

Et, sans m'attarder davantage en souvenirs puérils, je vais aborder la partie sérieuse de mon histoire, qui commence, tout naturellement, à ma dix-huitième année.

I

On fêta mon dix-huitième anniversaire par une petite réunion de famille; on but du champagne, on porta un toast à ma santé et à mon bonheur futur, et puis on conclut en riant: "Lui donnerait-on jamais son âge? Elle ne paraît guère plus de douze à quinze ans, sous tous les rapports! Ce n'est qu'une enfant!" A cela mon grand-oncle répondit: "Laissez-la donc: l'enfance est une maladie, dont on ne guérit que trop vite!"

Ces réflexions, jetées en manière de plaisanteries, me mortifièrent profondément, bien que j'en reconnusse la justesse.

Après avoir été ce qu'on appelle une enfant précoce, j'étais restée extraordinairement retardataire à certains points de vue! Absorbée tard par mes études, ayant passé plusieurs examens, j'avais longtemps vécu en marge de la vie réelle, d'autant que, dans la famille, on avait continué, plus que de raison, à me traiter en petite fille, en être inconséquent.

Enfin, ma tante avait l'intention de me conduire dans le monde le plus tard et le plus rarement possible; elle se disait qu'il ne vaudrait rien pour moi, fille sans fortune, destinée à une vie sérieuse et monotone, de prendre des goûts de dissipation et de mondanité.

Cette ligne de conduite était fort raisonnable, mais elle ne m'agréait point. Était-ce une raison parce que j'étais une jeune fille sans fortune et devais mener un jour une existence monotone, confinée dans les soucis de mille occupations domestiques journalières, — je le savais: on me l'avait prédit, — était-ce une raison pour ne me rien faire connaître de ce que l'on s'ingéniait à montrer à mes anciennes compagnes, depuis leur sortie de pension? Était-ce une raison pour ne pas me laisser prendre contact avec la vraie vie, que je sentais palpiter sourdement autour de moi, et à laquelle je ne comprenais rien?

J'avais assisté, encore enfant, à quelques scènes de fiançailles; j'avais vu mes cousines, rayonnantes d'un bonheur qui se révélait aux yeux les plus naïfs, quitter un beau jour la maison, au bras d'un joli monsieur élégant et aimable, qui promettait de les rendre heureuses et de se faire l'esclave de leurs caprices.

Mais je savais bien qu'à moi pareille aventure n'arriverait jamais. On m'en avait prévenue charitablement de bonne heure, afin d'éviter que je me forgeasse des chimères irréalisables: ma destinée serait de m'en aller un jour au bras d'un vilain monsieur, laid et grognon, qui consentirait à m'emmener, non pour me créer une existence féerique, enchantée par l'amour, mais tout simplement pour ce motif, de médiocre envolée, qu'il aurait besoin d'une femme sérieuse, capable de lui tenir sa maison. Et, en vue de cette fatale perspective, on m'élevait sérieusement.

Depuis que mes études étaient terminées, ma tante avait entrepris mon éducation de maîtresse de maison. Je faisais tout ce que l'on voulait, étant — comme je vous en ai déjà informés — d'un naturel pusillanime et peu disposée, par suite, aux révoltes bruyantes.

Mais, au fond, je m'ennuyais parfois. J'acceptais bien encore les deux ou trois heures que ma tante consacrait, chaque matin, à m'initier aux soins que réclame la bonne tenue d'un ménage; j'aurais accepté volontiers de ne pas aller dans le monde, car le monde, par le peu que j'en connaissais, me semblait une invention plutôt intimidante qu'agréable. Mais il y avait une chose que je ne pouvais supporter: c'était le sentiment de n'être pas comme les autres jeunes filles: sentiment que j'avais très vif, très clair, et surtout très pénible.

J'avais des amies de pension: tout un groupe, qui m'admettait au nombre de ses membres, parce que j'avais une réputation de bonne camarade et aussi que je me trouvais être une intimité honorable, — ma famille étant des mieux posées à X..., — mais je représentais un individu tout à fait à part dans le groupe: individu en somme peu considéré, vis-à-vis duquel on affectait des airs protecteurs, et auquel on disait: "Mon Dieu, ma chère, comme vous restez jeune!"

Or, la chère était très vexée de rester aussi jeune que cela! Quand elle entendait ses amies s'extasier à propos de la moustache du petit B... et du monocle du grand D..., elle était agacée de constater que, sur elle, la moustache et le monocle en question n'avaient jamais produit aucun effet extatique.

Et c'était ainsi partout, à chaque instant: je sentais frémir autour de moi tout un monde d'enthousiasmes, de rêves, de désirs qui m'était totalement étranger.

Or, je savais bien ce qu'il me fallait, pour sortir de cette ridicule situation: il me fallait devenir romanesque! J'avais découvert cela depuis quelque temps déjà et me morfondais en l'attente de cette heureuse transformation; mais je ne savais comment la provoquer, pour me délivrer de cet engourdissement moral qui me paralysait.

A l'occasion de mes dix-huit ans, cette hantise vint m'obséder avec une force toute nouvelle.

Au lendemain de mon anniversaire, une vieille demoiselle mit le feu aux poudres: une vieille demoiselle romanesque et sentimentale à un degré qu'atteignent seules les vieilles filles, quand elles ont gardé bon caractère. Elle connaissait mon jour de naissance et accourut à la maison exprès pour me féliciter.

Du plus loin qu'elle m'aperçut, elle leva les mains au ciel et, se retournant vers ma tante, qui essayait visiblement de la calmer: "Voici l'heureuse enfant! s'écria-t-elle. Oh! le bel âge! On rajeunit à son contact!" Puis elle m'interpella en ces termes: "Venez, Printemps! Venez, Jeunesse!"

Légèrement intimidée par ces titres flatteurs, j'avançai pourtant. Alors, la bonne vieille demoiselle me serra dans ses bras et recula ensuite pour m'examiner mieux: "Vous êtes contente, n'est-ce pas? me disait-elle, et un peu romanesque au fond: je vois cela! — Où le voyait-elle, grand Dieu? — Ah! ah! je l'ai été aussi dans mon temps; et j'ai eu de l'imagination; et j'ai fait de beaux rêves, tout comme une autre. Ah! Ah! Ah! C'est le bon moment de la vie!"

Ici, ma tante interrompit notre conversation, dont elle semblait n'apprécier que vaguement la tournure, et entraîna avec elle, dans une allée du jardin, la bonne personne sentimentale, tandis que je restais seule, au milieu de la pelouse, pénétrée d'une juvénile admiration pour cette vieille demoiselle, qui avait été si romanesque dans sa jeunesse! J'aurais bien couru après elle, pour lui demander quelques explications supplémentaires, mais, naturellement, ce n'était qu'un vain désir: il n'y avait pas de danger que je m'aventurasse à une aussi stupide démarche, et devant ma tante encore!

Enfin, ce qui résultait clairement de tout cela, c'est que j'avais le bel âge, que je me trouvais au meilleur moment de la vie et, comme une sotte, ne savais en profiter.

J'en étais toujours au même point quand, deux ou trois semaines plus tard, — et c'est là que débute, ainsi que vous pourrez vous en rendre compte, ma véritable odyssée, — j'allai prendre le thé chez l'une de mes anciennes compagnes de pension, Marguerite Bardin: là, je retrouvai Germaine Daubry, Yvonne Lermite et une foule d'autres amies, de sorte que, étant beaucoup d'amies ensemble, nous devions naturellement dire des bêtises: ainsi fut-il!

Mais, ce jour-là, moi, j'étais d'humeur sombre! Après avoir erré sur divers sujets, la conversation s'était mise à rouler sur celui, toujours intéressant, de la moustache du petit B... et du monocle du grand D...

— Ma chère, il en a coupé aux deux extrémités: je m'en suis bien aperçue! — Il en a changé la monture: ne l'avez-vous pas remarqué? — Et mille petits cris de partir de tous les coins du salon, où nous étions réunies!...

Je tâchais de glisser quelques mots et de me mettre au diapason de la surexcitation générale. Je disais: "Oui, j'ai vu qu'elle a raccourci... Oui, je l'ai remarqué: il en a changé la monture!" Mais, au fond, ni l'un ni l'autre de ces deux faits importants ne m'avait frappée, si bien que la conscience de ma niaiserie me rendait de plus en plus sombre!

MORENCY FRÈRES LTÉE.
Bientôt arrivera l'heure du déménagement.
Confiez-nous dès à présent vos cadres et miroirs à réparer et à redorer.
Glaces réargentées et tableaux restaurés.
Tél. Est 3202 - 346 STE-CATHERINE Est

A la fin, on constata ma langueur, et l'intérêt général se tourna subitement vers moi: "Eh bien, qu'avez-vous donc? D'où vous vient cet air triste?... Là, racontez-le pendant que nous sommes entre nous?" Et voilà que Marguerite Bardin, poussant une exclamation triomphale, s'écria: "J'ai deviné: c'est une peine de cœur!"

Pour le coup, j'éclatai: "Ah oui! une peine de cœur: il s'agissait bien de cela! Savais-je, moi, ce qu'était une peine de cœur? Je ne ressemblais point aux autres, hélas!..."

Mes amies me regardaient, stupéfaites: "Vous voulez une peine de cœur? C'est parce qu vous n'en avez pas que vous êtes triste? Mais, ma chère, êtes-vous bien sûre de n'avoir poin mal à la tête?..."

Je n'étais pas d'humeur à la plaisanterie, et je la pris fort mal: "Riez tant que vous voudrez: je ne dirai plus rien!"

Cependant, alléchées par cet original début de confidence, mes amies insistaient. Elles m'entouraient, suppliantes: "Voyons, ne vous fâchez pas; nous n'avions pas l'intention de nous moquer de vous. Racontez-nous bien toute votre histoire: cela vous soulagera, et nous ne rirons plus!"

Alors, je cédai au désir de me soulager, en effet, en exposant mon malheur devant un auditoire compatissant: "Voilà, dis-je d'une voix qui s'angoissait, voilà ce que j'ai: je suis triste de n'être point romanesque comme sont toutes les jeunes filles; ce qui intéresse les autres ne m'intéresse pas; je vous entends constamment parler de choses auxquelles je ne comprends rien..."

Quand j'eus fini, un profond silence régnait autour de moi: ce silence impressionnant et recueilli, qui suit directement les beaux discours et précède les grandes décisions!

Puis, l'une de mes amies s'écria: "Oh! Jacqueline, très sincèrement, je vous plains! Mon Dieu! Qu'est-ce que je deviendrais si je n'étais pas romanesque!"

— Quelle chance vous avez! répliquai-je, avec plus d'élan que de cohérence, et comment vous y êtes-vous prise pour arriver à le devenir?

— Mais cela s'est fait tout seul, et avant même que j'y aie songé!

— Cela s'est fait tout seul!... Ah! que vous êtes heureuse! Mais, moi, je sens bien que cela ne se fera jamais seul, et je ne sais quoi tenter pour arriver à me rendre moins sotte!

A ces mots, Germaine Daubry — celle qui avait déjà parlé — se détacha complètement du groupe, s'avança vers moi, me prit les mains et, d'une voix qu'une noble émotion faisait trembler, me tint à peu près ce langage:

— Ma chère amie, je me flatte de comprendre votre cas, et de connaître le remède qu'il lui faudrait, mais un scrupule m'arrête au moment de vous donner quelques avis à ce sujet... Ma pauvre petite, je suis plus âgée que vous, — moralement surtout, — j'ai une expérience que vous n'avez pas, à propos des affaires de cœur! Eh bien, je vous le demande un peu: si, grâce à mes conseils, vous arrivez à devenir un jour aussi romanesque que nous le sommes toutes, et si cela vous procure quelque chagrin, quelque désillusion, ne me reprocherez-vous pas de vous avoir tirée de votre bienheureuse insouciance?"

Là, toutes les amies marquèrent leur approbation, à grand renfort de hochements de tête et, agitant les bras, lançant à travers l'espace des regards langoureux, elles dirent en chœur: "Oui, oui, pauvre Jacotte, vous verrez qu'être romanesque ne procure pas uniquement des plaisirs!"

Mais, dans une généreuse ardeur, je m'écriai: "Qu'importe! Non, ma chère Germaine, je ne vous reprocherai jamais rien; au contraire: je vous serai reconnaissante toute ma vie!..."

Alors, Germaine Daubry se recueillit; puis commença le discours philosophique et judicieux que je livre à la publicité.

— Votre bizarrerie, Jacotte, tient d'abord, je le crois bien, — ne vous froissez pas — à un enfantillage naturel; à l'existence demi-recluse que vous menez et puis au manque de distractions de votre âge. Si vous désirez changer votre mentalité, il faut réagir un peu contre tout cela. Et ce n'est pas la révolte que je vous prêche, notez-le bien; il s'agit de s'y prendre avec adresse et de tirer parti de toutes les occasions qui se présenteront!

— Oui, ma chère Germaine, répondis-je dévotement, je ne demande pas mieux que de réagir; mais je voudrais bien savoir par quels moyens je pourrai y arriver.

— Je vais vous l'expliquer... Lisez-vous des romans, ma chère Jacotte?

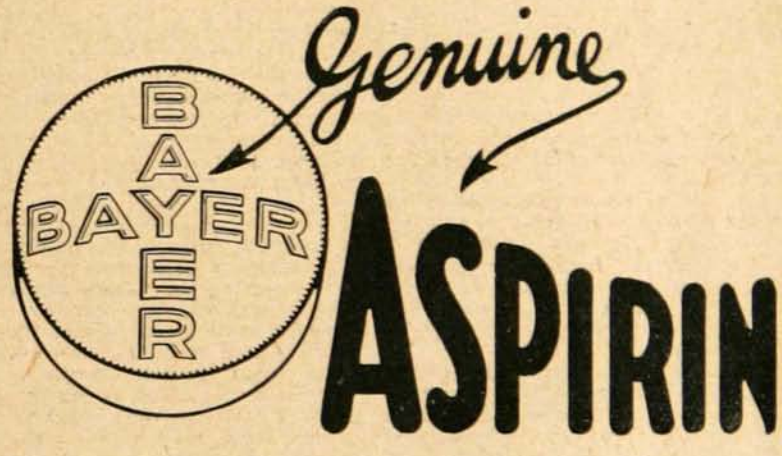
— Non, presque jamais: je n'en ai guère, et puis ils ne m'intéressent pas!

— C'est un tort, Jacotte, c'est un tort: la lecture de romans serait excellente pour vous! Tenez, je vous en prêterai, dès demain si vous le voulez: de bons petits romans fort convenables, auxquels votre tante, si elle les voit, ne pourra rien trouver à redire... Et puis, ma chère, vous savez, je suppose, qu'être romanesque consiste, pour une jeune fille, à remarquer les jeunes gens, à s'y intéresser, à y rêver même à l'occasion!"

Là, je me récriai: Naturellement, je le savais: il ne fallait pas me croire encore plus simple que je ne l'étais en réalité.

— Eh bien, donc, exercez un peu vos facultés à ce propos: choisissez, quand vous en aurez le temps, quelque bon sujet de méditation, bien à point pour votre cas, et traitant de l'un ou l'autre charme des plus élégants et des plus snobs cavaliers de notre société: par exemple, — vous savez ce que nous avons de mieux tout à l'heure, — la moustache du petit B... et le monocle du grand D... Habituez-vous à les regarder attentivement: — si vous vous y prenez avec discrétion, personne ne s'en apercevra — lorsqu'il vous sera donné de les rencontrer, et à vous livrer ensuite, dans la solitude, aux réflexions salutaires que cette vue vous aura inspirées!

Un spasme de gaieté secouait l'auditoire... Il me vint un instant cette pensée désagréable, que j'allais peut-être me trouver tout simplement la victime d'une mystification. Mais, à mesure que je lançais autour de moi des regards perplexes, tous les visages reprenant leur impassibilité primitive, je me rassérénai promptement.



Ne dites jamais "Aspirine" sans dire "Bayer."

AVIS. A moins que vous ne voyiez le nom "Bayer" sur les comprimés, ce n'est pas du tout de l'Aspirine que vous obtenez.

POURQUOI RISQUER? N'acceptez qu'un paquet "non ouvert" de "comprimés d'Aspirine Bayer" qui contient les instructions et la dose prescrite par les médecins depuis 21 ans et reconnue efficace par des millions de personnes pour

Rhumes	Maux de tête	Rhumatismes
Maux de dents	Névralgie	Névrite
Maux d'oreilles	Lumbago	Douleurs

Dans de commodes petites boîtes en fer blanc de 12 comprimés—Bouteilles de 24 et de 100—Chez tous les pharmaciens.

Aspirine est la marque de commerce (enregistrée au Canada) de la Manufacture Bayer de Monoaceticacidester de Salicylicacide. Comme tout le monde sait qu'Aspirine signifie la fabrication de Bayer, pour protéger le public contre les imitations, nous appliquons sur les tablettes de la Compagnie Bayer, l'étampe de leur marque de commerce générale, la "Croix Bayer."

La réunion touchait à sa fin et, l'heure des adieux ayant sonné, nous les échangeâmes solennels. En me quittant, Germaine Daubry renouvela sa promesse de m'envoyer dès le lendemain quelques romans, destinés à concourir à mon relèvement moral. "Suivez bien tous mes conseils, acheva-t-elle; ne craignez pas de vous adresser à moi chaque fois que cela pourra vous être utile et, je vous le certifie, avant peu, vous serez transformée en une Jacotte nouvelle et, puisque vous paraissez l'avoir compris vous-même, je prends la liberté de vous le dire, en une Jacotte infiniment plus intéressante, pour elle et pour les autres!"

Ici, toutes les amies crièrent: "Oui, oui, Jacotte, vous deviendrez bientôt aussi romanesque que n'importe quelle autre jeune fille: nous l'espérons de tout notre cœur! Vous ne pouvez réellement pas rester enfant à un degré pareil: nous ferons tout ce que nous pourrons pour vous aider à sortir de ce fâcheux état!"

Profondément touchée de la part que mes amies prenaient à mon infortune et du généreux concours qu'elles m'offraient spontanément, je leur promis, les larmes aux yeux, de les tenir au courant de mes progrès sentimentaux et les quittai émue, mais singulièrement réconfortée... Quel soulagement c'était pour moi, après avoir traîné, seule, le poids d'une accablante préoccupation, de la sentir partagée par une foule de cœurs compatissants! L'optimisme de mes anciennes compagnes m'avait gagnée: certainement en suivant les conseils de Germaine Daubry, je devais arriver à devenir comme tout le monde, à comprendre le sens de la vie, à être romanesque, en un mot: mon horizon s'en éclaircissait déjà!

Mais, de retour à la maison, et un peu calmée, je ressassai les conseils que je venais de recevoir et me livrai à des réflexions plus mûries.

Or, un excès de raisonnement conduit vite au scepticisme, et j'en vins à penser que cette turbulente Germaine Daubry, à la réputation d'enragée bavarde et grande diseuse de bêtises, n'était peut-être pas une conseillère très experte sur les sujets importants et qu'il serait bien naïf à moi d'ajouter foi absolue à ses avis.

J'en étais là de mes réflexions et d'un commencement de scepticisme décevant, lorsque la voix de l'un de mes petits-cousins, lequel était venu apprendre ses leçons dans notre jardin, parvint à mes oreilles: "Une ourse avait un petit ours... Elle alla trouver la corneille, qui menait grand bruit par son caquet", etc., etc. Vous connaissez autant que moi cet apologue, ainsi que la moralité dégagée par l'auteur; mais j'en dégageai une seconde, applicable directement à l'affaire qui me préoccupait: c'est que les conseils des bavards ne sont pas toujours à dédaigner. Après tout, ceux-là qui n'ont jamais parlé peuvent seuls se glorifier de n'avoir jamais dit de bêtises! Cette fable vint à point pour me remonter. Certes, mon cas et celui de l'ourse n'avaient entre eux que le plus lointain de tous les rapports; mais pour en tirer profit, ne faut-il pas savoir s'adapter intelligemment les diverses moralités d'une fable!

II

Le lendemain arrivèrent les livres promis: ils portaient ces titres séduisants: *le Rêve de Georgette*, *le Mariage de Lucienne*. Je les ouvris au hasard tous les deux: "Georgette faisait un rêve, — Lucienne désirait se marier..." Je méditai longuement sur ces deux entrées en matière, me demandant lequel de ces alléchants débuts j'approfondirais le premier... Enfin, j'optai pour le rêve.

Le rêve de Georgette, ainsi que nous l'apprenait l'auteur, était le plus délicieux des rêves de jeune fille: Georgette rêvait, tout simplement, de rencontrer un idéal des perfections physiques, joint à celui des plus nobles vertus, et possédant en outre un cœur fait pour battre à l'unisson de son cœur à elle, Georgette!

Par le plus favorable et aussi le mieux imaginé des hasards, Georgette le rencontrait enfin, cet idéal... Mais hélas! ô génie des péripéties, qui intervenait alors directement pour jeter une note de chaos pathétique au plus beau de l'aventure! Un million et demi d'obstacles imprévus, de circonstances fâcheuses, de personnages rébarbatifs, se dressaient entre le captivant héros et la touchante héroïne!...

Cependant, après avoir passé par toutes sortes de transes non dépourvues d'agrément, le lecteur renaissait peu à peu à l'espoir.

Et, triomphante, culbutant tous les obstacles, se dressait l'apothéose finale: la réalisation complète du rêve de Georgette!

Lucienne, elle, avait la toquade de se marier — on le révélait sans ambage, dès les premières lignes; — Lucienne apparaissait comme un tout autre type que Georgette, avec une psychologie moins éthérée, une physionomie moins touchante. Je m'intéressai, comme il convenait, à l'histoire de Lucienne, mais je gardai fidèlement ma plus chaude sympathie pour Georgette.

Or, Lucienne désirait se marier: se marier jeune et faire un beau mariage. Comme Lucienne était riche et jolie, les partis ne lui manquaient pas; elle semblait même agréer l'un des plus avantageux; mais, heureusement, elle rompait ses fiançailles de raison à temps pour écouter son cœur, éveillé enfin par un jeune homme peu fortuné, lequel, après une défense de bon goût, se laissait aller, lui aussi, au penchant qui l'entraînait vers Lucienne. Il avait d'ailleurs trouvé une situation suffisamment lucrative pour l'empêcher de vivre aux dépens de sa femme.

Ils se mariaient dans une charmante petite église de campagne; la description de la cérémonie vous arrachait des larmes: nouvelle apothéose!

Combien je passai de jours à la lecture de ces deux romans? Je ne saurais vous le dire, — le vif intérêt qu'ils m'inspirèrent m'ayant fait perdre la notion du temps, — mais je vécus, pendant ces quelques jours, en un songe plein de charme, et presque inconsciente des événements extérieurs, ne reprenant pleine possession de mes facultés compréhensives, que pour tout ce qui avait trait au *Rêve de Georgette* ou au *Mariage de Lucienne*.

A travers les occupations de la journée, au milieu de ma famille, des visites, dans la maison ou dans le jardin, je traînais après moi l'un de mes livres, quand ce n'était pas les deux; je leur avais trouvé un abri dans la poche de mon petit tablier, sous les plis de mon écharpe. Dès qu'une seconde de tranquillité, de solitude, m'était accordée, vite, je me replongeais avec délices au plus fort de l'un de mes récits palpitants. Lorsque j'étais obligée de m'en détacher de nouveau, je continuais d'y penser agréablement et conservais du matin au soir un éternel petit sourire, nuageux et distrait.

Quand j'eus terminé la lecture de mon second roman, il me sembla m'éveiller d'un songe, un peu fatigant, mais qui me laissait néanmoins sous une très douce impression.

C'était, de fait, la première fois que je lisais des romans dignes de ce nom — ma tante, il est vrai, m'avait quelquefois prêté des livres; mais des livres de sa première jeunesse, qui flairaient un peu le moisi, et dans lesquels il y avait plus de morale que d'histoire, tant et si bien qu'ils m'ennuyaient trop et que je n'arrivais point à les finir.

Dans ceux de Germaine Daubry, il y avait bien toujours un peu de morale, mais encore beaucoup plus d'histoire, et puis, on y rencontrait des types si modernes et si vivants: des types imaginaires qui, d'eux-mêmes, s'assimilaient aux personnages de la vie réelle!

Quand j'eus finis de dévorer mes deux premiers romans, je les méditai à loisir... Mes deux héroïnes: ma touchante Georgette et mon intéressante Lucienne, passaient, chacune dans leur sphère, par un nombre incalculable d'épreuves et d'émotions, mais l'une et l'autre en sortaient victorieuses et, après les avoir vues pleurer leurs premiers chagrins, on les voyait enfin s'épanouir dans la joie de leurs mariages d'amour!

Je n'étais pas du tout romanesque, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous en avertir au début de mon récit, l'amour était pour moi lettre close et, si je pensais quelquefois au mariage, j'y pensais comme à une perspective lointaine et peu désirable. Toutefois, en dépit de cette niaiserie naturelle, je ressentis vivement l'impression troublante qui se dégageait, avec une presque égale intensité du *Rêve de Georgette* et du *Mariage de Lucienne*. Et j'en vins à cette conclusion que l'idéal du bonheur, pour une jeune fille, consistait à faire un mariage d'amour.

Quand une suite de réflexions philosophiques, suggérées par la lecture de mes romans, m'eut ouvert les yeux sur ce point capital de la psychologie humaine, je me remémorai clairement certains faits de la vie réelle, confirmant cette vérité: le bonheur rayonnant de mes cousines, au jour de leurs fiançailles, la rivalité de mes amies entre elles, pour arriver à plaire à certains jeunes gens, etc...

LE FLEURISTE "MODERNE" Rien n'est plus approprié que des fleurs

Rien n'est plus délicat à offrir que des fleurs de chez notre Populaire

Victor A. Lemieux

2 Magasins —108-110, RUE STE-CATHERINE EST— TELEPHONE EST 1878
—HOTEL MONT ROYAL: - - Uptown 6360

Mais cet idéal du bonheur, pour une jeune fille, il aurait peut-être mieux valu que je ne le connusse jamais, puisqu'il n'était pas fait pour moi! Ma tante me l'avait bien dit: "Je devais m'attendre à une vie sérieuse et à un mariage raisonnable." Vie sérieuse, passe encore!... Mais, mariage raisonnable: on sait ce que cela veut dire!

Enfin, ma tante n'était point prophète. S'il m'arrivait cependant, tout en n'étant pas jolie et riche comme Lucienne, tout en ne possédant pas la grâce charmeuse de Georgette, que l'on célébrait dans le livre, s'il m'arrivait de faire un mariage d'amour, moi aussi!...

Je me regardai dans un miroir... Hélas! c'était bien vrai, je le savais depuis longtemps, je n'étais pas jolie. Jusque-là, j'avais accepté ce fait avec une noble indifférence, et voilà que, pour la première fois de ma vie, je me mettais à le déplorer: quel espoir peut-on garder de devenir jamais l'héroïne d'un mariage d'amour quand on n'est même pas jolie!

Je m'examinai plus attentivement et il me revint à la pensée un lambeau de conversation, surpris un jour entre deux dames, dans un salon: "La petite Une telle, — or, en cette occasion, la petite Une telle, c'était moi: je me désigne sous cette appellation modeste, pour sauvegarder mon incognito; — la petite Une telle n'est pas jolie! — Non, reprenait l'autre dame; mais cela doit tenir surtout à la manière dont elle s'arrange: regardez comme elle est fagotée!..."

De cette conversation, surprise au hasard, j'avais gardé contre les deux dames qui parlaient trop haut le plus vif ressentiment.

L'une avait dit que je n'étais pas jolie, l'autre que j'étais fagotée: quelles personnes vulgaires et de mauvaise éducation!

Mais elles ne m'avaient rien appris: je savais de longue date n'être pas une beauté. Sans l'avoir entendu affirmer encore aussi crûment, mille petits incidents de la vie journalière me l'avaient révélé: je n'avais jamais été enveloppée de l'atmosphère d'adulation qui environne les jolis enfants; — qui avait été sans doute l'une des raisons, par exemple, de la faveur générale dont avait joui mon turbulent cousin, dès son plus jeune âge. — Et maintenant, toute naïve que je fusse restée, je n'avais pas laissé que de remarquer l'inattention complète dont était partout l'objet mon insignifiant personnage.

J'avais pourtant quelquefois entendu émettre l'espoir que j'embellirais lorsque la coquetterie me serait venue. Mais il y a, dans la coquetterie, une sorte d'inspiration, que je ne possédais pas encore. Et je restai toute démoralisée, en face de ma petite personne inexpressive et insignifiante, au visage trop mince et à la silhouette trop maigre, pleurant presque de colère et d'envie, en songeant à la belle Lucienne, à la sémillante Georgette et à l'heureux événement qui avait terminé leur glorieuse carrière de jeune fille.

Tout à coup, cependant, une constatation agréable me fit renaître à l'optimisme: depuis une demi-heure environ je rêvais aux chances, ou plutôt, hélas, aux malchances qu'il y aurait, pour moi, de faire aussi un mariage d'amour; mais, quelques semaines auparavant, l'idée de pareilles réflexions ne me serait jamais venue. Joie et victoire! Le traitement de Germaine Daubry était bon: je m'acheminais vers la réalisation de mon idéal, puisque mes rêveries prenaient déjà une tournure romanesque!

Avec un mot de remerciement chaleureux, je réexpédiai à mon amie le *Rêve de Georgette* et le *Mariage de Lucienne* et, en attendant qu'elle me prêtât de nouveaux romans, j'attaquai de front la seconde partie du programme: c'est-à-dire, essayai de tourner avec sympathie mes pensées vers la moustache du petit B... et le monocle du grand D...

Or, cette seconde partie du programme, aisée en apparence, offrait pour moi, en soi-même, une sérieuse difficulté. Pour rien au monde, je n'aurais osé avouer à mes amies la peu artistique impression que me produisaient les deux don Juan de notre société de X... L'un me crispait, l'autre m'énervait; de plus, ce qui me crispait davantage encore chez le petit B..., c'était sa moustache; ce qui m'énervait davantage encore chez le grand D..., c'était son monocle.

Et pourtant, la moustache du petit B..., le monocle du grand D..., au vu et au su de tout le monde, étaient le charme principal de ces deux séduisants héros de la réalité. Mais, chacun dans son genre, ils avaient une manière de l'étaler, leur charme principal, une manière qui m'exaspérait!...

Le petit B... avait un geste du bout des doigts, pour friser négligemment le bout de sa moustache, un geste bien connu à X..., et qui aurait suffi, par lui seul, à porter le ravage dans une foule de cœurs de jeunes filles, mais qui, à moi, unique et contradictoire effet, me donnait envie de grincer des dents.

Et le monocle du grand D...! Ce monocle, éternellement fixé contre l'œil droit, lequel œil examinait à travers toute l'humanité, avec une expression de mépris souverain, qui faisait pâmer d'admiration toutes mes amies: du plus loin que je l'apercevais, chacun de mes nerfs en vibrait d'impuissante exaspération!

C'était là quelque chose d'instinctif et certainement l'un des signes les plus caractéristiques de mon cas bizarre d'aliénation mentale.

Cependant, moustache et monocle, voilà ce qu'il me fallait évoquer avec complaisance et sur quoi il fallait m'habituer à rêver, à méditer, pour accomplir la seconde partie du programme tracé par Germaine Daubry. La première avait amené déjà un résultat tellement satisfaisant, que je domptai avec énergie mes répulsions natives, pour exécuter la deuxième: qui veut la fin veut les moyens!

Or, les belles actions trouvent leur récompense en elles-mêmes. A force de réagir contre mes sottes impressions nerveuses, je finis par les dominer: insensiblement, la moustache du petit B... m'apparut comme moins ridiculement pointue, le monocle du grand D... comme moins impertinent.

Moustache du petit B..., monocle du grand D..., d'où venait après tout leur étalage rempli de fatuité, sinon du désir secret de jeter le trouble en des âmes de jeunes filles.

Eh bien, en y réfléchissant, cette cause n'avait-elle pas un cachet poétique, attirant malgré tout la sympathie vers la moustache pointue et le monocle insolent?

Je sentais que la prochaine fois où je rencontrerais le petit B... ou le grand D... je pourrais affronter, sans énervement stupide, la vue de leur charme principal. Mais là s'arrêtaient mes transports, là s'arrêtaient mes progrès: l'ensemble maniéré du petit B..., l'ensemble bellâtre du grand D..., pourraient m'offrir, dorénavant, un certain intérêt curieux, je sentais bien que leur vue ne me causerait jamais le délicieux émoi qu'elle causait à mes compagnes... J'évoquai alors, à la suite du petit B... et du grand D..., la longue cohorte de tous nos jeunes gens moins célèbres de X..., l'évocation d'aucun ne fit battre mon cœur. Non, je n'étais pas encore à point pour le grand sentiment, et ne ressemblais que de bien loin à mes deux romantiques héroïnes: Georgette et Lucienne.

Enfin, il ne fallait pas désespérer: mon cas s'améliorait, s'améliorait sensiblement depuis quelques jours, depuis que j'avais commencé à suivre les conseils de Germaine Daubry.

Encore un peu d'énergiques et patients efforts, et peut-être devais-je arriver à transformer la singulière et déconcertante petite créature que j'étais, en une jeune fille pareille aux autres, en une jeune fille romanesque!

III

Sur ces entrefaites, la maison fut le théâtre d'un bouleversement général: mon cousin revenait de Paris. Ayant demandé un congé à la préfecture de la Seine, où il occupait depuis plusieurs années un emploi qui pouvait, disait-on, le conduire à une brillante situation, il venait passer quelques mois à X..., dans le repos de la vie de province et de famille.

Les causes du brusque retour de mon cousin restaient pour moi environnées d'une demi-obscurité; on avait négligé de me les exposer clairement: je flairais néanmoins comme une suite de catastrophes, qui avaient dû s'abattre sur l'existence, jusque-là si fortunée, de mon cousin.

— Il est grand temps qu'il nous revienne, — disait un jour, entre haut et bas, ma tante à Mme de Malers, la plus intime de ses amies, tandis que je brodais sagement un carré de filet, dans l'embrasure d'une fenêtre, — le malheureux garçon a été pris dans je ne sais quel perfide engrenage... Il est, figurez-vous, cousu de dettes; son capital se trouve entamé; quelques mois encore, et il serait ruiné tout à fait. En ce moment, il veut vendre deux fermes, qui lui viennent de sa mère, pour se libérer envers ses créanciers; mais je ne le souffrirai point; je ne veux pas que, pour des folies de jeunesse, il compromette son avenir. Après tout, c'est mon unique neveu; et puis, il y a son parrain, le vieux Mesnil, un original, mais qui lui est très attaché: nous allons

MESDAMES, MESDEMOISELLES,

Les Patrons publiés dans La Revue Moderne vous montrent le soin apporté dans tout notre travail. Essayez nos Etampages et nos Broderies pour robes et trousseaux.

Satisfaction garantie **Prix raisonnables**

Le meilleur coton à broder est le M.F.A. 45 cts. la Dzne d'écheveaux.

RAOUL VENNAT 642, rue St-Denis
Tel. Est 822 et 3065

Chaque mardi soir nous donnons un Concert de Musique Française moderne au Radio de La Presse. Ecoutez, vous serez charmées, et ces nouveautés ne coûtent pas plus cher que les jazz. Venez les essayer à nos magasins: 642, St-Denis Est 3056 ou 452, Ste-Catherine Est, (BOUVIER Ltée) Est 175

liquider ensemble, le parrain et moi, les dernières dettes de Raymond, et nous profiterons ensuite du temps qu'il passera ici pour lui préparer un bon mariage, qui mettra un terme définitif à ses folies.

— Il y a quelque amourette au fond de cette histoire, n'est-ce pas, chère amie? interrogeait l'autre dame, en rapprochant, tout près de celui de ma tante, un visage dévorant de curiosité.

— Ah! comme vous pouvez le croire, — répondait ma tante, en remuant la tête et haussant les épaules, — et pas une seule, mais plusieurs. Vous comprenez bien qu'il ne me tenait pas au courant; mais j'ai trouvé moyen de me renseigner ailleurs...

Ici, ma tante et l'autre dame se mirent à toussoter simultanément et lancèrent un petit regard inquisiteur de mon côté.

Je rougis sans trop savoir pourquoi et baissai le nez sur mon ouvrage. Alors, ma tante et Mme de Malers continuèrent leur conversation très bas, si bas qu'il ne m'en parvenait plus qu'un chuchotement confus.

Pendant quelques jours, nous vécûmes dans la plus extrême agitation. Il y a des êtres qui absorbent naturellement toute la vie autour d'eux, par un charme dominateur qui leur est naturel: mon cousin était de ceux-là. Enfant terrible autrefois, il remplissait la maison de sa personnalité turbulente; à présent qu'il revenait, jeune prodigue, se mettre au vert pour quelque temps, tout convergeait de nouveau vers lui... Ma tante et le parrain Mesnil — comme nous l'appelions — avaient ensemble d'interminables causeries, au sujet du filleul et neveu, bien entendu; ma tante en recommençait ensuite de non moins interminables avec mon oncle, puis avec ses amies, et spécialement avec Mme de Malers.

Toute la ville, d'ailleurs, semblait au courant du prochain retour de mon cousin et des motifs qui le déterminaient, — motifs qui paraissaient exalter au plus haut point la curiosité publique.

Le salon de ma tante ne désemplissait pas, durant certaines après-midi, et, toujours à mots couverts, on y racontait toujours la même histoire, où il était question d'amourettes, d'écervelées parisiennes, etc...

Quelquefois, tandis que je la reconduisais, une dame s'adressait à moi: "Eh bien, vous serez contente de revoir votre cousin?"

Cette question, sans doute innocemment posée la plupart du temps, ne laissait pas que de m'interloquer. Le souvenir lointain de mon ancienne adoration pour mon cousin me revenait alors: il me semblait qu'on voulait me la rappeler et recommencer à s'amuser de moi. Toute déconcertée, je me raidissais néanmoins pour répondre: "Mais oui, madame!"

A l'occasion de l'arrivée prochaine de son neveu, ma tante avait une si grande foule d'occupations, au sujet desquelles mon aide était si fréquemment requise, que je n'avais momentanément pas une minute à moi pour aller voir mes amies; à peine trouvais-je quelques secondes, par-ci, par-là, pour continuer mes exercices de méditation chimérique.

Entre les heures de visite, il fallait préparer les appartements de mon cousin: j'aidais ma tante. Un jour, disposant la pièce destinée à lui servir de cabinet, nous rangions quelques livres sur les rayons d'une bibliothèque.

J'en ouvris un machinalement. Mais, avant que j'eusse eu le temps d'assembler les lettres du premier mot, ma tante s'était précipitée vers moi et m'avait arraché le volume des mains. "Jacqueline, me disait-elle d'une voix sévère, que fais-tu? Ces romans ne sont point pour les jeunes filles!"

Aussitôt, je me sentis piquée par l'aiguillonnante curiosité qui poussa Eve à goûter à la première pomme, et tâchant de prendre un ton de badinage, je demandai: "Que m'arriverait-il donc, ma tante, si je lisais quelqu'un de ces livres?"

Le visage de ma tante se chargea des plus terribles prévisions: "Ce qu'il t'arriverait, petite malheureuse?... Mais tu serais une enfant perdue!... Ah! perdue?..."

Ma tante se radoucit pour expliquer: "C'est-à-dire que tu deviendrais l'une de ces jeunes filles, qui savent de la vie trop de choses qu'elles feraient mieux d'ignorer, et dont l'imagination exaltée bat la campagne à tout propos..."

Ainsi, moi, pauvre petite oie blanche, voilà ce que j'aurais pu devenir, comme par un coup de baguette magique: j'aurais atteint, en quelques minutes, la réalisation de mon type idéal, si ma tante ne s'était trouvée là juste à point pour m'arracher le roman que j'ouvrais, sans aucune méchante idée, n'en soupçonnant pas la vertu merveilleuse ! ! !

Remarquant mon air absorbé, ma tante demanda: "A quoi penses-tu, Jacqueline?..." Et naturellement, je répondis: "A rien, ma tante." Mais je demeurai songeuse.

Le jour de l'arrivée de mon cousin luit enfin. Depuis les cinq ou six ans qu'il nous avait quittés, pour son service militaire et sa situation, il n'était revenu à X... que de loin en loin, et pour de brefs séjours. Facilement intimidable, j'avais perdu promptement, vis-à-vis de lui, mon ancienne familiarité; de son côté, il paraissait me confondre dans le vague intérêt sympathique général qu'il portait à tous les êtres de la maison: aux marronniers du jardin qu'il avait plantés jadis, au vieux chat avec lequel, petit garçon, il avait joué, etc...

Depuis son dernier séjour, deux ans s'étaient écoulés, pendant lesquels je ne l'avais pas revu, — mon oncle et ma tante lui ayant fait seuls une visite à Paris. — En effet, comme certaines dames, peu discrètes, en manifestaient trop haut la supposition, le retour de mon cousin n'était pas sans charme pour moi. Ce charme venait spécialement d'une sorte d'intérêt curieux: le bout de conversation, surpris entre ma tante et son amie, m'avait laissée rêveuse; il y avait une histoire d'argent, qui ne m'impressionnait guère, mais en revanche une histoire d'amourettes, dont j'aurais fort désiré connaître plus long!

Et puis, il fallait vraiment qu'il y eût, au fond de ces aventures, quelque chose de bien intéressant, pour nous attirer une telle procession de dames de tout âge et, pour ainsi dire, de tous les clans de notre société, qui se succédaient en longue file quasi ininterrompue, dans le salon de ma tante, depuis une quinzaine environ!...

Le moment est peut-être venu de tracer ici le portrait de mon cousin, tel qu'il m'apparut après deux ans d'absence, et tel qu'il devait jouer sur ma destinée un rôle prépondérant, — mais voilà que j'anticipe!

Il avait alors vingt-sept ans; grand, brun, le visage imberbe, la tournure distinguée, un sourire facilement moqueur sur les lèvres, une petite lueur triste dans les yeux; tout l'ensemble de sa personne fut analysé d'un trait par la vieille demoiselle romanesque dont je vous ai parlé: celle qui était venue, à l'occasion de mes dix-huit ans, me faire une visite sentimentale, et qui se trouvait justement à la gare le jour de l'arrivée de mon cousin. "C'est un véritable Prince Charmant!" glissa-t-elle à l'oreille de ma tante qui, avec toutes les marques d'une légitime fierté, lui présentait son neveu.

Mon cousin posa sur ma joue, à l'instant du revoir, un baiser indifférent. Notre longue séparation nous avait rendus presque des étrangers l'un pour l'autre et, singulièrement embarrassée, au milieu de la famille réunie pour le recevoir, je me tins dans l'ombre et silencieuse.

Mais, le soir, comme la cloche du dîner sonnait, nous nous trouvâmes par hasard les deux premiers arrivés dans la grande salle...

Je m'en interloquai vite, ne sachant quoi dire et quelle contenance garder. Il s'aperçut de ma gêne et, redevenu taquin comme autrefois, s'efforça de la porter à son comble, en me faisant subir un interrogatoire:

— Quel âge as-tu donc, à présent, Jacotte? demanda-t-il pour dire quelque chose.

— J'ai eu dix-huit ans le mois dernier.

— Vraiment, reprit-il; mais tu es toujours aussi enfant que lorsque tu en avais douze, n'est-ce pas?

Cette opinion blessante me suffoqua à te point, que je ne pus trouver, sur le moment, la présence d'esprit nécessaire pour lui donner un démenti.

Ma tante, qui entrait, remarqua mon trouble et le regard moqueur de son neveu:

— Eh! quoi, Raymond? tu recommences déjà à taquiner Jacqueline?

Mon cousin se mit à rire. D'un geste à la fois autoritaire et affectueux, il posa la main sur mon épaule:

— Voyons, Jacotte, réponds que je ne t'ai pas taquinée!

Je tressaillis un peu nerveusement et répétai ce qu'il voulait...

Son arrivée ne mit point terme à l'avalanche de dames, qui s'étaient abattues sur

la maison depuis quelque temps: elles revenaient plus nombreuses que jamais et réclamaient obstinément qu'on allât leur chercher le héros du jour. C'était moi qu'on y envoyait le plus souvent... Il ne se rendait à l'invitation que d'assez mauvaise grâce et profitait de la première accalmie pour s'échapper.

Quant à moi, tout en ne pouvant attraper que de menues bribes de la conversation, du coin où j'étais reléguée, avec mon éternel carré de filet, j'y prêtais néanmoins une oreille plus consciencieusement attentive, lorsque mon cousin en faisait les frais.

Il exerçait sur moi une sorte de fascination: je sentais clairement que ce grand mystère de la vie, qui m'intriguait depuis quelque temps, et dont j'essayais vainement de percer le voile, était contenu tout entier dans les fameuses aventures, à moi inconnues, de mon cousin!

IV

Depuis quelques jours, ma tante avait une mine de conspiratrice: on le remarquait à première vue!... Elle paraissait absorbée dans un grand projet, qui l'élevait au-dessus des préoccupations ordinaires de l'existence: elle oubliait de commander les repas, me laissait lire ou rêver autant qu'il me plaisait, perdait chaque soir toutes ses parties d'échecs avec mon oncle, — n'y ayant pas la tête en ce moment, disait-elle.

Ma tante sortait aux heures où elle avait pour habitude d'être à la maison et rentrait à celles où elle avait pour habitude de sortir Elle avait fermé son grand salon de réception et ne recevait plus, dans son petit boudoir particulier, qu'une seule personne...

Presque chaque soir, un coup de timbre furtif résonnait à la porte d'entrée... Aussitôt la porte ouverte, une ombre aux allures mystérieuses se précipitait tout droit, sans rien demander à personne, vers le boudoir de ma tante, d'où il partait alors, pendant quelquefois plus d'une heure, un concert bourdonnant, qui emplissait confusément toute la maison... Cette ombre mystérieuse c'était l'inévitable confidente et conseillère de ma tante: c'était Mme de Malers

De ces entrevues, ma tante semblait retirer des alternatives d'espoir et d'inquiétude, dont elle dédaignait de nous faire part, mais qui se lisaient sur son visage. Il y avait là une affaire pas naturelle!...

Après m'être vainement creusé la tête à toutes sortes de suppositions saugrenues, je finis par me convaincre que mes propres lumières ne sauraient me conduire à la vérité, et résolus d'attendre avec patience que les événements se révélassent d'eux-mêmes.

D'ailleurs, et c'était clair, les événements en préparation ne me concernaient pas. Mais, ne visaient-ils point mon cousin?... Ma tante avait une façon de le regarder, avec triomphe et persistance, qui signifiait: "Mon petit, je te tiens! Le complot tramé contre toi est bien ourdi, et tu en passeras par où je voudrai."

Mon cousin, plus expérimenté que moi, devinait peut-être où tout cela allait aboutir, et se rembrunissait de plus en plus, à mesure que ma tante exultait chaque jour davantage.

Le dénouement se précipitait... Un soir, après le furtif coup de timbre ordinaire, au lieu d'une seule ombre, j'en aperçus — du haut de l'escalier, — deux qui montaient rapidement. Un petit cliquetis sourd accompagnait leur marche: je devinai la canne du parrain Mesnil et rentrai fort intriguée dans ma chambre; plus de doute, il s'agissait de mon cousin!

Le chuchotement habituel, qui sortait du boudoir à pareille heure, atteignait, cette fois, son plus haut diapason. Tout paraissait agité autour de moi: les portes s'ouvraient et se refermaient avec fracas; j'entendis une voix qui priait mon oncle de descendre, et, quelques minutes plus tard, mon oncle lui-même appela:

— Raymond! Viens donc nous rejoindre dans le boudoir de ta tante!

Le délire, qui semblait posséder toute la maison, me gagnait à mon tour; je ne pouvais plus tenir en place: je descendais et remontais les escaliers, errais au milieu des corridors comme une âme en peine...

Le lendemain, on ne m'avait encore rien dit! Le triomphe et la satisfaction rayonnaient sur le visage de ma tante. Celui de mon cousin était revêtu d'une singulière expression de fatalisme résigné.

Vers quatre heures, ils partirent tous les deux en toilette de cérémonie et ne m'invitèrent point à les accompagner. Ils allaient, m'expliqua ma tante, chez Mme de Malers, à une petite réunion, où ne devaient se trouver que peu de jeunes filles et où je ne me serais guère amusée...

Mais, en rentrant de cette petite réunion, ma tante vint à moi et, toujours mystérieuse, et rayonnante, m'annonça enfin la grande nouvelle, le résultat du complot: mon cousin allait se marier!

Je fus émue de la solennité que déploya ma tante à cette occasion, et j'en restai ahurie sur le moment. Lorsque mon cousin, qui se trouvait là et paraissait beaucoup moins solennel, s'écria:

—Comment, Jacqueline, tu n'avais pas deviné toute seule à peu près de quoi il s'agissait?... Eh bien! tu n'es pas très forte! Quand Mme de Malers honore une maison de ses nombreuses visites et de sa haute protection, ne sais-tu donc point qu'il y a en train un mariage ou un divorce?...

Ma tante jeta du côté de son neveu un regard mécontent et se lança dans une violente diatribe, où il était alternativement question d'ingratitude et de reconnaissance. Mon cousin haussa les épaules et alluma une cigarette auprès de la fenêtre...

C'était bien vrai tout de même: je n'étais point très forte! Comment n'avais-je pas deviné de quoi il s'agissait. Il me semblait à présent que ç'avait été limpide comme l'eau de roche dès le premier jour! Mais avec qui se mariait-il?... Ma tante me l'apprit encore: c'était avec Rose du Vernon...

Or, il faut que je me hâte d'établir ici les choses sous leur vrai jour! Vous imagineriez à faux en pensant que l'annonce de ce mariage me fit tomber à la renverse d'émotion. Ce serait une fâcheuse petite erreur, que je désire redresser pour l'intelligence du roman.

L'intérêt curieux que m'inspirait mon cousin et la fascination qu'il exerçait sur mon esprit: voilà ce que peut éprouver une simple petite fille, encore ignorante de l'amour. Et quant à l'ancienne adoration que, toute enfant, je lui vouais, elle n'était plus qu'un souvenir, embarrassant parfois, mais un souvenir bien perdu dans les brumes du passé, et ne devait reprendre en mon cœur de nouvelles racines que sous une forme différente et dépouillée de son enfantillage de jadis.

Hélas! j'anticipe encore, en vous parlant à chaque ligne de mon cousin et des sentiments divers qu'il m'inspira. Mais, ô lecteur, si jamais, à votre tour, vous entreprenez d'écrire l'histoire de vos aventures, vous saurez alors quelle extrême difficulté on éprouve, à tourner, pendant des pages et des pages, — pour conduire intelligemment le récit et pour y entretenir une note piquante de mystère, — autour de l'événement final, que l'on brûle de révéler!

Ceci posé, il reste entendu que l'annonce du mariage de mon cousin ne m'impressionna qu'à titre d'événement sensationnel; mais lorsque j'appris le nom de sa fiancée, j'éprouvai un choc désagréable.

Je connaissais Rose du Vernon: c'était l'une de mes anciennes compagnes de pension; elle était plus âgée que moi de quelques années; cependant le hasard de divisions, réunies en une même étude, nous avait souvent rapprochées.

Or, entre Rose du Vernon et moi, la plus violente des antipathies avait toujours existé: antipathie naturelle, née à la fois d'une répulsion instinctive et méfiante, contre laquelle tous les raisonnements du monde n'auraient su prévaloir, et d'un contraste flagrant de chaque point de notre caractère, amenant des chocs perpétuels.

En tout, nous représentions les extrêmes: elle était aussi grande et forte que, moi, j'étais petite et maigre, aussi hardie et brutale que j'étais craintive. Mais la loi sur l'attraction des contrastes ne nous convenait point et notre antipathie mutuelle et irraisonnée se traduisait extérieurement par une hostilité sourde.

Depuis notre sortie de pension, nous nous étions, naturellement, peu recherchées. Je l'avais rencontrée encore, de temps à autre, dans la rue ou en visite, et l'assurance hautaine qu'elle avait prise, ses gestes maniérés, n'avaient fait qu'accroître mon antipathie.

Je possède, suivant l'usage, les grands défauts de mes petites qualités et, si je suis fidèle en mes affections, je ne le suis pas moins dans mes rancunes: la compagnie de Rose m'avait toujours produit un effet pénible, et la perspective de son entrée prochaine dans notre famille m'assombrit.

Machinalement je répétai: "Ah! c'est avec Rose du Vernon!" Ma tante répondit, de son air le plus radieux:

— Mais oui, Jacotte! Au fait, ajouta-t-elle, tu dois la connaître! Je me souviens maintenant: vous étiez à la même pension.

— Raymond, — cria joyeusement ma tante à mon cousin, qui continuait de fumer négligemment sa cigarette auprès de la fenêtre, — Raymond! Rose est une ancienne amie de Jacqueline: ce sera un lien de plus!

Je dus rectifier:

— Non, elle n'a jamais été mon amie!

— Ah! bien! dit ma tante, impatientée, j'espère qu'elle le deviendra; tu y trouveras tout avantage: c'est une jeune fille parfaitement élevée et de la meilleure société... Quel projet, dépassant mes rêves les plus

UN REMEDE GRATIS

Pour rendre le teint clair et la peau veloutée

Permettez-nous de vous envoyer *absolument gratis*, une bouteille de remède qui guérit les *boutons*, la *peau huileuse* ou *farineuse*, fait disparaître le *masque*, les *rides*, les *pustules*, les *boutons à tête noire*, redonne à la peau toute sa *souplesse* et sa *fraîcheur de jeunesse* et rend le *teint clair*, *velouté* et *couleur de rose*. Ce remède est universellement connu sous le nom de

LAIT DES DAMES ROMAINES

surnommé "*Nourriture de la Peau*". Il se vend dans toutes les parties du monde civilisé, *60c la bouteille*. Tout ce que nous vous demandons, c'est de nous envoyer votre adresse avec *10c* pour payer les frais de malle et emballage, et nous vous enverrons une bouteille n'importe où, sans autres frais. *Ecrivez aujourd'hui.*

Adressez

Cooper Co., Cha. H1, 155, Rue des Commissaires Montréal

ambitieux! — continua-t-elle, épanchant en cette confidence le trop-plein de sa joie. — Riche, bien posée, jolie personne: que pouvais-je désirer de mieux?

A présent, mon cousin se promenait de long en large dans le jardin. Je demandai en le désignant:

— Et lui? est-il content!

— Je crois bien, s'écria ma tante, animée d'une entraînante conviction, il est ravi, enchanté! Il ne manquerait plus qu'il en fût autrement!

Quelques jours plus tard, je fus priée d'avoir à me tenir en grande toilette pour trois heures: nous devions aller faire chez les du Vernon une visite officielle, après laquelle on annoncerait publiquement les fiançailles de mon cousin. Puisque j'avais été l'amie de Rose — ma tante y tenait et n'en démordait pas — on m'emmenait: je pouvais être utile.

Naturellement, la grande patronne de toute cette aventure, Mme de Malers, vint nous prendre, ne voulant pas lâcher, en si belle voie, la direction de son entreprise... Mais, en m'apercevant toute prête, elle me jeta un regard qui signifiait: "Qu'avez-vous donc à faire ici? De quoi vous mêlez-vous?"

Et, d'un ton qui laissait deviner un blâme discret, elle demanda:

— Vous emmenez Jacqueline?

— Oui, répondit ma tante, elle a connu Rose en pension!

A cette nouvelle, Mme de Malers se retourna vers moi, avec son plus gracieux sourire:

Vraiment? j'avais connu Rose! Alors je faisais partie du complot, dans lequel j'apportais un atout de plus, et j'y acquérais ainsi mon droit d'immixtion!...

Chez les du Vernon, on nous reçut avec une pompe, proportionnée à nos airs solennels et à nos toilettes d'apparat. Tandis que nous attendions les maîtres de céans, dans un grand salon orné des portraits de vieux marquis poudrés et de guerriers à l'œil féroce, — qui avaient sans doute quelque ancestral lien de parenté avec les du Vernon, ou bien, en tout cas, devaient avoir vécu au temps de leurs aïeux, — Mme de Malers et ma tante ne pouvaient dissimuler une fiévreuse agitation. Pour tromper leur inquiétude, elles se levaient, comme mues par un ressort, parcouraient nerveusement le salon, en lorgnant les portraits, puis, au moindre bruit, revenaient précipitamment s'asseoir toutes les deux, droites et impassibles, sur de grands fauteuils en chêne, placés de chaque côté de la cheminée.

Moi, j'étais également très émue, quoique peut-être pour des causes différentes. Je ne sais à quoi avaient trait les préoccupations de ma tante et de son amie, mais les miennes convergeaient entièrement vers le côté lyrique de l'affaire. J'avais mes raisons d'être émue: c'était pour ainsi dire la première fois de ma vie que j'allais assister à une scène de fiançailles, car, au temps de celles de mes cousines, j'étais encore si petite que la plupart des péripéties m'en avaient échappé. Toutefois, je n'étais pas absolument sans lumière à propos de ces sortes de cérémonies: vague, indécise, mais troublante néanmoins, j'avais puisé cette lumière dans mes romans à l'usage des jeunes filles.

Depuis quelque temps, j'avais beaucoup lu: depuis que Germaine Daubry m'avait ouvert généreusement sa bibliothèque, j'y avais puisé à perdre haleine: Au *Rêve de Georgette* et au *Mariage de Lucienne*, avaient succédé: *l'Ambition d'Irène*, *le Fiancé d'Agnès*, *le cœur de Simone*, etc... Si je ne vous ai point parlé des impressions que leur lecture me procura, c'est que j'aurais craint de me répéter: à peu de chose près, la longue liste des bons romans que j'absorbai coup sur coup me fit revivre les inoubliables impressions des deux premiers.

Seulement, on finit par s'habituer à tout, même aux émotions délicieuses, que procurent aux jeunes filles les petits romans qui parlent d'"amour", et quand je fus bien habituée aux envolées sentimentales, qui agrémentaient, par-ci par-là, le récit; aux déclarations modérées et discrètes, que mes héroïnes échangeaient dans les circonstances décisives, avec celui qui avait su faire battre leur cœur, l'enthousiasme de mes premières lectures romanesques perdit, petit à petit, son caractère juvénile: je me mis à le discuter: or, l'enthousiasme supporte mal la discussion. J'en arrivai à découvrir une ressemblance, touchant à la banalité, entre les diverses envolées sentimentales de mes divers romans, et une teinte par trop modérée, quelque chose de falsifié, aux déclarations qu'avaient coutume de s'adresser mutuellement mes héros.

Cependant, je continuais à lire, à dévorer les romans, que continuait à me prêter Germaine Daubry: c'était devenu rapidement pour moi une habitude et le charme principal de mon existence.

D'ailleurs, l'intérêt primitif qu'ils m'avaient inspiré, quoique affaibli, existait encore: chacun de mes romans m'offrait un aperçu nouveau sur le monde en général, et spécialement sur la partie du monde qui m'intéressait davantage et que j'étais le mieux apte à pénétrer.

Ce qui me plaisait surtout dans mes livres, c'était le dernier chapitre: il représentait toujours quelque scène idyllique et, la plupart du temps, une scène de fiançailles!

J'adorais ce genre de terminaison, trouvant, à cet inachevé, quelque chose d'éminemment artistique!

Les scènes de fiançailles, dans mes romans, avaient un cachet tout particulier, étant décrites avec un flou qui laissait libre champ à l'imagination... Il y avait un baiser solennel, échangé sous l'œil de la famille assemblée, des baise-mains furtifs, en des allées ombreuses de jardins, des rougeurs soudaines, des pâleurs impressionnantes, et bien d'autres choses encore, dont on ne parlait pas, mais qui se devinaient entre les lignes.

Or, enfoncée dans un grand fauteuil du salon archaïque des du Vernon, je me demandais, haletante d'émotion, si j'allais avoir tout à l'heure sous mes yeux, dans la réalité, quelques-unes de ces impressionnantes échappées romanesques.

Ce que les aïeux poudrés, — ou les contemporains, également poudrés, des aïeux de la famille du Vernon — pouvaient considérer de plus calme, était certainement mon cousin. Je le regardais, stupéfaite: il n'était pas dans la note! Mme de Malers, qui s'en apercevait aussi, finit par s'alarmer et impatienter à la fois: elle murmura quelques mots à l'oreille de ma tante... Mais, rassurante, ma tante affirma:

— Il est beaucoup plus ému au fond qu'il n'en a l'air: c'est son genre à lui, vous savez, de paraître indifférent: il ne faut pas y faire attention.

La porte du salon grinça tout à coup, puis s'ouvrit pour livrer passage aux du Vernon... Madame entra d'abord, majestueusement accueillante, puis Monsieur, poliment résigné à la corvée, et, enfin, Mademoiselle.

J'eus de la peine à reconnaître mon ancienne compagne en cette jeune fille modeste, timorée, aux paupières baissées. Évidemment, du côté des du Vernon, tout était prêt: ils s'étaient composé le maintien de circonstance derrière la porte.

Je lançai autour de moi un rapide coup d'œil, pour voir si nous étions également en position... Nous y étions! En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, mon

cousin s'était trouvé debout, souriant, empressé, donnant toutes les marques d'une convenable émotion. Je regardai ma tante: non moins majestueuse que Mme du Vernon, elle lui tendait la main d'un geste pondéré ne révélant plus trace de son agitation de tout à l'heure! Enfin, Mme de Malers, elle aussi, était fidèle à son rôle: dans cette entrevue, elle représentait la force dirigeante, et ne paraissait point disposée à se dérober aux nobles tâches que lui conférait son titre important... Mon rôle, à moi, consistant à rester en arrière et à ne pas troubler les premières effusions, je le remplis consciencieusement.

Il devait y avoir eu, entre ma famille et celle des du Vernon, certaines rencontres préliminaires, car une intimité assez grande régnait déjà. Ma tante et Mme du Vernon se serraient les mains avec ardeur, et se congratulaient toutes les deux en un long duo, dont l'éloquence leur amenait à elles-mêmes des larmes dans les yeux. J'y distinguai ces phrases d'échappatoire: "Nos cœurs rajeunis!... Les chers enfants!... Vous devinez ce qui nous amène!... Vous devinez notre réponse!..." M. du Vernon y prêtait une oreille attentive et appuyait de temps à autre les réponses de sa femme.

Mme de Malers, elle, en personne pratique, visait de suite aux points capitaux: elle interrompit sans façon le duo de ma tante avec Mme du Vernon et parut émettre une proposition sensationnelle, devant laquelle ces deux dames restèrent en suspens, silencieuses, comme effarouchées. Ce fut M du Vernon, bonhomme, qui rompit les chiens: "Au fait, s'écria-t-il, le moment en est venu! Allons, embrassez-vous, mes enfants!"

Jusque-là, mon cousin et Rose étaient restés à une distance respectueuse l'un de l'autre, aux deux extrémités du groupe: elle n'avait pas quitté son expression modeste, et lui, toujours souriant, mais un peu gauche, attendait discrètement, pour s'avancer, qu'on l'y invitât.

A cette phrase de M. du Vernon, Rose releva imperceptiblement les cils, et mon cousin fit un pas en avant. Alors, Mme de Malers intervin en les poussant l'un vers l'autre.

Les lèvres timides de mon cousin effleurèrent la joue non moins timide de Rose du Vernon: c'était tout à fait comme dans mes livres! Un frémissement attendri parcourut le salon: ma tante et Mme du Vernon ne cherchaient plus à retenir leurs larmes. M. du Vernon regardait obstinément du côté de la fenêtre, et Mme de Malers, elle-même, toussotait avec fureur...

L'émotion générale me gagnant, je n'en refoulai qu'à grand'peine une manifestation exagérée, sous la forme d'un sanglot intempestif, qui me montait à la gorge.

Enfin, le calme se rétablit peu à peu, et ma tante, recouvrant ses esprits, songea à me présenter: "Rose, je vous ai amené une de vos amies de pension!"

Dans la bousculade du premier moment, personne n'avait fait attention à moi; mais tous les yeux se tournèrent alors de mon côté, et Rose se précipita pour m'embrasser:

— Jacqueline! Ah! comme je suis contente de vous revoir!... Vous me rappelez mes bonnes amitiés d'autrefois!

Vraiment, avait-elle donc la mémoire si courte? Singulièrement tenace en mon antipathie, je lui rendis froidement l'accolade!

Quand on m'eut présentée également à M. et à Mme du Vernon, et qu'ils m'eurent accordé juste l'attention que méritait mon personnage effacé et mon rôle secondaire, tout le monde s'installa en cercle, dans les grands fauteuils du temps passé.

Là, on échangea d'abord force compliments: chacun en eut sa part, et chacun, tour à tour, fit entendre de vives protestations, qui n'arrêtèrent personne! Puis on en vint à effleurer, avec tact et bon goût, les affaires sérieuses: c'est-à-dire les petites questions délicates de la fortune, de la position, du contrat.

Mais, se plaçant au-dessus des intérêts mesquins, mon cousin et Rose s'étaient retirés à l'écart sur un sofa et chuchotaient à voix basse; de sorte que, ne pouvant entendre ce qu'ils disaient, mais de plus en plus émue par les réminiscences de mes romans, qui me revenaient en foule, je ne prêtai qu'une oreille distraite à la conversation sérieuse. J'appris néanmoins ce qui suit: on déciderait les clauses du contrat la semaine suivante, en présence de mon oncle, du parrain Mesnil et d'une vieille cousine de Rose, qui faisait partie des plus belles espérances. Grâce à la générosité du parrain Mesnil, d'une part, et au naturel peu prodigue de la vieille cousine, d'autre part, les fortunes étaient égales, les situations équivalentes; les congratulations menaçaient de reprendre de plus belle!

Ce fut encore Mme de Malers qui, visant toujours le point capital, devina que l'entretien des fiancés en était à bout d'arguments, et s'aperçut qu'ils gardaient, sur leur sofa, une contenance des plus embarrassées.

— Qu'ils aillent donc faire un tour de jardin! proposa-t-elle.

Mais ma tante eut une idée géniale:

— Ils vont être bien troublés, les pauvres enfants, de se trouver seuls pour la première fois: envoyons Jacqueline avec eux, pour les mettre à l'aise!

Grand Dieu! quel rôle me donnait-on? Je dus pourtant m'exécuter, et, beaucoup moins à l'aise encore que mes deux compagnons, me trouvai à marcher au milieu d'eux, à travers les allées du jardin, éprouvant cette sensation, qui tenait à la fois des temps modernes et du romantisme, d'être placée en plein courant d'une décharge électrique, allant de l'un à l'autre des amoureux!

Rose du Vernon me parlait, et je lui répondais aimablement. De par son titre de fiancée, d'amoureuse, presque d'héroïne de roman enfin, Rose m'apparaissait, à cet instant, comme revêtue d'un caractère sacré, qui commandait la vénération, et devant lequel toute rancune semblait mesquine.

Mon cousin me parlait à son tour. Il me lançait au hasard de petites phrases insignifiantes, destinées à couvrir son embarras, et j'en vins à penser que le ton familier, qui lui était habituel avec moi, et qu'il ne songeait pas à modifier pour la circonstance, n'avait rien qui pût choquer Rose du Vernon: c'était le ton affectueux et protecteur qu'on emploie avec les enfants.

Rose semblait en effet n'y prêter qu'une attention calme et souriante. Quelle idée saugrenue m'avait donc traversé l'esprit, que la familiarité dont mon cousin faisait preuve envers moi pouvait déplaire à sa fiancée? Ce qui ne touchait qu'à mon personnage indécis prenait-il jamais quelque importance? Est-ce que je comptais dans le monde? Et ma place au soleil était-elle reconnue?

Au milieu de ces deux êtres en pleine sève de jeunesse, beaux tous les deux, amoureux sans aucun doute, vers lesquels convergeaient tant d'intérêts, de préoccupations, d'attendrissements; au milieu de ces deux

LES MAITRES DU ROMAN POPULAIRE

Réduits à 10 cts; douze pour $1.00 franco

M. ALLAIN :	Pour son amour
P. ALLAIN :	Fauvette
M. PRIOLLET :	Fini... L'amour
LA TOUR :	Brin de Lilas
PONT-JEST :	Grain de beauté
J. MARY :	Les deux amours de Thérèse
"	Les Frères de la haine
LA TOUR :	Papa Bon Cœur
"	Celle qu'on n'épouse pas
"	Bonheur volé
"	Cœur en détresse
"	Torture d'amour
J. ROCHON :	Amour et volupté
M. LANDAY :	Sauvagette
L. LAUNAY :	Le Calvaire de Marthe
C. ESQUIER :	Père et Mère inconnus
BOISSON :	Le beau Christian
E. CONTINO :	Cendrillon d'amour
L. MORTAIX :	Aventurière d'amour
H. MANSVIC :	Sans amour...
J. DE GASTYNE:	Après l'outrage
"	L'amour pardonne
"	Blondinette
"	L'homme de la nuit
"	Martyre de Mère
"	L'Amour en pleurs
"	Le nom fatal
"	Le Char de la nuit
MALDAGUE	Pour le Roi de Prusse
"	Un hussard de la mort
"	Plus haut que la honte
"	La Bancroche
"	Ame en peine
"	Le secret de Diane
"	La Délaissée
"	Les crimes d'un ange
PEYRE :	Reine blonde
CASTYNE :	Sanctuaire d'amour
MAGOG :	La belle aux yeux d'or
P. SALES :	Chaine dorée
"	Olympe Salverti
"	Sacrifiée
"	Pierre Sandrac
"	Vipère
"	Orphelines
"	Un drame financier
"	Trahison
"	Jeanne de Mercœur
"	Louise Mornans
KEROUL :	Chagrin d'amour
DECOURCELLE:	Seule au monde
"	La belle Armande
MORPHY :	La Bambine
"	Marjolie
"	Le Drapeau
"	Le secret de la dompteuse
MARIO :	Fanchon l'idiote
CARDOZE :	Le monde où l'on aime
A. MATHEY :	Mam'selle Lizon

LA LIBRAIRIE DÉOM

Téléphone: Est 2551 — 251 est, rue Ste-Catherine, MONTRÊAL.

êtres, qui vivaient une idylle bien réelle, dont ils allaient savourer ensemble toutes les délices, et dont bientôt la ville entière allait s'émouvoir, l'intime persuasion de mon néant m'envahit avec un regret plus vif que jamais, et jeta pour moi une note d'amertume sur cette promenade entre mon cousin et Rose du Vernon.

Mais, comme nous repassions devant les fenêtres du salon, ma tante, jugeant mon rôle terminé, m'appela et, docile instrument de combinaisons supérieures, j'abandonnai les fiancés, qui s'enfoncèrent dans les bosquets du jardin.

Maintenant qu'ils se trouvaient seuls, les agissements de mon cousin et de Rose du Vernon m'intriguaient davantage encore!... Que pouvaient bien faire deux fiancés de la réalité, quand ils étaient seuls?... Dans mes romans, c'était l'instant propice aux baise-mains, aux déclarations de bon aloi, etc...

A travers les carreaux, aussi longtemps que je le pouvais, je suivais anxieusement du regard les fiancés. Quand ils disparaissaient, au tournant d'une allée, je ne vivais plus jusqu'à ce qu'ils réapparussent!

Ils marchaient très près l'un de l'autre; je voyais leurs lèvres remuer et sourire: c'étaient les déclarations! Enfin, au moment où ils sortaient d'une charmille, le spectacle du classique baise-main vint porter à son comble mon émotion. Conformément aux règles de l'usage et du bon ton, c'était mon cousin qui prenait la main de Rose pour y appuyer ses lèvres.

Décidément, à cette idylle vivante, qu'il m'était donné de contempler, rien ne manquait! C'étaient mes romans mis en action, et combien plus troublants encore, à les voir se réaliser!

Je n'insisterai pas sur les mille détails qui achevèrent cette attendrissante visite: lorsqu'on jugea bon de mettre terme à la promenade des fiancés, on les pria de rentrer: ce qu'ils firent avec soumission.

Alors, M. du Vernon s'excusa de nous quitter, appelé au dehors par une affaire importante. Nous prîmes le thé en devisant et la journée se termina dans l'entente la plus cordiale.

Cependant une particularité m'y frappa: quelque chose qui n'était pas dans mes romans, qui ne devait pas être prévu, et, certainement, représentait un cas singulier: le sourire heureux, qui brillait sur le visage de mon cousin et de Rose, leur empressement l'un vers l'autre paraissaient des plus tendres et des plus naturels; mais leur joie paisible, leur excitation un peu factice ne se pouvaient comparer à la joie délirante, à l'agitation frénétique, dont faisaient preuve ma tante et Mme du Vernon; elles ne se pouvaient comparer, surtout, à l'étrange fébrilité de Mme de Malers, dont l'exaltation se trahissait à chaque instant. J'en restai complètement abasourdie. On aurait cru voir en elle la véritable héroïne de la fête!

Avant de partir, elle eut avec Rose un court entretien confidentiel, qui me parvint aux oreilles. Vous devez le remarquer: j'avais coutume de surprendre une foule de conversations qui n'étaient point faites pour moi. Avant de me blâmer, laissez-moi glisser, je vous prie, quelques mots justificatifs: cela ne venait pas entièrement de ma faute, mais, en grande partie, de l'habitude qu'on avait de parler insoucieusement devant moi, sans prendre garde à ma présence.

— Eh bien! Rose, interrogeait Mme de Malers, vous êtes contente? L'absence de particule ne vous effraie plus?

— Je ne regrette rien, répondait Rose, d'un ton positif; j'ai toujours désiré habiter Paris, vous le savez, et y avoir une situation officielle. Je trouve là une occasion, qui ne se représenterait peut-être pas de sitôt, d'autant que ce jeune homme n'est vraiment pas mal!

La voix calme et les paroles réfléchies de Rose du Vernon firent courir dans mes veines un petit frisson de glace.

De toute la soirée, je ne pus secouer une impression déprimante, qu'accentuèrent encore quelques mots très vifs, échangés entre ma tante et mon cousin.

Comme on pouvait s'y attendre, pendant et après le dîner, le sujet fiançailles et mariage composa le fond de notre conversation; or, à propos de fiançailles et de mariage, on en vint assez naturellement à parler d'amour: ce fut là que les choses s'embrouillèrent. Mon cousin, en veine d'inspiration, s'abandonna au plaisir d'exprimer en famille, sur l'amour et la beauté, certaines opinions esthétiques qui n'eurent pas le talent d'agréer à tout le monde: "Moi, disait-il, je trouve que l'amour est un sentiment qui ne se raisonne pas et qui a besoin de toute sa liberté d'action pour s'épanouir." Puis, s'excitant à mesure qu'il parlait, il établit un parallèle entre le charme proprement dit et la beauté plastique, exaltant celui-là aux dépens de celle-ci.

Il avait parlé en artiste et sans arrière-pensée, et la chose en serait restée là, si ma tante n'avait pris, comme une injure directe à ses principes et au genre de beauté de la fiancée qu'elle avait choisie pour son neveu, cette tirade de mon cousin. Elle y riposta vertement:

— Il me semble, répondit ma tante, que tu ferais mieux de garder pour toi tes opinions, qui me paraissent très déplacées en ce moment. Tu n'as qu'assez longtemps fait fi de la raison et même du plus élémentaire bon sens, et quant à tes divagations sur le charme et à ton mépris de la beauté plastique, je ne sais à quoi tu veux faire allusion:

"Mon miroir me le dit"

J'ETAIS tellement pris par le tumulte des affaires que je ne m'apercevais pas que je dépérissais physiquement, quand un jour me voyant dans un miroir, je constatai soudainement mon état. Je vis alors que, rapidement, je devenais une ruine nerveuse.

"A cette époque un ami me parla de la grande proportion d'applications pour des assurances sur la vie qui étaient refusées à cause des ruines physiques causées par l'épuisement du système nerveux, durant les quelques années passées.

"Que devais-je faire?

"Comme ma femme avait remarqué mon état de nervosité et mon air inquiet, et me demandait depuis quelque temps de faire usage de la Nourriture pour les Nerfs du docteur Chase — Dr. Chase's Nerve Food, — je décidai d'en faire l'essai.

"Dans la première semaine, ne constatant pas d'amélioration dans mon état, je me décourageai. Je ne dormais pas, je n'avais pas d'appétit. Tout m'ennuyait et j'étais toujours nerveux et impatient. Mais ma femme insista et me fit prendre régulièrement ma dose de Nourriture pour les Nerfs du docteur Chase, et dans le cours de la deuxième semaine je commençai à mieux dormir et je me sentis plus gai.

"Depuis, ce traitement reconstituant semble avoir fait de moi un homme nouveau et je suis certain que la Nourriture pour les Nerfs du docteur Chase, — Dr. Chase's Nerve Food, — a empêché la ruine de mon système nerveux.

"Il doit y avoir dans ce pays, bien des milliers d'hommes et de femmes qui sont dans le même état grave, et qui peuvent profiter de mon expérience.

50 sous la boîte, chez tous les marchands, ou chez Edmanson Bates & Cie, Ltée, Toronto.

tu ne prétends pas, je l'espère, à ce qu'une jeune fille, bien élevée, comme Rose, ait des manières d'enjôleuse!

A cet ironique discours, l'énervement de ma tante parut gagner mon cousin.

— Mon Dieu, qu'ai-je dit? s'écria-t-il. Je croyais pouvoir causer librement entre nous, et n'avais point l'idée de viser Mlle du Vernon! Vous devez vous rendre compte, d'ailleurs, que je suis maintenant suffisamment docile en matière d'amour... et de mariage! Mais enfin, chacun est libre de son opinion intime, et vous ne pouvez m'imposer la vôtre!

Ma tante était belliqueuse à ses heures.

— Pose-toi en victime, railla-t-elle, cela te sied bien: montre-toi ingrat envers ceux qui travaillent à ton bonheur, et dédaigne une beauté qu'on t'offre, et qui suffirait à en charmer tant d'autres!... Après toutes les folies que tu as faites, et lorsque tu es à moitié ruiné, on te tend la perche pour t'aider à revenir sur l'eau, et voilà toute la reconnaissance que tu en as... A ton aise, mon cher: je ne prétends nullement t'imposer mon opinion; mais, tu le sais, il n'y a pas que moi au fond de cette affaire, et ton parrain Mesnil tient essentiellement à ce mariage: à cette seule condition, il liquide tes dernières dettes!... Va le trouver. Va lui faire part de tes opinions esthétiques, et débrouille-toi comme tu pourras: je ne m'en mêle plus!

Mon cousin était très pâle; il avait les lèvres serrées, comme quelqu'un qui cherche à maîtriser une violente colère; mais il se contint et sortit.

— Je suis sûre, lança ma tante, aussitôt qu'il eut refermé la porte, je suis sûre qu'il pense encore à quelque petite écervelée parisienne!

En sa qualité de rêveur, dont l'existence s'écoulait en dehors de la vie pratique, mon oncle avait gardé, sur la mentalité des jeunes, certaines lumières, qu'à travers ses mille soucis quotidiens, ma tante n'avait point eu le loisir de conserver.

— Il ne faut pas pousser à bout cet enfant, dit-il. Reconnaissons qu'il est dur, à son âge, de se trouver enchaîné, sans avoir été appelé à choisir lui-même sa compagne! Cette petite du Vernon est certainement jolie personne; mais enfin, son genre de beauté plaît aux uns et ne plaît point aux autres: on ne discute pas avec l'amour! Laisse à Raymond le temps de s'habituer doucement à la perspective de ce mariage imposé: il s'attachera vite à sa femme et la rendra heureuse. Je le connais: c'est au fond une nature droite et loyale, dont je répondrais la main sur le feu!

Peu d'instants après, ma tante, encore oppressée, mais déjà calmée de son emportement de tout à l'heure, partit à la recherche de mon cousin, pour le calmer à son tour, et le raisonner avec, cette fois, douceur et sang-froid.

Et le lendemain de ce jour, fécond en émotions et en péripéties, il n'y eut pas, dans notre bonne ville de X..., une seule maison de quelque apparence où le facteur ne déposât une petite enveloppe satinée, renfermant une carte dont la lecture fit sensation et délia toutes les langues, bonnes ou mauvaises. On y lisait tout simplement ce qui suit:

"Monsieur et Madame du Vernon ont "l'honneur de vous faire part des fiançailles "de leur fille, Rose, avec M. Raymond "Brinvilliers, attaché à la préfecture de la "Seine."

V

Les fiançailles de mon cousin prirent les proportions d'un événement patriotique, par suite de l'éclat dont on résolut d'environner la cérémonie.

Les du Vernon entendaient faire les choses grandement: ils décidèrent de donner un bal à la suite du dîner de fiançailles officiel, où mon cousin devait offrir solennellement la bague symbolique.

Bien qu'il eût été décidé, depuis longtemps, que l'on me conduirait aussi rarement que possible dans le monde, on ne voulut pas me tenir à l'écart des fêtes qu'occasionnerait le mariage de mon cousin, et l'on m'avertit d'avoir à faire mes préparatifs, pour assister au bal des du Vernon.

Mes préparatifs, d'ailleurs, ne furent pas longs: sur les conseils de ma tante, je fis rallonger la simple petite robe blanche qui me servait aux réunions intimes, et le soir, je me coiffai tant bien que mal, à ma façon.

J'assistai, le cœur battant, à l'imposante remise de la bague des fiançailles, et, le dîner achevé, tandis que ma famille et les du Vernon se congratulaient, avec plus de fureur que jamais, je me renfonçai dans l'un des grands fauteuils du salon archaïque, toute remuée par un singulier mélange de frayeur et d'espoir, attendant passivement que le bal commençât, que la vie m'apparût et que le monde s'offrît à mes regards.

Les invités arrivèrent en foule, se précipitant vers mon cousin et Rose du Vernon, pour les accabler de paroles émues et de phrases bien senties.

Me trouvant pour la première fois au milieu d'une véritable réunion mondaine, composée, en majeure partie, de personnes que je ne connaissais guère, je me sentis tout d'abord, absolument perdue, et fus bien aise de voir arriver mes amies.

Absorbée par les événements intérieurs de notre existence familiale, je les avais peu revues depuis quelque temps; néanmoins, j'en avais rencontré une par-ci par-là, j'avais correspondu avec Germaine Daubry, à propos des livres prêtés et, tenant scrupuleusement parole, j'avais trouvé le moyen de les mettre au courant des vagues, mais réels progrès, que je me sentais en voie de faire dans les sentiers fleuris du rêve, dans la carrière romanesque.

Mes amies, aussitôt entrées dans le salon, formèrent un groupe agité, bavard et bruyant. Jusqu'à ce groupe, je me glissai, pour y aller prendre la place qui m'était réservée. Plus agitée, plus bavarde et plus bruyante que toutes les autres réunies, était naturellement Germaine Daubry; je ne l'avais encore jamais vue dans le monde, et son attitude m'y frappa: tout en elle pétillait de joie et de surexcitation mal contenue.

Elle vint au-devant de moi et me dit à voix basse:

— Eh bien, vous voici enfin dans le monde. C'est là qu'on flirte et qu'on s'amuse: vous allez voir! Etes-vous contente, au moins?

Les yeux de Germaine Daubry lançaient des flammes: j'éprouvai l'humiliante impression de sentir mon intellect toujours à cent coudées au-dessous du sien, et je répondis mollement:

— Oui, je vois bien que cela doit être amusant; mais je n'en ai pas l'habitude et cela m'intimide.

Germaine Daubry me toisa d'un air supérieur:

— C'est que vous êtes encore trop enfant, ma chère! Si vous compreniez bien tout le plaisir que l'on peut avoir dans le monde, vous ne songeriez pas à votre timidité.

Germaine Daubry interrompit là son discours: elle rougit brusquement, donna à sa coiffure un rapide et furtif coup de main, puis, absorbée déjà par un autre sujet, tremblante de surexcitation de plus en plus mal contenue, elle parut oublier totalement ma présence.

Le grand D... la lorgnait à travers son monocle. Il s'avança bientôt vers elle et, s'inclinant, l'invita pour une valse: invitation qu'elle se hâta d'accepter...

Décidément, je devenais bien impressionnable: le sourire plein de fatuité avec lequel le grand D... s'était incliné devant Germaine Daubry et l'empressement que celle-ci avait mis à le suivre me laissèrent rêveuse.

Autour de moi, le vide s'était fait: chacune de mes compagnes était partie à son tour au bras d'un cavalier: l'une avec le petit B..., l'autre avec le jeune R..., etc., etc.

Les groupes tournoyaient sous mes yeux; je les regardais et remarquais en chacun les mêmes expressions: un sourire fat sur les lèvres du jeune homme, un brûlant incarnat sur le visage de la jeune fille.

Moi, j'étais restée toute seule. Quelques jeunes gens, en quête de danseuse, avaient bien passé devant moi, mais comme, dans le feu de la réception, personne n'avait songé à me présenter les cavaliers, ils allaient ailleurs.

"MIMEOGRAPH"
Machine rotatoire à copier. Mécanisme parfait. Simple, économique, pratique. Capacité: plus de 100 copies à la minute.
JOSEPH FORTIER, Limitée
FABRICANTS PAPETIERS
210, rue Notre-Dame Ouest
Angle de la rue S.-Pierre - - MONTREAL

9 a.m. à 5 heures p.m. Engagement par Téléphone
Dr ARTHUR BEAUCHAMP
CHIRURGIEN-DENTISTE
529, RUE S.-DENIS
Tél. : est 3549

Alfred St-Cyr Jos. Hurtubise
Maison fondée en 1860
Tél. MAIN 1287
Hurtubise & Saint-Cyr
Courtiers d'Assurance, Feu, Vie, Accidents, Bris de Vitre (plate glass) Automobile et Garantie Patronale, Etc.
Agents Financiers. Emprunts négociés
Administration de successions
Agents Royal Insurance Co. Limitée
Représentants des Révdes Soeurs Grises.
BUREAU :
EDIFICE DE L'ASSURANCE ROYALE
PLACE D'ARMES

Celui qui s'aperçut le premier de ma solitude fut mon cousin: du sein des honneurs et des triomphes, il eut pitié de mon embarras, et je lui en sus un gré infini, bien qu'un peu vexée d'être surprise par lui en aussi misérable situation.

Tandis qu'il parcourait le salon, il vint à moi. Grave, presque compassé dans son rôle de fiancé officiel, il me demanda:

— Jacqueline, t'a-t-on présenté des jeunes gens?

Je répondis que non. Il m'en alla chercher, me les présenta, et, à partir de cet instant, je dansai comme les autres.

Tous les cavaliers qui m'avaient été amenés m'invitèrent correctement, à tour de rôle, chacun une fois, mais ils ne revinrent pas. D'une voix automatique, ils me parlaient de mille petites choses insignifiantes, auxquelles je répondais comme je pouvais, puis, la danse finie, ils me reconduisaient à ma place. Quelques minutes après, je les voyais s'empresser autour d'une autre jeune fille: leur petit sourire fat avait réapparu et, je le devinais bien à l'animation de leur causerie, ce qu'ils racontaient n'avait plus aucun rapport avec ce qu'ils m'avaient raconté, à moi, tout à l'heure. Et, à la manière dont leur interlocutrice riait et rougissait en même temps, je devinais aussi qu'elle devait lancer des reparties cent fois plus spirituelles et intéressantes que je n'en aurais pu imaginer.

Aux instants de repos, mes amies reformaient leur groupe et se remettaient à chuchoter et à mener en sourdine grand tapage. A peu de différence près, leur conversation entre elles, dans le monde, était la même que celles dont elles avaient coutume d'agrémenter nos réunions intimes: les petites histoires de flirt, les charmes particuliers de nos divers danseurs en faisaient tout naturellement les frais.

Sur ce dernier chapitre, il arrivait souvent que la conversation prît une tournure aigre-douce: la question qui revenait fréquemment sur le tapis, en pareille occurrence, était celle-ci: "Quel est le jeune homme le plus chic, le cavalier le plus accompli, le meilleur danseur de notre bonne ville de X...?" Cette question épineuse soulevait parfois de véritables orages: chacune avait son candidat, dont elle soutenait la supériorité sur tous les autres: Germaine Daubry, c'était le grand D..., avec lequel elle entretenait un flirt en règle; Marguerite Bardin se rabattait alors sur le petit B...; le jeune R... lui-même avait ses admiratrices, — sans oublier les autres, que je ne mentionne pas. — Mais, ce soir-là, phénomène bizarre, elles tombaient d'accord: tous les favoris habituels étaient éclipsés; le grand D... et le petit B..., eux-mêmes, ne paraissaient plus que des mannequins: on avait trouvé mieux.

Je ne comprenais pas tout d'abord de qui elles parlaient. Germaine Daubry pérorait à grand renfort de gestes: "Figurez-vous, mes chères amies, qu'on vient seulement de me le présenter. Depuis deux ans que je ne l'avais vu, je le reconnaissais à peine: j'étais, il y a deux ans, tellement stupide encore, que rien ne me frappait. Mais, comme il est bien! C'est un véritable Parisien, un snob, un gentleman!"

Et toutes de s'écrier en chœur: "Oui, un véritable Parisien, un snob, un gentleman!"

Mais la plus défiante de la bande se retourna brusquement vers moi:

— Vous ne lui répéterez rien de tout cela, n'est-ce pas?

Je compris alors qu'il s'agissait de mon cousin, et m'en troublai sans trop savoir pourquoi: une singulière pudeur me rendit pénible la certitude que, désormais, j'entendrais débiter à propos de mon cousin toutes les sornettes qui, jusque-là, avaient pour cible le petit B..., le grand D..., le jeune R.. et toute la brillante cohorte de nos jeunes snobs indigènes de X...

Le bal continuait, et les danseurs m'invitaient correctement une fois, chacun à leur tour, et me composaient de petites phrases sans intérêt... Autour de moi, les flirts s'animaient, le plaisir brillait dans tous les yeux... Une angoisse profonde, insurmontable, m'étreignait...

Je vis passer Rose du Vernon, et une colère sourde me prit contre elle. Le démon de la jalousie me mordait ce soir-là, d'ailleurs, car l'enivrement de mes amies me faisait mal à voir.

Je dansai avec le petit B... Le petit B..., réputé sémillant, était à cet instant gourmé, roide, vivante image de quelqu'un accomplissant une corvée. Surexcitée par l'atmosphère fiévreuse qui m'enveloppait, il me prit un désir fou de flirter, moi aussi, avec n'importe qui, et, puisque j'avais le petit B... sous la main...

Hélas! deux des plus jolies parmi les jeunes filles du bal passaient près de nous et, tandis qu'il me parlait d'une voix distraite, le petit B... lorgnait ces deux autres jeunes filles avec une admiration tellement évidente que, par dignité, je ne voulus point m'interposer.

Je lançai autour de moi un regard éperdu... Aucun monocle, aucun œil nature ne me lorgnait... Qui donc songeait à flirter avec moi?...

Dans la voiture qui nous ramenait à la maison, je luttai, dans l'obscurité, contre les larmes brûlantes de la plus noire mélancolie...

Sous les lumières du vestibule, je ne pus résister davantage: triste retour de mon premier bal, j'éclatai en sanglots!

Tout le monde resta d'abord pétrifié, puis ma tante accourut vers moi, affolée:

— Que me prenait-il? Étais-je malade?

Alors, sous le regard interdit de mon cousin, éprouvant le besoin nerveux de me soulager en criant mon angoisse, je répondis à travers mes sanglots:

— Oh! ma tante, je sais que je suis laide, et que je suis sotte! Je ne ressemble pas aux autres jeunes filles! Je suis trop malheureuse!

VI

Ce cri de détresse émut profondément ceux qui l'entendirent! Tandis que je remontais l'escalier, ma tante, prenant à témoin le ciel et mon cousin, interrogea:

— Mais qu'a-t-elle donc, aujourd'hui?... Où a-t-elle imaginé qu'elle était laide et point comme les autres jeunes filles?

Le ciel restant muet, mon cousin se chargea de la réponse:

— Elle était si entièrement à son désavantage, ce soir, avec sa robe trop montante et trop courte, qui lui donnait l'air d'une petite pensionnaire, et sa coiffure à la mode de Tombouctou, qu'elle-même s'en est rendu compte... Si, pourtant, elle se mettait avec goût et cessait d'avoir l'apparence d'une petite fille, elle ne serait pas plus mal qu'une autre: j'ai remarqué, lors de mon retour, qu'elle avait étonnamment gagné depuis deux ans.

— Pauvre petite, reprit ma tante, d'une voix pleine de remords: j'aurais dû m'en occuper davantage pour son premier bal; mais j'ai eu tant d'autres soucis dernièrement, que je me suis contentée de lui faire rallonger sa robe blanche et n'ai point pensé à veiller à sa coiffure... Pour la soirée que nous donnerons à la maison, il faudra que je lui commande une toilette convenable, afin de dissiper sa première et mauvaise impression.

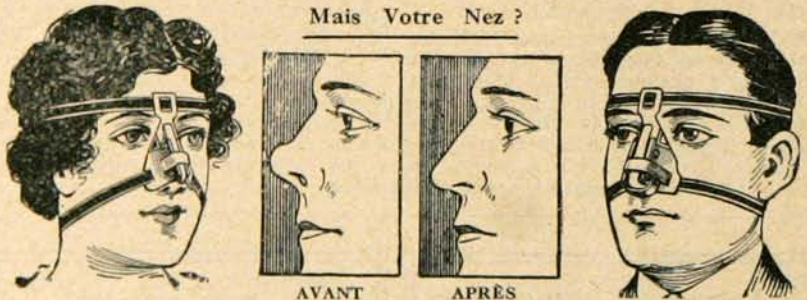
Je rentrai alors dans ma chambre, un peu réconfortée. Par un certain côté, l'opinion de mon cousin avait quelque chose d'encourageant, et la perspective de la toilette projetée pour le bal que devait organiser ma tante, changea vite mon désespoir en une rêverie souriante. "Oh! soupirais-je ardemment, si je pouvais être jolie, moi aussi, comme les autres jeunes filles, et si quelqu'un voulait bien, un beau soir, flirter avec moi!"

Le lendemain, pour la première fois de ma vie, je passai près d'une heure à disposer artistiquement mes cheveux et, par un tour de main génial, je transformai la coiffure échevelée, sans grâce, que mon cousin avait définie: coiffure à la mode de Tombouctou, en une autre, éminemment plus esthétique, à la mode actuelle de mon pays.

Je vous épargnerai le détail de l'attention minutieuse que j'accordai à chacun des

VOUS AVEZ DE BEAUX TRAITS

Mais Votre Nez ?



AVANT APRÈS

DE NOS JOURS et à NOTRE ÉPOQUE, il est absolument nécessaire de faire attention à votre apparence si vous espérez profiter de ce qu'il y a de mieux dans la vie. Non seulement vous devriez désirer avoir une apparence aussi séduisante que possible pour votre satisfaction personnelle, chose qui vaut seule tous vos efforts, mais vous constaterez que le monde en général, vous juge beaucoup sinon complètement, par votre "apparence", et en conséquence cela est heureux pour vous d'avoir en tout temps "la plus belle apparence". *Ne permettez à personne de vous voir autrement*, cela sera préjudiciable à votre bonheur! Votre succès ou votre échec dans la vie dépend de l'impression que vous produisez constamment. Quelle sera votre destinée finale? Mon nouveau redresseur de nez "Trados" (modèle 25 U. S. Patent) rectifie maintenant d'une façon rapide sûre et permanente, sans opération, les nez mal formés. Il est commode et n'empêche pas de vaquer à ses occupations quotidiennes, étant porté la nuit.

Ecrivez aujourd'hui pour avoir la brochurette gratuite qui vous dit comment rectifier les nez mal formés sans qu'il en coûte un sou si l'on n'a pas satisfaction.

M. TRILETY, spécialiste pour le visage, 1847 Ackerman Bldg, Binghamton,. N.Y

autres points de ma toilette, bien qu'elle renferme toute une psychologie, dont moi-même, et sur le moment, j'eus la demi-conscience.

Je descendis très en retard pour le premier déjeuner, et ne trouvai plus, dans le petit salon, que mon cousin, qui achevait tranquillement sa tasse de thé.

Embarrassée au souvenir de ma crise de la veille, j'entrai en scène un peu gauchement. Je m'aperçus toutefois que mon cousin me regardait avec surprise:

— Ah! çà, Jacotte, me demanda-t-il, pourquoi as-tu pleuré hier parce que tu étais laide? Tu es très bien au contraire quand tu le veux!

Toute ragaillardie par ce premier compliment, je m'assis en face de mon cousin et lui dis en confidence:

— Oui, peut-être suis-je un peu mieux aujourd'hui; mais hier, je sais que j'étais laide.

"Comment le sais-tu?" allait-il interroger... Cependant, il s'arrêta: je lui faisais un signe de tête vague, ne pouvant et ne voulant expliquer au juste ce qui, la veille, m'avait tristement confirmée dans le sentiment de ma laideur, — sentiment exaspéré par l'atmosphère enivrante de flirt, de plaisir, d'adulation, qui flottait autour de moi, et dans laquelle je me reconnaissais indigne de pénétrer.

Mon cousin comprit — ou pensa comprendre — quel genre de déception avait dû m'atteindre, car il n'insista pas. Mais, à moitié taquin, il me demanda encore:

— Et pourquoi as-tu dis que tu étais sotte, et que tu ne ressemblais pas aux autres jeunes filles?

Je me sentis devenir écarlate et répondis:

— Je ne sais pas! Oh! Raymond, tu me demandes trop de choses!

Il rougit imperceptiblement à son tour:

— C'est vrai, Jacotte, fit-il en se levant, je suis indiscret; j'oublie que tu n'es plus une petite fille!

S'en apercevait-il pour la première fois, ce jour-là?

Dans l'après-midi, je sortis avec ma tante. J'avais apporté à ma toilette de ville le même soin minutieux qu'à celle du matin, et, quand je l'eus rejointe, ma tante s'écria, elle aussi:

— Eh bien, Jacqueline, je ne comprends réellement pas ce qui t'a prise hier soir! Je ne voudrais pas te donner de vanité; mais lorsque tu seras tout à fait jeune fille, tu en vaudras bien une autre: je t'en réponds!

Au cours de cette promenade, nous rencontrâmes Germaine Daubry et sa mère. Tandis que ma tante et Mme Daubry s'entretenaient longuement sur la pluie et le beau temps, nous nous hâtames, Germaine et moi, d'échanger de rapides confidences:

— Vous êtes-vous bien amusée au bal? me demanda-t-elle.

En toute sincérité, je lui répondis:

— Non, pas autant que je l'avais espéré!

— Je m'en étais aperçue, reprit Germaine Daubry. Quand donc, ma pauvre Jacotte, cesserez-vous d'être aussi jeune?

Je l'interrompis brusquement. Il y avait un point sur lequel je désirais obtenir l'éclaircissement de ses lumières. De par son intarissable caquet et son aplomb à toute épreuve, elle avait acquis de longue date, sur notre groupe d'amies, un certain prestige qui lui conférait à nos yeux une vertu de quasi-infaillibilité.

De plus, elle s'était fait une réputation de franchise, un peu brutale parfois, mais qui, dans mainte circonstance, devenait précieuse.

Partant, je lui exposai à brûle-pourpoint le problème qui me tourmentait:

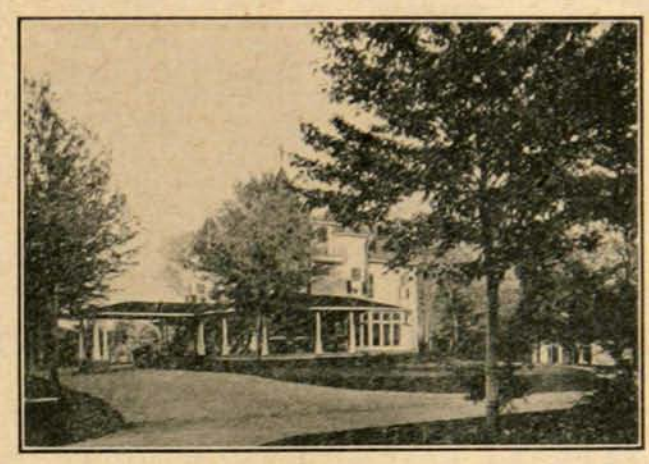
— Germaine, trouvez-vous que je suis laide?

Elle fut prise au dépourvu, mais recouvra vite son sang-froid.

— Ma chère, dit-elle, je me faisais justement la réflexion que vous étiez variable comme le temps! Vous désirez que je vous parle avec franchise, n'est-ce pas?

— Certainement!

— Eh bien, aujourd'hui, vous êtes tout à votre avantage, mais hier, ma pauvre amie, — ne vous fâchez pas, — au bal d'hier, vous paraissiez tout simplement une petite fille craintive, et beaucoup trop dépourvue de coquetterie, pour attirer sur vous l'attention. Tant qu'à la laideur proprement dite, continua-t-elle du ton méticuleux d'un professeur de philosophie, sous ce rapport, vous êtes très difficile à juger... Il y en a, voyez-vous, qui ont les traits irréguliers, une vilaine taille et qui, malgré tout, possèdent quelque chose qui attire le regard, qui leur procure des succès: je ne sais comment elles s'y prennent?... Mais vous, Jacqueline, c'est étrange: vous êtes justement le contraire des autres. Jadis, vous étiez trop brune et



Sanatorium PRÉVOST
INCORPORÉ

INSTITUTION UNIQUE SITUÉE À
CARTIERVILLE, P. Q.
À 30 MINUTES DE MONTREAL

Affections du Système Nerveux

CURE DE REPOS, DE RÉGIME ET
DE DÉSINTOXICATION,
MALADIES DE LA NUTRITION

Dr ALBERT PRÉVOST

Médecin légiste de l'Université de Paris,
Professeur de Neurologie de l'Université de Montréal,
Professeur de clinique de maladies nerveuses
à l'Hôpital Notre-Dame.

Dr EDGAR LANGLOIS
Assistant à la clinique de neurologie à l'Hôpital Notre-Dame, Spécialiste en maladies nerveuses.

Dr CHS.-A LANGLOIS
Assistant Radiologiste à l'Hôtel-Dieu.
Radiologiste.

PAS DE MALADIES MENTALES OU CONTAGIEUSES

ADMINISTRATION: - - - ROCKLAND 4052
DÉPARTEMENT DES MALADES " 1888

Ecrivez pour prospectus

Baby's Own Soap

Le Savon Baby's Own, absolument pur et délicieusement aromatisé!

Le Meilleur pour Bébé et pour vous.

5-10-21 Albert Soaps Limitée, Mfrs., Montréal

trop maigre pour une petite fille. A présent, cela vous donne un type qui n'est pas celui de tout le monde. J'entendais, hier soir même, plusieurs dames qui en faisaient la réflexion, et marquaient leur étonnement de constater que vous aviez de plus les traits fins, une jolie tournure, et que, pourtant, il semblait vous manquer, pour plaire, un charme que possédaient certaines jeunes filles, moins bien douées par la nature! Et moi, conclut Germaine Daubry, avec des accents prophétiques, moi, je sais ce qu'il vous manque: il vous manque d'être coquette, romanesque, réellement jeune fille enfin jusqu'au fond de l'âme!

— Oh! ma chère, reprit-elle, après une pause de quelques secondes, et sautant sur une nouvelle piste avec un surcroît de volubilité, mais en baissant la voix de quelques degrés encore; oh! ma chère, si vous aviez entre les mains le roman que je suis en train de lire tout à l'heure, votre extraordinaire enfantillage n'y résisterait point... Ceux que je vous ai prêtés ne sont rien auprès de celui-là! C'est un vrai roman, cette fois! Et tel qu'on n'en trouve pas tous les jours! Il y a des moments où sa lecture me rend malade d'émotion!

— Qui vous l'a donné? interrogeai-je fiévreusement...

— Personne, répondit Germaine Daubry en un souffle imperceptible, et jetant, du côté de sa mère, un furtif regard, personne: c'est moi qui l'ai pris chez mon frère, pendant qu'il voyage.

Enflammée au contact de l'héroïsme qu'avait nécessité cet acte audacieux, je voulus y participer.

— Germaine, implorai-je, quand vous l'aurez fini, prêtez-le-moi: je le cacherai bien et m'arrangerai pour vous le rendre, sans que personne l'ait aperçu!

Mais elle refusa:

— Non, cela n'est pas possible. Songez donc: si quelqu'un le voyait et découvrait qui vous l'a donné, il n'en faudrait pas davantage pour perdre ma réputation. Non, ces livres-là ne se prêtent pas! Je suis certaine, d'ailleurs, qu'en cherchant bien vous en trouveriez d'aussi passionnants chez vous... Allons, acheva-t-elle, comme nous nous séparions, courage! Vous avez déjà un petit chic tout nouveau, cette après-midi, et vous me paraissez nourrir des sentiments plus élevés qu'à l'habitude.

VII

A partir de cette rencontre, la pensée des livres défendus aux jeunes filles, que j'avais découverts un jour, en rangeant la bibliothèque de mon cousin, me hanta. Ces fameux livres, dont la lecture était capable de vous rendre malade d'émotion, me rendaient, en attendant, malade d'impatiente curiosité.

Enfin, je n'y tins plus. Une après-midi, ma tante et mon cousin étant sortis chacun de leur côté, mon oncle enfermé dans son bureau, je me glissai jusqu'à la porte du cabinet de travail de mon cousin et, après un dernier scrupule et une dernière hésitation, j'ouvris cette porte, la refermai doucement derrière moi, et avançai à pas de loup jusqu'à la bibliothèque, d'où, brusquement, j'attirai l'un des livres que j'ouvris.

Quel titre avait ce roman? Je ne pris pas le temps de m'en informer. Que disait-il?... Au premier abord, la violence de mon trouble fit danser les lignes devant mes yeux, puis je parcourus rapidement une page au hasard, l'esprit trop agité pour donner un sens à ma lecture, et un léger bruit s'étant fait entendre au dehors, la pusillanimité d'une mauvaise conscience m'affola: je remis précipitamment le livre à sa place, et m'enfuis au plus vite...

A table, le soir, il me prit des moments de confusion, qui me faisaient détourner la tête et fuir les regards qui m'environnaient. Ma tante me l'avait dit un jour: si je lisais l'un des romans de la bibliothèque de mon cousin, je serais une fille perdue! En étais-je une, dès maintenant?... Cette idée troublante ne laissait pas cependant que de me procurer, vis-à-vis de moi-même, une certaine considération inconnue jusque-là!

Le lendemain, aucune occasion ne s'offrit à moi d'aller reprendre, dans le bureau de mon cousin, le cours de l'intéressante lecture, qui m'avait laissée d'autant plus palpitante que je n'y avais rien compris.

Mais, le surlendemain, comme j'avais attrapé, je ne sais où, un léger mal de gorge, ma tante me conseilla de rester tranquillement à la maison, et alla faire sans moi quelques visites. Mon cousin étant lui-même parti voir sa fiancée, aussitôt après le déjeuner, le moment propice était donc arrivé. Je me glissai, toujours un peu haletante, mais prenant goût à l'émotion de cette équipée, jusqu'à la bibliothèque tentatrice

J'essayai de retrouver le roman de l'avant-veille; mais je dus y renoncer, n'en connaissant pas le titre. J'en repris alors, au hasard, un autre sur la couverture duquel il y avait écrit: *l'Allée de clématites;* je résolus, pour mieux le comprendre, d'en commencer la lecture au premier chapitre: ce premier chapitre me parut atteindre à la plus haute originalité...

Il mettait en scène un mari et une femme qui se disputaient. J'appréciai vivement la bizarrerie de ce cas pathologique, tel que je n'en avais point rencontré encore, jusqu'ici, en aucun de mes autres romans. Ce prologue de *l'Allée de clématites* me changea agréablement de l'éternelle exposition d'Agnès, de Marguerite ou de Lucienne, tirant l'aiguille au milieu d'une réunion familiale, et poursuivant en elle-même quelque rêve innocent: exposition qui avait coutume de servir de prologue aux bons romans, dont on m'autorisait l'usage. Cela ne manquait pas d'agrément, les premières fois; mais, à la longue, on s'en lassait... Le début de *l'Allée de clématites* était infiniment plus mouvementé, plus vivant, plus curieux.

Cependant, comme au second chapitre le mari et la femme continuaient toujours à se chercher querelle, et que, parmi les reproches que cet excellent ménage se lançait mutuellement à la tête, ils finissaient par se dire des choses dont le sens restait obscur pour moi; comme, d'un autre côté, j'étais extrêmement perplexe de savoir pour quelle raison le livre avait reçu ce titre inexpressif, mais charmant: *l'Allée de clématites*, comme je devinais bien que ce serait lorsqu'on parlerait de cette fameuse allée que l'histoire atteindrait son point culminant d'intérêt, je laissai au beau milieu le second chapitre et tournai fiévreusement les pages. Bientôt un sûr instinct m'avertit que j'en étais arrivée au passage capital. "Dans l'allée des clématites, y avait-il écrit, Gilberte — c'était le nom de la dame qui se disputait avec son mari, — Gilberte était debout... Pierre — celui-ci je ne le connaissais pas encore, mais il me captiva tout de suite par la position intéressante dans laquelle il me fut donné de l'entrevoir, — Pierre était à genoux près d'elle: il porta à ses lèvres un pli de la robe de Gilberte, qui s'appuya, défaillante, au tronc d'un arbre...

Ici, une brume légère voilà mes regards. Dès qu'elle fut dissipée, je repris aux lignes suivantes, et tombai sur des données psychologiques atteignant une profondeur où je ne m'étais encore jamais enfoncée: "Deux êtres jeunes exercent l'un sur l'autre une puissance de fascination..."

Je n'allai pas plus loin: la porte s'était ouverte, sans que je l'eusse entendue, un pas vif s'avançait vers moi et une voix sévère demandait:

— Jacqueline, que fais-tu là?

Mon cousin m'avait arraché le livre et le parcourait rapidement:

— *L'Allée de clématites*, s'écria-t-il, tu as lu cela, Jacqueline?

Je cachai mon visage dans mes mains.

— Oui, reprit-il, d'une voix que je ne lui connaissais pas, oui, tu peux avoir honte de ta conduite: une jeune fille élevée comme toi, presque une enfant, avec des manières innocentes, entrer dans mon bureau pendant que je suis sorti, pour se perdre avec des lectures pareilles!...

Je retirai mes mains et levai sur lui un regard expirant. Il feuilletait toujours le livre, s'arrêtant à certains endroits pour laisser échapper une exclamation indignée. Je compris qu'il me supposait en avoir lu beaucoup plus long et des passages bien pires, peut-être, que les paragraphes sur lesquels j'étais réellement tombée: je risquai une faible protestation.

— Raymond, je n'ai pas lu tout cela, je t'assure!

— Tais-toi, interrompit-il brutalement, n'essaie pas de mentir: penses-tu que, désormais, je pourrais ajouter foi à tes paroles?

Et comme je cachais de nouveau mon visage dans mes mains, il me poussa vers la porte:

— Allons, va, maintenant! je serai obligé d'emporter la clef de mon bureau, quand je sortirai: cela n'est pas croyable vraiment!... Une jeune fille pénètre-t-elle ainsi dans l'appartement d'un jeune homme?...

Aussitôt rentrée chez moi, je me livrai à une crise de désespoir, telle que je n'en avais pas connu durant tout le reste de mon existence avant le soir de mon premier bal... C'était la seconde fois, depuis une semaine, que les murs de ma chambre assistaient à pareil spectacle: décidément, la voie romanesque était, pour moi, semée d'épines.

Je prétextai une migraine pour ne pas descendre au dîner, ne pouvant supporter l'idée de me retrouver si tôt en face de mon cousin: je comprenais à présent que, dans

ces livres prohibés, il devait y avoir des choses, que je n'avais pas lues ou pas comprises, mais qu'il était méprisable pour une jeune fille de se plaire à étudier!... Je me remémorai le passage sur lequel il m'avait trouvée absorbée: "Pierre était à genoux... Gilberte s'appuya défaillante..." Et, plus loin, ce principe de troublante psychologie: "Deux êtres jeunes exercent l'un sur l'autre une puissance de fascination..."

Je me rappelai encore la phrase, lancée par mon cousin en un surcroît d'indignation: "Une jeune fille pénètre-t-elle ainsi dans l'appartement d'un jeune homme?" A travers la demi-obscurité de ma chambre, je ressassai longtemps l'humiliation de ces souvenirs...

La nuit, pendant mon sommeil tourmenté, je commençai par rêver lectures et romans défendus; et, naturellement, je continuai à lire, dans mon rêve: l'histoire de Gilberte. Ces lignes me revinrent textuellement: "Dans l'allée des clématites, Gilberte était debout... Pierre était à genoux... Il porta à ses lèvres un pli de la robe, etc."

Et puis, une petite substitution se produisit: mon rêve prit une forme plus tangible: j'y vis bien clairement une allée de clématites, au milieu de laquelle se trouvait toujours une jeune femme debout, et un jeune homme à genoux devant elle. Insensiblement, je finis par m'incarner en la jeune femme, et ce fut moi, bientôt, qui m'appuyai défaillante au tronc d'un arbre, comme avait fait la Gilberte du roman. Mais quel était ce jeune homme, qui baisait un pli de ma robe? Je ne pouvais distinguer ses traits: ainsi courbé, il avait la tournure d'un jeune homme élégant et distingué quelconque... C'était le type du jeune homme chic enfin, et, dans le flou de mon rêve, ce type du jeune homme chic suffisait à faire battre mon cœur: il battait à la chambrelade, comme il ne lui était jamais arrivé de battre dans la réalité.

Hélas! cet agréable songe se transforma brusquement: le jeune homme se redressa tout à coup, — sans que je pusse davantage distinguer ses traits, dans le demi-jour d'une pièce sombre, où nous nous trouvions transportés. Nous étions devant une grande bibliothèque, remplie de livres que je cherchais à saisir, tandis que le jeune homme me les arrachait brutalement des mains...

Je m'éveillai fort agitée; mais, en dépit de la lutte et de la discussion qui troublaient la seconde partie de mon rêve, sous une impression singulièrement agréable! Puis, quand j'eus repris conscience de la réalité, j'en vins à cette constatation que j'avais dû faire, la nuit même, le premier de mes rêves romanesques: il ressemblait à ceux dont j'avais entendu plusieurs fois mes amies se vanter entre elles, traversé qu'il était par une apparition masculine.

Sous l'empire de la légitime fierté que ce premier rêve intelligent, que ce premier rêve de femme, me procurait, j'envoyai à Germaine Daubry, au début de la journée, un petit mot, dont l'enveloppe portait la suscription "personnel", et qui renfermait ces quelques lignes:

"Ma chère Germaine, j'ai attrapé un mal de gorge et ne puis sortir. Hier, il m'est arrivé une aventure très désagréable; mais j'ai rêvé d'un jeune homme cette nuit! Venez bien vite, que je vous raconte tout cela."

Quelques heures plus tard, Germaine Daubry était à la maison. Mon petit mot avait produit son effet: elle arrivait, grillant de curiosité...

— Vous avez rêvé d'un jeune homme, cette nuit? commença-t-elle, dès que la porte de ma chambre se fut refermée sur nous. Racontez-moi votre rêve, et vous me parlerez ensuite de l'aventure désagréable... A propos, comment va votre gorge?

— Bien, maintenant, je vous remercie! Mais je pense qu'il vaudrait mieux vous mettre au courant de l'aventure d'abord, afin que vous pussiez comprendre plus facilement le rêve!

Et je narrai à Germaine Daubry mon expédition malencontreuse à la bibliothèque de mon cousin. Chose étrange: cette aventure, humiliante et désagréable en elle-même, se narrait avec agrément, surtout à une auditrice comme Germaine Daubry! Germaine était littéralement suspendue à mes paroles. Jamais cet esprit fort et supérieur n'avait daigné m'accorder pareille attention!

Je commençai par lui exposer ce que j'avais eu le temps de lire dans *l'Allée de clématites*. Le peu que je lui en racontai la passionna. Ce devait être, assura-t-elle, l'un de ces romans sur lesquels on ne tombe que les jours où l'on a la main heureuse: il faudrait absolument qu'elle tâchât de le trouver à son tour!

Puis, je passai à l'aventure en elle-même: lorsque mon cousin était entré à l'improviste et m'avait arraché le livre des mains. L'attention de Germaine Daubry devint alors une indescriptible anxiété: elle revivait avec moi toutes les péripéties du drame.

— Alors, il est arrivé tout à coup!... Et il vous a arraché le livre à l'endroit où Pierre était à genoux devant Gilberte!... Et il vous a dit que vous devriez avoir honte de votre conduite!... Et qu'une jeune fille ne pénétrait pas ainsi dans l'appartement d'un jeune homme!... Mais c'est bien une véritable aventure, ma chère, une aventure de roman. Car enfin, après tout, vous êtes une jeune fille et lui un jeune homme: vous avez beau être cousins, cela n'y change rien.

Ce constatant, Germaine Daubry exultait. Pour moi, cette manière nouvelle d'envisager la situation me troubla davantage encore!...

Puis, je lui parlai de mon rêve, et reçus d'elle, à ce propos, toutes les chaudes et admiratives félicitations que je pouvais en attendre... Elle me le dit en confidence: elle avait entendu raconter bien des rêves, mais aucun ne lui avait semblé renfermer une telle dose d'intérêt captivant et de fantaisie.

Là-dessus, elle se leva pour prendre congé. En la reconduisant, comme nous passions devant le cabinet de mon cousin, je lui montrai la porte et dis à voix basse:

— C'est là que nous étions hier!

Avec un respect attendri, elle contempla les alentours du lieu où s'était passé le drame... Je l'arrachai à sa contemplation, en disant:

— Il est rentré, je crois; ne restons pas ici: il pourrait sortir!

A l'idée que mon cousin pouvait surgir inopinément, Germaine Daubry jeta un regard machinal vers une glace et cambra la taille, d'un geste plus machinal encore; puis elle laissa échapper cette exclamation suspensive:

— Ah! ma pauvre amie, si j'avais un cousin comme le vôtre...

J'interrogeai du regard, pour connaître la suite.

— Vous désirez que j'achève? Eh bien, j'en deviendrais amoureuse, moi, voilà tout!

Et, sur ce trait de Parthe, elle disparut: cette bonne visite me laissant dans l'âme un inexprimable désarroi!

Donnez le "Sirop de Figues de Californie" Laxatif inoffensif pour les enfants.

Mère! Ce laxatif doux nettoie complètement le système de l'enfant. Il ne cause pas de coliques ni de diarrhée, comme le font d'autres purgatifs tels que le calomel ou l'huile de ricin. Les enfants l'aiment. Défiez-vous des imitations!

Demandez à votre pharmacien le véritable sirop de Figues de Californie, — California Fig Syrup,—dont la dose pour les bébés et les enfants est imprimée sur chaque bouteille. Demandez le "Californie."

Le soir de ce même jour, ma migraine et mon mal de gorge étant des prétextes usés, il me fallut redescendre pour le dîner et affronter le regard sévère de mon cousin...

Depuis que j'avais été découverte, plongée dans la lecture d'un roman défendu, j'attendais toujours l'éclat, l'esclandre. Je n'avais point mis en doute que mon cousin ne fût allé tout raconter à ma tante, et je ne me faisais aucune illusion au point de vue des scènes qui en devaient résulter: remontrances, prophéties de terrifiant augure; enfin, cet acte d'émancipation mis sur le compte de mon premier bal, accusé de m'avoir tourné la tête, il me faudrait renoncer à l'espoir d'un second bal et d'une toilette neuve!

Pour comble, Mme de Malers tenue au courant de la situation et, par elle, tout le petit clan des dames de la ville... Mais je me sentais devenir fataliste et j'attendais de pied ferme l'éclat scandaleux, que je supposais imminent.

Toutefois, les jours passèrent et ma tante demeura sereine à mon égard. On parla des préparatifs de notre bal et des toilettes qu'il nécessitait: je ne fus pas exclue de ces projets. J'en vins alors à cette conclusion que mon cousin n'avait parlé de rien.

Devais-je m'en féliciter? Il avait adopté à mon égard une autre façon d'agir, auprès de laquelle les pires esclandres m'auraient semblé une bénédiction.

Ostensiblement, il évitait de m'adresser la parole, et lorsque, par inadvertance, je levais les yeux vers lui, son regard froid me faisait aussitôt détourner la tête. Je n'osais, pour ainsi dire, plus prononcer un mot quand il se trouvait là. Si, faisant par habitude quelque remarque naïve, je provoquais cette réflexion: "Que tu es donc restée enfant, Jacqueline!" un mouvement ironique de mon cousin me donnait envie de rentrer sous terre.

Pour secouer un peu l'accablante oppression de cette hostilité, j'avais la perspective de mon second bal et l'essayage de la toilette promise. Elle était rose, — ma couleur préférée, — elle ouvrait légèrement par devant: elle me plaisait; elle me ravit dès la première fois où je la passai, alors que sa forme perplexe ne se maintenait en équilibre qu'à l'aide de plusieurs douzaines d'épingles. A mesure que les essayages se multipliaient, elle prenait une forme de plus en plus séduisante. Encore toute pénétrée du souvenir de mes mortifications de l'autre soir, je voulais, je voulais absolument que ma robe fît bien; je voulais être jolie à mon tour, être fêtée, admirée: j'aurais souffert le martyre pour y arriver!

Un jour où l'on ajustait la haute ceinture et où j'affirmais à la couturière: "Vous pouvez serrer encore, allez, je ne sens rien!" la femme de chambre, qui aidait à l'essayage, s'écria: "Ce que c'est, mademoiselle Jacqueline, quand vient la coquetterie!... Il y a seulement deux ou trois mois, vous ne songiez qu'à vous mettre à l'aise dans vos toilettes: il était moins facile alors qu'aujourd'hui de vous habiller!"

Quelques jours avant le bal, j'essayai une dernière fois la robe terminée. Ma tante s'enthousiasma:

— Te voilà maintenant une véritable jeune fille, qui ne manquera pas de danseurs, j'imagine, et s'amusera comme les autres!

Mais les pas de mon cousin résonnant dans le vestibule, ma tante appela:

— Raymond, entre une minute par ici, et dis-moi si tu reconnais Jacqueline, en sa robe de bal?

Il répondit brièvement, cachant mal son impatience:

— Je regrette beaucoup, ma tante, mais je suis attendu à quatre heures chez un ancien camarade et me trouve déjà très en retard!

Ce disant, il passa outre.

En guise de consolation, ma tante murmura:

— Les cousins ne sont pas toujours très gracieux, tu vois, ma pauvre Jacotte!

VIII

Le soir du bal étant arrivé, j'allai, aussitôt prête, frisée, empanachée, adresser une suprême et angoissante interrogation aux glaces du grand salon déjà illuminé.

Les glaces avaient été longtemps mes ennemis détestées. Je les apercevais partout, à chaque instant, de tous côtés à la fois: c'était un cauchemar!

Dans ma chambre, pour éviter le cauchemar, je les avais cachées avec de solide papier d'emballage, qu'on me donnait pour couvrir mes livres de classe: c'était affreux, moins affreux pourtant que le cauchemar!

Mais, dans les autres parties de la maison, je ne pouvais agir ainsi et, à chaque pas que je faisais dans le vestibule, à chaque nouvelle porte que j'ouvrais, j'en apercevais une, deux, trois, quatre, cinq, à droite, à gauche, devant, derrière: elles me poursuivaient, me cernaient; elles s'amusaient de ma détresse et raillaient mon angoisse. Elles se reproduisaient les unes dans les autres à l'infini!

Je me voyais de face, de trois quarts, de profil; je me voyais en buste et en pied: toutes me renvoyaient la même image...

C'était une petite figure pâlotte, qu'encadraient des mèches plates de cheveux bruns. La petite figure émergeait entre deux épaules grêles, lesquelles épaules surmontaient un petit corps également grêle et chétif, enveloppé dans les plis d'une robe sombre, que retenait une ceinture trop large, qui glissait toujours.

Quand j'étais petite, j'aimais déjà à faire, tout éveillée, de beaux rêves, qu'il est inutile de relater ici: leur enfantillage n'intéresserait personne; mais, d'instinct, suivant une habitude chère à tous les rêveurs, je me prenais moi-même pour héroïne: héroïne, à la vérité, singulièrement transformée. Dans mes rêves, j'étais blonde, avec des cheveux bouclés, j'avais un teint frais de poupée, et j'étais vêtue de jolies robes roses... Mais, quand j'apercevais la petite figure pâlotte, les plates mèches brunes et les vêtements sombres, dont les glaces me renvoyaient l'image, mes rêves, d'eux-mêmes, tombaient à terre, entraînant mon héroïne dans leur chute.

Et cependant, je ne fuyais pas; je restais prise au milieu des glaces: le cauchemar me retenait captive.

Je me plantais bien droite, devant la petite figure pâlotte, encadrée par les mèches plates et les épaules grêles: je lui faisais une grimace de colère, et la petite figure devenait encore plus laide.

Je disais à la vilaine image: "Pourquoi t'aperçois-je ainsi, toujours et partout? Va, je ne veux plus te voir!..." Mais l'image ne disparaissait pas: je voyais ses lèvres remuer et devinais bien qu'elle se moquait de moi... Je tendais mon poing vers elle: un petit poing maigre et nerveux se dressait, menaçant, derrière la glace, tandis que les yeux noirs, au milieu du visage pâlot, jetaient des éclairs de défi. Alors, il m'arrivait de fondre en larmes tout à coup et de fuir, terrorisée, pour échapper à la petite image obsédante et malicieuse, qui me faisait peur, sans que je pusse raisonner cette impression.

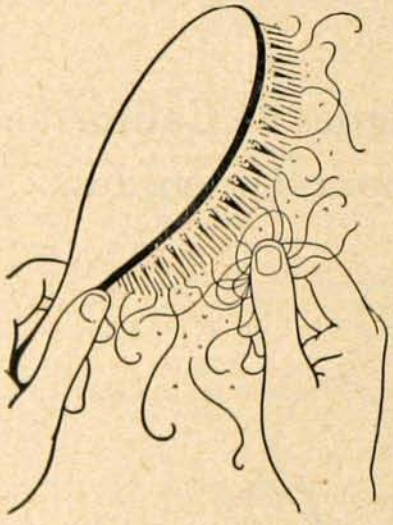
Quand elle se dressait toute vibrante, élevant son poing maigre, ayant des éclairs dans les yeux, elle semblait étendre sur moi une sorte de malédiction, et je pensais qu'elle continuerait à me poursuivre ainsi, pendant toute ma vie, pour troubler mes beaux rêves et me faire pleurer!

Avec les années, cette impression de cauchemar s'était affaiblie. Le respect humain, vis-à-vis des personnes qui entraient chez moi, et la nécessité de me coiffer avec plus de soin, m'avaient fait renoncer au papier d'emballage en guise de glaces, dans ma chambre; mais un vague sentiment de malaise me prenait toujours à contempler mon image.

Il est vrai que mes robes d'enfant un peu négligées avaient fait place à d'autres plus élégantes, que ma figure était moins pâlotte, mes épaules moins grêles et mes cheveux moins

Danderine

Une bouteille de 35 sous arrête la chute des cheveux, Enlève les pellicules. Tonique agréable.



Hâtez-vous! C'est votre devoir! Chaque jour vous perdez un peu plus de vos cheveux et vous ne faites rien pour prévenir la calvitie. Quelle pitié! La chute des cheveux signifie que vos cheveux sont malades, — ils sont probablement détruits par les pellicules, ou les pores du cuir chevelu à la racine des cheveux sont malades et ne retiennent pas les matières grasses nécessaires à la croissance et au bon état des cheveux.

La Danderine arrête presque instantanément la chute des cheveux chez les hommes ou les femmes et enlève toutes les pellicules, alors les cheveux reprennent de la vie, de la force pour croître forts, épais et longs.

La Danderine est agréable à employer— elle ne colle pas les cheveux et n'est pas graisseuse. Allez au plus tôt chez n'importe quel pharmacien et procurez-vous-en une bouteille. Faites-en usage et vous aurez une belle chevelure, épaisse et saine.

plats; mais enfin, jusqu'ici, l'apparition n'avait point cessé d'être plutôt déprimante.

Eh bien! ce soir-là, je me réconciliai du même coup avec les glaces et avec l'image qu'elles me présentaient!

Dans le grand salon de ma tante, j'apercevais d'abord de face, de trois quarts, de profil, la robe rose, la fameuse robe rose de mes rêves!... Et puis, enveloppée gracieusement par les plis de cette robe, une vision qu'au premier instant j'eus de la peine à reconnaître. Pourtant, en y regardant de près, c'était bien toujours l'ancienne vision, mais retouchée par un habile pinceau.

Et je pardonnai à la petite image de jadis d'avoir conservé une figure légèrement pâlotte et des épaules un peu grêles, je lui pardonnai les mèches brunes assouplies qui encadraient son front.

Que n'aurais-je pardonné à l'apparition qui émergeait, souriante, d'un nuage de tulle rose, dont le poing, au lieu de se lever, menaçant, était crispé, avec une émotion tremblante, sur les feuillets de son éventail, et dont les yeux, où l'on ne voyait plus d'éclairs de défi, me regardaient au contraire avec une douceur tendre.

Alors, une question frémissante brûla mes lèvres, et ainsi qu'autrefois Blanche-Neige demandait à son miroir: "Suis-je belle?" aux mille glaces du grand salon, je demandai: "Moi aussi, comme les autres jeunes filles, comme les autres femmes, puis-je être aimée?"

De face, de trois quarts, de profil, en buste et en pied, les glaces, pour toute réponse, me renvoyèrent l'image rayonnante de la jeune personne en robe rose. Elle se penchait vers moi, elle cambrait sa fine taille en arrière; elle faisait une glissade à droite et une glissade à gauche; elle agitait tranquillement son éventail. Entre les mèches brunes, le front lisse brillait d'espoir, tandis que, du nuage rose, se détachait un cou blanc comme celui du cygne; les yeux paraissaient contempler, à travers l'espace, des horizons merveilleux; chacun des traits de la petite figure pâlotte de jadis s'éclairait d'une lumière nouvelle, et dans le sourire, qui s'accentuait de plus en plus, de la jeune personne en robe rose, je lus cette réponse: "Oui, tu peux être aimée!"

IX

Lorsque dans le grand salon de réception où, depuis une demi-heure, je me contemplais, ma famille vint me rejoindre, en compagnie des du Vernon déjà arrivés, un murmure de surprise m'accueillit, qui m'arrêta, un peu décontenancée, au milieu de l'appartement.

Ma tante réprimait avec peine l'explosion de sa vanité de tante et d'auteur de la métamorphose. "Je lui ai commandé une toilette rose, disait-elle, le rose est justement ce qui lui va le mieux. Et j'ai fait venir Botté, le coiffeur: voyez comme il a fallu peu de temps pour la transformer!"

Rose du Vernon vint me complimenter; mais, sous l'amabilité de ses paroles, et guidée par l'instinct de mon inimitié, je crus deviner une obscure jalousie... Était-il donc possible que la belle et admirée Rose du Vernon eût quelque raison de me porter envie?

Dès qu'il fut entré à son tour, mon cousin me jeta un regard involontaire, et dans ce regard, que surprit le mien, je lus la même surprise, qui se reflétait dans tous les yeux qui m'entouraient. Quelques minutes après, un jeu des glaces, devenues mes amies, me renvoya un nouveau regard profond de mon cousin, fixé sur moi obliquement, de manière

Après les yeux, ce sont les dents qui contribuent le plus à donner la beauté.

Plus d'excuse maintenant

pour laisser le tartre noirâtre sur les dents.

Un procédé a été trouvé pour combattre le tartre qui se forme sur les dents, et des millions de personnes l'emploient.

Il y a quelques années, presque tout le monde avait les dents plus ou moins recouvertes de tartre. Aujourd'hui cette malpropreté n'est plus excusable. Vous pouvez en avoir la preuve en faisant un essai de dix jours.

Le tartre gâte les dents

Le tartre est une couche visqueuse que vous sentez sur les dents, elle y adhère, s'introduit entre elles et y demeure. Il constitue alors la base de cette couche malpropre qui cache l'éclat naturel des dents.

Des parties d'aliments retenues par cette couche visqueuse, fermentent et forment un acide qui, tenu en contacte sur les dents, amène la carie. Des millions de germes s'y forment, qui, avec le tartre sont la principale cause de la pyorrhée.

C'est à cette cause que sont dues la plus grande partie des maladies des dents. Nulle pâte à dents ordinaire ne peut effectivement enlever le tartre. Aussi, malgré tous les soins, les maladies des dents ont toujours augmenté, et les dents d'un bel éclat devinrent rares.

La nouvelle méthode

La science dentaire a trouvé deux moyens efficaces pour détruire le tartre. Leur action le solidifie et l'enlève sans douleur. Des années d'essais méticuleux ont prouvé leur efficacité.

Une nouvelle espèce de pâte à dents a été produite, basée sur des expériences récentes. Les deux produits qui détruisent le tartre sont incorporés dans cette pâte à dents pour en faire des applications quotidiennes. Cette pâte à dents est le Pepsodent.

Les autorités en art dentaire dans le monde entier ont reconnu la valeur de ce dentifrice. Les dentistes le recommandent.

Autres nouveaux effets

Le Pepsodent augmente dans la salive l'élément qui produit la digestion de l'amidon. Ces dépôts d'amidon non digérés, adhèrent aux dents et forment des acides.

Il augmente l'alcalinité de la salive qui neutralise les acides qui causent la carie des deuts.

Les anciennes pâtes à dents, à base de savon ou de craie, produisaient exactement un effet contraire.

Il polit les dents, de sorte que le tartre y adhère moins facilement.

Ainsi le Pepsodent par ces cinq grands procédés donne des résultats jamais obtenus avant.

En usage dans le monde entier.

Maintenant, en grande partie sur l'avis des dentistes, les peuples de cinquante pays font usage de Pepsodent. Vous pouvez en constater les bons résultats par les dents éblouissantes que vous voyez partout. Des millions de personnes ont adopté ce nouveau moyen de nettoyer leurs dents.

Envoyez-nous le coupon pour un Tube d'essai de 10 jours. Vous aurez la sensation que vos dents sont propres après vous en être servi. Vous constaterez l'absence du tartre visqueux. Vous verrez comme vos dents seront blanches après que la couche de tartre aura été enlevée.

Après une semaine, vous constaterez que ce moyen de nettoyer les dents les rend belles et les conserve. Découpez le coupon immédiatement.

Fabriqué au Canada

CANADA Pepsodent REG. IN

Le Dentifrice Moderne

Maintenant partout recommandé par les meilleurs dentistes. Employé par les peuples de cinquante pays. Tous les pharmaciens le vendent en grands tubes

959 Can.

Tube d'essai de 10 jours

LA COMPAGNIE PEPSODENT,

Dépt. 908, 191 rue George, Toronto, Ont.

Adressez un tube de Pepsodent, de 10 jours d'essai à

.....

.....

Un seul tube par famille.

que je n'aurais pu l'apercevoir, si les glaces ne m'avaient prêté leur concours.

Le bal commença. Tandis que l'orchestre attaquait les premières mesures de la danse, j'eus un dernier sursaut d'inquiétude: si, tout de même, les glaces, les premiers compliments m'avaient trompée? Si j'étais toujours la misérable petite créature, qui restait dans son coin, pendant que les autres s'amusaient, la misérable petite créature, qui pressentait bien qu'on ne l'invitait que par corvée?...

Mais cet instant d'inquiétude fut court. De l'autre extrémité du salon, le grand D..., après un coup d'œil circulaire, se dirigeait vers moi; il s'inclina en demandant:

— Voulez-vous m'accorder cette valse, mademoiselle?

Je connaissais suffisamment le grand D... de réputation, pour savoir à quel petit triomphe équivalait sa courtoisie... Mes derniers effluves de timidité s'évanouirent. J'acceptai, en me laissant entraîner.

Le soir de mon premier bal, je n'avais point dansé avec le grand D... Ne m'ayant pas été présenté, absorbé par ses flirts habituels, il m'avait à peine remarquée, aussi me demanda-t-il de bonne foi:

— C'est votre premier bal, mademoiselle?

Je répliquai, en rougissant au souvenir de la triste figure que j'y avais faite:

— Non, monsieur, je suis déjà allée au bal de Mme du Vernon.

— Ah! reprit le grand D... comme s'il venait de me reconnaître tout à coup, n'aviez-vous pas une robe blanche?

Je m'interloquai davantage encore, au souvenir de ma vilaine petite robe, et répondis: "Oui, monsieur".

Mais la vision présente de ma toilette rose effaça promptement, chez le grand D..., toute réminiscence désenchanteresse! Il s'excusa et se plaignit de ne pas m'avoir été présenté chez les du Vernon, et me pria de lui permettre de remplir cette formalité lui-même.

Ensuite, le grand D... m'offrit, au lieu de continuer à danser, de nous promener un moment dans le vestibule, dont on avait ouvert les portes toutes grandes, à l'intention des couples sentimentaux. Nous y croisâmes en effet un grand nombre de jeunes gens, qui marchaient deux par deux, lentement, penchés l'un vers l'autre. Tandis que nous passions devant une glace, le grand D... et moi, je voulus me rendre compte de l'impression que notre couple produisait sur la foule: incliné vers moi, le grand D... avait, sur les lèvres, ce petit sourire fat, particulier au jeune homme qui cherche à faire tourner la tête à une jeune fille, et je me surpris, riant et rougissant, comme faisaient toutes mes amies. Mon cœur battit d'orgueil et d'émotion: je me sentais, cette fois, bien plongée dans l'atmosphère générale de flirt, de plaisir, d'exaltation!

Renommé pour savoir faire les compliments, le grand D... ne me les épargna pas, et voyant que, dans mon inexpérience, je ne savais comment y mettre une sourdine, il en profita pour se livrer, avec plus d'ardeur que jamais, à son divertissement favori.

Et, me laissant griser à ce badinage, piquée au jeu, il arriva que je trouvai, presque sans y réfléchir, les mots pour lui répondre, de telle sorte qu'il finit, je le crois bien, par s'y griser à son tour.

Après quelques valses et quelques promenades, il me quitta en m'invitant pour le cotillon. Le petit B... lui succéda, puis le jeune R... et tous les autres à la suite.

Plusieurs fois, tournoyant sous l'œil des douairières, qui nous examinaient à mesure que nous passions, j'entendis circuler en murmure: "Voici la petite Une telle — la petite Une telle, c'est toujours moi. — Il est extraordinaire de voir comme elle a gagné depuis quelque temps! Lorsqu'elle était encore enfant, on n'aurait jamais supposé qu'elle deviendrait ainsi: elle possède un type original, cette petite, et un type qui aura du succès!"

Le murmure de ces conversations, joint aux compliments de mes danseurs, me donnait une espèce de vertige et me soulevait au-dessus de moi-même, faisant disparaître jusqu'aux dernières traces de ma gaucherie et de ma timidité.

Je flirtais indifféremment avec tous: les compliments de chacun me produisaient un effet semblable... Au milieu de mon triomphe, j'apercevais le couple formé par mon cousin et Rose du Vernon; parfois je sentais peser sur moi le même regard furtif et profond, que j'avais surpris dans une glace, au début de la soirée, le même regard singulier de mon cousin: aussitôt, une petite douche froide tombait, pour un moment, sur mon excitation. Depuis quelque temps, d'ailleurs, et ce soir-là davantage encore, j'étais le jouet de mille impressions nouvelles et irrésistibles: c'était des alternatives de joie exubérante, de tristesse sans cause, de rêves sans but et de désirs imprécis!

Depuis le commencement de la soirée, mon cousin ne m'avait pas invitée une seule fois. Mais, à une figure de cotillon, il se trouva m'être amené par hasard, et la conductrice de cette figure me dit en riant: "Allons, on ne refuse pas son cousin!" Je dus alors me lever, dissimulant un trouble qui m'aurait couverte de ridicule, et mon cousin dut m'entraîner de bonne grâce. Depuis la scène de la bibliothèque, mon cousin et moi n'avions échangé que de rares paroles forcées et, d'un commun accord, nous étions arrangés pour nous rencontrer le moins souvent possible.

Nous commençâmes donc par tourner sans rien dire: j'étais extrêmement embarrassée de me trouver ainsi, en tête-à-tête avec lui, dans l'intimité d'une valse, et, sous un air éternellement froid, il me sembla qu'il cherchait à dissimuler lui aussi un désir fébrile que cette danse prît fin.

En tourbillonnant, le volant de ma robe s'accrocha maladroitement et se trouva déchiré. Nous étions auprès du vestiaire, et mon cousin, correct avec moi comme avec une étrangère, dut m'y accompagner.

Nous nous y trouvâmes seuls. J'avisai une boîte d'épingles et me baissai pour rattacher le volant; mais mon cousin m'arrêta:

— Laisse, me dit-il, d'une voix brève, je vais réparer le malheur... Il se mit à genoux et piqua, dans la mousseline, les épingles que je lui passais.

Alors, dans l'affolement de cette soirée, quand mon cousin se fut mis à genoux devant moi, je me crus la victime d'un mirage: le souvenir du rêve, fait une nuit, après avoir lu l'histoire de Gilberte, me revint aussi vivant que si j'avais encore rêvé... Nous n'étions plus dans "l'allée de clématites"; mais un jeune homme se trouvait toujours à genoux devant moi, et je ne pouvais empêcher ma main de trembler, en lui tendant les épingles; il me semblait à présent recon-

Trois Générations d'Enfants Parfaitement Développés.

DEPUIS soixante-six ans, les mères nourrissent leurs bébés au Lait Eagle Brand de Borden. Il développe magnifiquement la croissance des enfants de santé normale. Les médecins le recommandent pour ceux dont l'alimentation se fait mal et qui dépérissent. Les mères ne doivent pas risquer des expériences sur leur bébé.

La pureté du Lait Eagle Brand ne fait pas de doute non plus que les résultats satisfaisants obtenus par des milliers de mères. Ce lait est uniquement composé de lait pur de campagne et de sucre. C'est l'aliment tout indiqué advenant le défaut du lait maternel.

Demandez nos Livrets sur les bébés; nous les envoyons gratuitement.

The Borden Co. Limited
MONTREAL.

Borden's

AU PREMIER RANG

DEPUIS 1857

EAGLE BRAND

naître en mon cousin le jeune homme auquel, dans mon rêve, je n'avais su prêter de nom, et mon cœur se mettait à battre aussi violemment qu'il avait battu la nuit de ce rêve!...

Lorsque mon cousin se releva, d'un geste un peu nerveux, je tressaillis en m'appuyant sur son bras.

Ce fut le seul moment de la soirée qui nous rapprocha l'un de l'autre: le grand D... m'accaparait le plus souvent et, dès qu'il s'éloignait, un autre accourait près de moi; mais les assiduités de celui-ci me causaient un malaise irraisonné: celui-ci était le comte Marcey, comte sans particule, bien que d'une famille titrée de longue date. Ce n'était plus un jeune homme: il frisait ostensiblement la quarantaine; mais étant resté célibataire, il avait conservé certaines prérogatives de la jeunesse, et dansait encore lorsqu'il lui en prenait la fantaisie. Il habitait un château aux environs de X... en compagnie de sa mère, l'une des dames les plus importantes de notre société. Le comte Marcey n'était pas joli garçon, loin de là! Ce n'était pas un monstre non plus. Cependant, un certain caractère de naïveté, imprimé sur sa physionomie, et une réputation, généralement affirmée, de n'avoir pas inventé la poudre, l'avaient si bien livré à la moquerie, au persiflage, qu'en dépit de sa fortune, de son titre, de son air bon enfant et de la haute considération dont jouissait sa mère, il n'avait encore trouvé à X... ni femme ni jeune fille qui eût pu consentir à l'épouser. Pourtant, il ne se considérait pas comme battu, et n'avait point, disait-on, renoncé au légitime désir de convoler en justes noces.

Je ne le connaissais guère avant le bal; mais, ce soir-là, il se fit présenter à moi par le grand D..., qui, m'ayant décliné le nom et la qualité du comte Marcey, acheva la présentation en me glissant à l'oreille: "C'est un admirateur, vous savez!"

A partir de ce moment, le comte me témoigna l'empressement d'un admirateur. Mais le grand D... s'amusait à le dérouter: sitôt qu'il le voyait approcher, il m'offrait son bras, pour un tour de valse ou une promenade dans le vestibule: c'était un jeu qui nous amusait tous les deux; cependant le comte, bientôt, s'en lassa: il finit par se promener seul, de long en large, comme un homme qui médite un grand projet.

Le cotillon prit fin: un à un les invités se retirèrent. Quand ils furent tous partis, jusqu'aux du Vernon, à notre tour nous nous séparâmes. A l'instant où mon cousin et moi quittions le salon, chacun par une porte différente, et sans nous être approchés l'un de l'autre, ma tante nous rappela, avec une pointe d'étonnement.

— Eh bien, vous ne vous dites pas bonsoir?

Je revins à mon cousin et lui tendis la main, qu'il serra froidement, sous l'œil moqueur de ma tante, qui dit en riant:

— Ils sont absorbés dans leurs rêveries, chacun de leur côté.

Puis, je montai à ma chambre; là, me retrouvant enfin dans le calme, mon cœur novice encore tout bouleversé au souvenir des émotions du flirt, des compliments que j'avais reçus, des admirateurs qui me les avaient prodigués, je sentis grandir en moi une immense lassitude, et, sur le même oreiller, où, l'autre nuit, j'avais pleuré ma première déception, j'appuyai ma tête fatiguée et pleurai pour un chagrin beaucoup plus amer encore.

En vain essayai-je de me remémorer mes triomphes de la soirée: mon excitation factice m'avait abandonnée, et le souvenir de mes admirateurs même me laissait indifférente. Parmi les jeunes gens du bal, il y en avait un qui s'était montré à mon égard d'une froideur de plus en plus blessante, et c'était à celui-là que je songeais en pleurant.

Car l'idéal abstrait de jeune homme chic et séduisant qui, dans mon rêve indécis, me poursuivait, depuis qu'insoucieuse des périls qui m'y pouvaient atteindre, j'étais entrée bravement dans la voie romanesque, avait pris dernièrement une forme concrète, — je m'en rendais compte à présent: un voile venait de se déchirer devant mes yeux, — et, suivant la formule consacrée, pour le bonheur ou pour le malheur de toute mon existence, j'étais amoureuse de mon cousin!

X

Pour le bonheur ou pour le malheur de mon existence?... Hélas! Pauvre de moi! N'étais-je pas prédestinée à devenir amoureuse de mon cousin? Et lorsque autrefois, encore toute petite fille, j'avais pour lui une adoration, la grande sentimentalité, qui régit le monde, ne commençait-elle pas déjà son œuvre en moi?

Plus tard, enfin, n'avait-il point réapparu dans ma vie, juste à temps pour réaliser à mes yeux le vague idéal de prince Charmant, dont la hantise m'était venue?

Alors, je ne vécus plus que dans la fièvre que me procurait la présence continuelle de mon cousin, à deux pas de moi. Cette présence, je la cherchais et la fuyais alternativement. Il y avait des instants où je n'étais pas maîtresse de la fuir à mon gré: il m'arrivait de le rencontrer inopinément, et d'être obligée de rester en face de lui, décontenancée, avec des rougeurs et des pâleurs subites. Lorsque je me hasardais à lever mes yeux vers les siens, je rencontrais souvent le même regard surpris, inquisiteur, méditatif, qui m'avait frappée le soir du dernier bal.

Je ne révélais à personne mon tourment: en dépit de la promesse faite à mes amies de les tenir au courant de mes progrès sentimentaux, je me renfermais vis-à-vis d'elles, à ce sujet, dans un mutisme presque absolu. Bien souvent, pourtant, à nos réunions intimes, et en compagnie de tous les autres sémillants cavaliers de X..., mon cousin faisait les frais de la conversation, et Germaine Daubry, en l'occurrence, ne manquait jamais de laisser échapper un soupir explicite, révélant assez que son âme, sensible autant que volage, n'était pas restée indifférente au charme de ce nouveau danseur, oiseau de passage parmi notre société mondaine. Pour moi, on avait imaginé de me taquiner avec le grand D..., et les protestations que j'essayais de faire entendre ne servaient qu'à exciter davantage mes amies.

Toutefois, je ne voulais point fare connaître la vérité: mon cas avait quelque chose de sérieux que n'avait pas celui des autres et, dans mon affaire sentimentale, à moi, je me sentais le cœur trop engagé pour jouer et badiner d'un esprit libre.

En l'impasse terriblement dramatique où je me trouvais: amoureuse d'un cousin, qui paraissait fort peu soucieux de ma personne, et dont l'époque du mariage avec une autre approchait rapidement, vous serez étonnés, sans aucun doute, d'apprendre que je ne songeai point au suicide.

Cette philosophie dans l'amertume, qui écarta de mon cerveau toute obsession morbide, vint en grande partie du commerce habituel que j'avais entretenu, depuis ces dernier temps, avec une foule de grandes pensées littéraires et psychologiques... Je savais bien que "les amours sans espoir étaient les plus sublimes de tous les amours", — j'avais découvert cette proposition, quelque peu suspecte, frauduleusement glissée dans l'un de mes bons romans, — et je ne saurais dire quel réconfort j'en obtins, ni de quel charme poétique elle enveloppa mes premières détresses amoureuses!

Enfin, pour me sauver d'un excès de langueur mélancolique, j'avais le souci constant de tenir honorablement le rôle grandiose qui m'avait été réparti: j'étais, entre toutes, et avec une pleine conscience de cette particularité — j'étais l'héroïne de roman, la rêveuse et touchante héroïne d'un roman des plus passionnels. — Je me plaçais, désormais, bien au-dessus de Georgette, de Lucienne, d'Agnès, etc., qui avaient fait, tout d'abord, l'objet de mon enthousiasme, et auxquelles j'avais tant désiré ressembler un jour.

Or, pour tenir mon rôle honorablement, il fallait m'appliquer à ce que l'extérieur de ma personne répondît à l'élévation de mes sentiments, et je fis en sorte de ne pas descendre du piédestal, où les triomphes de mon second bal m'avaient placée dans l'estime de mes concitoyens.

Cette pensée m'inspirait chaque jour quelque nouvel artifice de coquetterie, destiné à rehausser mes charmes naturels. Dans la rue, je rencontrais le grand D..., ainsi que tous nos autres danseurs: ils me lorgnaient furtivement et tiraient des coups de chapeau empressés. Je me demandais alors comment j'avais pu, jusque-là, me passer de ces hommages discrets, dont je me grisais à chacune de mes sorties.

Mais c'était peut-être à la maison qu'avec plus de fureur encore j'exerçais ma coquetterie, car c'était là, surtout, que je "Le" rencontrais. Et mon amour avait beau être un amour sans espoir, je voulais néanmoins que mon cousin emportât de moi, en quittant la maison, un souvenir élégant et gracieux.

CORS

Enlevés avec les doigts

Ne fait aucun mal! Versez une goutte de "Freezone" sur le cor qui vous fait souffrir, et instantanément la douleur cessera, puis, bientôt après, vous l'enlevez complètement avec les doigts.

Votre pharmacien vend, pour quelques sous, une petite bouteille de "Freezone," suffisante pour enlever n'importe quel cor dur, cor mou, ou cor entre les orteils, et les parties calleuses, sans douleur et sans causer d'irritation.

Le traitement par l'extrait glandulaire fait repousser les cheveux

La thérapeutique glandulaire guérit la calvitie. Ce nouveau traitement donne de la santé et de la force aux cheveux.

Les savants attribuent la calvitie, chez l'homme et chez la femme au mauvais fonctionnement des glandes situées à la racine des cheveux. La croissance des cheveux dépend des sécrétions de ces glandes. Ces sécrétions rendent possible l'assimilation des éléments du sang qui sont indispensables pour la production d'une chevelure luxuriante.

Il est maintenant possible pour toute personne chauve d'acquérir une chevelure abondante, grâce à la découverte de E. R. Alexander, le savant universellement connu. Le Dr Alexander a découvert l'extrait de glandes qui supplée au manque de sécrétion des glandes et provoque la croissance des cheveux.

L'emploi de ce remède peut se faire à domicile. Après quelques semaines, vous verrez apparaître des cheveux forts et brillants avec toute l'apparance de la bonne santé.

Le Dr Alexander est si certain qu'il peut vous débarrasser des ennuis que vous cause la perte de vos cheveux et vous faire recouvrer votre chevelure, qu'il offre d'envoyer sur envoi de $2.00, tout ce qu'il faut pour faire un bon essai du traitement, à tous ceux qui lui écriront pour le demander.

Employez-le suivant les indications, et si après un mois, vous ne voyez pas que vos cheveux repoussent avec leur ancienne vigueur, le traitement ne vous coûtera pas un sou.

N'ENVOYEZ PAS D'ARGENT — envoyez simplement votre nom et votre adresse aux Laboratoires Alexander, 532, Terminal, Toronto, Ont., et le traitement vous sera immédiatement expédié par la malle. Quand vous le recevrez, remettez seulement $2.00 au postillon, plus quelques sous pour les frais de poste. Faites-en l'essai suivant les indications, et si après un mois, vous n'êtes pas entièrement satisfait des résultats, votre argent vous sera immédiatement remboursé. Un fort montant est déposé en banque par le Dr Alexander pour garantir le remboursement de votre argent si vous le désirez.

Ne souffrez pas plus longtemps les ennuis que vous cause la calvitie—profitez de cette offre généreuse et essayez ce traitement.

Les jours passaient; je vivais avec mon rêve, trouvant une certaine douceur à l'exalter en moi-même, à tressaillir au bruit des pas de mon cousin dans l'escalier ou de sa voix dans le vestibule. Comme j'étais loin de prévoir le péril qui me guettait!

Par une après-midi pluvieuse, Mme de Malers qui, appelée ailleurs par d'autres occupations, avait insensiblement espacé ses visites, depuis que les fiançailles de mon cousin et de Rose étaient un fait accompli, Mme de Malers revint à la maison, avec les allures secrètes qui lui étaient particulières.

Au moment où elle réclama, d'un ton mystérieux, qu'on avertît ma tante qu'elle désirait lui parler, mon cousin et moi nous rencontrions par hasard sur le même escalier. Il se pencha par-dessus la rampe et, ingrat, murmura entre ses dents: "Que se passe-t-il encore? Il ne peut cependant être déjà question de mon divorce..."

Hélas! il ne s'agissait pas de divorce, mais d'autre chose qui ne valait guère mieux, ainsi que je l'appris sans retard.

Ma tante vint me trouver de bonne heure le lendemain, et m'annonça joyeusement qu'elle était chargée pour moi d'une importante communication. Ne pouvais-je soupçonner laquelle?

Aussitôt prise d'une inquiétude mal définie, je ne devinais rien toutefois. Alors, ma tante expliqua: "C'était le comte Marcey qui me demandait en mariage!"

Et ma tante s'arrêta pour jouir de l'effet, tandis que je restais devant elle, complètement abasourdie!

Depuis le fameux bal où il avait fait preuve d'un si vif empressement à mon égard, où le grand D... m'avait confié, en me le présentant, que c'était l'un de mes admirateurs, et où je m'étais amusée à le fuir et à le dépister, j'avais rencontré de temps à autre le comte Marcey, dans la rue ou bien en visite; mais absorbée par d'autres soucis, je ne lui avais accordé qu'une attention distraite, loin de soupçonner ses projets à mon égard.

Je ne pouvais articuler une parole!... On allait donc me marier, moi aussi! On allait faire pour moi comme pour mon cousin: me fiancer de vive force, avec quelqu'un que je n'aimais pas!... Et les livres qui parlaient d'amour à propos de mariage: pourquoi racontaient-ils des sottises pareilles?... C'était donc là tout le roman de la vie! C'était là qu'aboutiraient tous mes rêves et la vague sentimentalité qui couvait en moi depuis si longtemps! Oh! que l'existence était une chose triste, banale, ennuyeuse! Il m'en vint un profond découragement: pourtant, bien qu'à peu près certaine en expectative d'être vaincue dans la lutte inégale où, je le devinais, entre cent adversaires acharnés, le plus redoutable, sans aucun doute, serait la terrible Mme de Malers, je ne voulus pas m'abandonner sans défense, et répondis à ma tante:

— Je ne désire point me marier!

Cette réponse était si différente des transports de joie escomptés, que ma tante, à son tour, resta pendant quelques instants abasourdie; puis son indignation éclata:

"Comment? je ne désirais pas me marier!... C'était toute la réponse que je trouvais à faire, moi, fille sans fortune, à la proposition inespérée d'un homme riche et bien posé comme le comte Marcey!... N'avais-je point envie de me faire prier, de me singulariser? Ou bien m'étais-je monté la tête en rêvant d'un prince Charmant?... Étant donnée mon habitude de vivre à moitié dans la lune, cela n'aurait eu rien qui fût de nature à surprendre! On perdait sa peine, en vérité, à vouloir faire le bonheur d'enfants ingrats et chimériques!..."

Et ma tante sortit, frémissante et courroucée!... Mais, l'après-midi, tandis que je me promenais dans le jardin, en passant près du salon j'entendis la voix de Mme de Malers, qui alternait avec celle de ma tante:

— Elle est encore si enfant! disait ma tante. Au premier abord, la perspective du mariage en lui-même, et avec un presque inconnu, l'a effarouchée: je le lui ai annoncé trop brusquement!

— Il serait malheureux, répliquait Mme de Malers, que, pour un caprice de fillette, elle compromît le superbe avenir qui lui est offert!

— C'est une chance inespérée pour elle, reprenait ma tante, un bonheur dont elle comprendra mieux le prix, quand elle connaîtra davantage les difficultés de la vie!

Alors, ingrate en effet, comme j'en avais déjà reçu le reproche, à la pensée de l'avenir superbe qui m'était offert et du grand bonheur qu'on me préparait, je m'enfuis au fond du jardin, pour y pleurer à mon aise...

La petite tonnelle, sous laquelle je me réfugiai, était située aux environs de la grille d'entrée. Il n'y avait pas cinq minutes que je pleurais amèrement sur la perspective de ma félicité prochaine, quand la grille s'ouvrit devant mon cousin: il rentrait d'une course quelconque, d'une visite chez sa fiancée, peut-être, et se trouva juste devant moi, qui relevais la tête, effrayée des pas que j'entendais sur le gravier.

Dans la panique folle que me causa la présence inattendue de mon cousin, j'appuyai de nouveau mes deux coudes sur la table de pierre de la petite tonnelle, et, enfonçant mon visage entre mes bras, je sanglotai encore plus fort, agissant inconsciemment à la manière des enfants qui veulent être consolés.

Mon cousin resta quelques minutes debout près de moi, interloqué, hésitant, puis il passa, et j'écoutai le bruit de son pas nerveux s'éteindre à travers les allées du jardin et s'engouffrer dans la maison.

Machinalement, je m'arrêtai alors de pleurer. Comme ceux qui n'ont plus rien à attendre, rien à espérer de leurs semblables et de la destinée, je demeurai l'œil sec, à songer froidement à tous mes malheurs, augmentés encore par le ridicule de cette nouvelle crise de larmes devant mon cousin.

Je me retrouvai, le soir, plus embarrassée que jamais en sa présence. Mais il paraissait tellement indifférent et lointain que je me calmai: je l'intéressais trop peu, sans doute, pour qu'il se souvînt encore de notre rencontre de l'après-midi.

Pourtant, à la fin de la soirée, tandis qu'elle faisait une partie de cartes avec mon oncle, j'entendis ma tante, qui parlait à voix basse, après avoir jeté un regard vers le fauteuil où j'étais enfoncée, les yeux mi-clos:

— Jacqueline est allée pleurer sous la tonnelle aujourd'hui, paraît-il. Cela ne m'étonnerait point qu'elle eût elle aussi en tête quelque amourette. Raymond m'a ouvert les yeux à ce propos: ce doit être le grand D... Il ne la quittait pas le soir de notre bal et il faut si peu de chose pour exalter l'imagination d'une fillette de cet âge!

Ainsi, mon cousin, tout de même, s'occupait encore de moi lorsqu'il en avait le temps! Et lui aussi devinait bien que j'avais en tête quelque amourette!... Mais, grand Dieu, s'il avait su laquelle!

Entre nous deux, les relations avaient conservé leur caractère hostile; même, à certains moments, lorsqu'un incident quelconque obligeait mon cousin à m'adresser la parole, une telle animosité perçait dans le ton de sa voix, que j'en arrivais à me demander ce qu'il pouvait bien avoir contre moi, si l'indignation qu'il avait éprouvée à me surprendre, lisant un livre de sa bibliothèque, était seule au fond de cet excès de froideur? Qu'avais-je donc pu lui faire, pour changer l'affection protectrice, qu'il m'avait toujours témoignée, en cette agressive antipathie?...

Quelques jours après qu'on m'eut fait part de la demande en mariage du comte Marcey, il y eut, chez Mme de Malers, une petite soirée intime, à laquelle je fus conviée.

Il avait été primitivement décidé qu'une fois passés les deux grands bals, donnés à l'occasion du mariage de mon cousin, je rentrerais dans l'ombre de ma vie sédentaire; mais les horizons de ma destinée, subitement, s'étaient élargis: il n'y avait plus, dorénavant, aucune raison de me garder loin du

monde, puisque je devais y tenir un jour une place enviable, grâce à la chance inouïe que j'avais eue de plaire au comte Marcey.

Seulement, avant de partir, ma tante me fit cette recommandation:

— Surtout, ne t'affiche pas avec M. D..., comme tu as commencé à le faire l'autre soir!

Cette observation fut lancée devant mon cousin. Piquée au vif, je répondis:

— Oh! ma tante, vous savez bien que je ne voudrais m'afficher ni avec lui ni avec d'autres; mais s'il m'invite, je ne peux cependant pas le refuser!

— Cela n'empêche, répliqua ma tante, qu'il y a toujours moyen de se tenir sur la réserve!

Alors, mon cousin, ennuyé de la discussion, dit à son tour:

— Laissez-la donc; si elle a l'idée de flirter avec un jeune homme qui lui plaît, vous ne l'en empêcherez pas!

— Vas-tu lui prêcher l'indiscipline?... interrogea ma tante.

— Moi, s'écria mon cousin avec vivacité; mais je n'ai aucun titre pour lui prêcher quoi que ce soit!

Depuis qu'il m'avait fait savoir ses intentions matrimoniales, j'avais eu le soulagement de ne pas rencontrer le comte Marcey. J'étais peu sortie, du reste, et puis il avait été résolu, dès le premier jour, par les puissances supérieures qui tenaient notre sort entre leurs mains, que nous engagerions plus avant connaissance à une entrevue, préméditée par le génie inventif de Mme de Malers: la petite soirée intime avait été organisée comme prétexte de cette entrevue.

Ma tante ne m'avait plus reparlé du comte Marcey que discrètement et à mots couverts, pensant qu'il valait mieux me laisser réfléchir toute seule à son avantageuse proposition, et, sentant peser sur moi une sorte de fatalité, je m'étais laissée prendre dans l'engrenage des combinaisons de Mme de Malers, sans plus y opposer de résistance.

D'ailleurs, les ouvertures de mariage qui m'avaient été faites par voie détournée ne formaient que le prologue de l'entreprise: rien n'était encore décidé. J'avais été tenue au courant, par ma tante, de la réponse faite au moyen de la même voie détournée: "Cette proposition nous touchait et nous honorait à la fois; mais, avant de jeter définitivement les bases d'une entente future, on désirait qu'une ou deux occasions nous rapprochassent, le comte Marcey et moi, car on tenait à avoir mon consentement formel et donné en toute connaissance de cause.

Cette réponse n'avait rien de décourageant pour le comte: il faudrait bien que je consentisse un jour! — Il devait le savoir, lui aussi, comme je le savais moi-même. — Un jour viendrait où je dirais: "Oui, je l'accepte pour époux." Alors, on célébrerait nos fiançailles, et devant nos familles assemblées, il m'embrasserait, comme mon cousin avait embrassé Rose du Vernon. Il me baiserait peut-être la main, quand nous serions seuls tous les deux; il me donnerait la bague de fiançailles, puis l'anneau de mariage, et nous serions heureux ensemble, comme mon cousin et Rose du Vernon le seraient de leur côté! Voilà ce qui devait arriver, — j'en étais si persuadée que je n'essayais même plus de lutter, — voilà ce qui devait arriver, à moins toutefois que je ne mourusse avant: ce qui aurait de beaucoup simplifié la situation!

Nous arrivâmes à la petite soirée de Mme de Malers presque en même temps que le grand D..., qui s'élança vers nous avec une telle précipitation qu'il faillit bousculer mon cousin:

— Je vous demande pardon, s'excusa-t-il hâtivement, je voulais présenter mes hommages à Mlle Jacqueline.

Très froid et un peu nerveux, — décidément il devenait, avec tout le monde, de plus en plus froid et nerveux, — mon cousin murmura un bref:

— Comment donc! et s'éloigna.

Le grand D... me pria de lui accorder la valse qui allait commencer. Ne sachant de quelle manière m'y prendre pour refuser, je partis avec lui, en dépit de l'air fâché de ma tante.

Mais, aux dernières mesures de la valse, ma tante me rappela et m'avertit que le comte Marcey, qui se tenait près d'elle, me sollicitait pour le boston suivant.

C'était bien le plus timide des amoureux, le comte Marcey! Il me parut si terriblement roide et gourmé, qu'une partie de mes impressions dut se refléter sur mon visage, car ma tante, inquiète, se pencha vers moi pour murmurer:

— Tâche donc d'avoir l'air plus en train et de te montrer sous ton meilleur jour!

Nous bostonnâmes un assez long moment, sans que le comte m'adressât la parole. Je ne lui disais rien non plus, faute d'inspiration pour entrer en matière, et ce touchant entretien menaçait de se prolonger sur la même gamme jusqu'à l'éternité, lorsque, se décidant à l'effort nécessaire pour rompre la glace, le comte Marcey me pria de me retirer à l'écart avec lui, pour y causer tranquillement.

Je n'osai décliner l'invitation, et le suivis derrière un palmier, où nous nous assîmes sur deux chaises, qui semblaient avoir été placées là exprès.

Alors, avec un mélange de timidité et d'intime persuasion de l'honneur qu'il me faisait, le comte me pria de lui donner, ce soir-là même, la réponse qu'il attendait, et qui avait été subordonnée à mon agrément.

Devant cet ultimatum, une terreur répulsive me fit reculer, tandis que je balbutiais avec énergie:

— Non, non, pas ce soir. Je ne puis répondre ce soir!

L'affolement de cette réponse désarçonna le comte Marcey: il changea de tactique et me supplia de ne pas le quitter sans lui accorder au moins un mot d'espoir; il me laisserait, pour me décider, tout le temps que je pourrais désirer, et attendrait patiemment.

Il semblait tellement anxieux qu'une profonde pitié m'envahit, une pitié qui n'excluait pas l'antipathie, qui augmentait au contraire l'impression pénible que me procurait ce tête-à-tête, mais qui arrêta toute parole cruelle sur mes lèvres.

Cependant un sentiment égoïste dominait en moi la pitié. Un instant, le comte me prit les mains, commença de murmurer quelques mots à voix basse... Je n'y pus tenir: l'amour me frôlait de trop près; j'eus bien nette la sensation du bonheur, qui aurait enchanté pour moi cette minute destinée aux aveux, si un autre se fût trouvé là, au lieu du comte Marcey, dans l'intimité de ce tête-à-tête, — si un autre, que je voyais de loin, nonchalamment adossé contre le chambranle d'une porte, m'eût parlé tout bas comme faisait le pauvre amoureux, dont les paroles me troublaient sans me pénétrer...

Enfin je me levai, me sentant pâlir et prise de vertige:

— Non, lui dis-je, non, je vous en supplie, ne me dites plus rien ce soir!

Et, lui me suivant, nous quittâmes le palmier, dont la seule vue, tant que dura le bal, me causa un malaise insurmontable.

J'avais du reste une hâte fébrile que ce bal prît fin! Le comte Marcey partit de bonne heure et je lui en sus gré; mais, avant de partir, il entraîna mon cousin, qui cherchait visiblement à se dégager, et lui parla longuement. Je devinai qu'il lui parlait de moi et mon irritation s'en accrut; qu'y avait-il besoin de mêler mon cousin à cette déplorable affaire!

A peine étions-nous remontés en voiture, ma tante commença à m'accabler de récriminations: elle avait eu vent de la manière dont j'avais répondu au comte Marcey et m'en exprima son mécontentement. Puis se retournant vers mon cousin:

— Que te disait-il donc, tout à l'heure?

Mon cousin, qui paraissait encore le plus énervé de nous trois, répondit brièvement:

Maison d'éducation

Ecole Préparatoire

Attention spéciale aux élèves retardés dans leurs classes commerciales ou classiques. Cours strictement privés, jour et soir.

+

COURS CLASSIQUE, ET COMMERCIAL

+

TEL. EST 7496

+

BREVETS, EXAMENS

Cours spéciaux d'anglais

+

195 EST, STE-CATHERINE

— Mais rien de nouveau, rien que vous ne sachiez et qu'il ne vous ait dit à vous-même!

— Il te parlait de Jacqueline, n'est-ce pas?

A la lueur d'un réverbère, devant lequel nous passions, mon cousin répondit "oui" d'un signe de tête, et se renferma dans son mutisme.

A la maison, ma tante, qui avait une tendance fâcheuse à prendre mon cousin comme témoin de tout ce qui m'arrivait, continua, tout en montant lentement avec lui, et tandis que je regagnais ma chambre, à l'entretenir de mes aventures diverses:

— Le pauvre comte Marcey était absolument désolé! Enfin, ce soir, elle s'est tenue au moins sur la réserve avec le grand D..., c'est déjà quelque chose, car ce flirt ne pouvait la mener à rien, qu'à lui faire une réputation de légèreté. Mais je n'en reviens pas du succès de cette petite! Elle est devenue gentille, certainement, et possède un type original; toutefois il y en a tant qui sont autrement belles femmes qu'elle!

Me penchant par-dessus la rampe, dans l'obscurité, j'entendis mon cousin qui, renfourchant son thème favori, commençait:

— Il n'y a pas que la beauté plastique...

— Oui, oui, je sais, interrompit ma tante impatientée, il y a le charme!

XI

Cependant, l'amour que j'éprouvais pour mon cousin était devenu à la longue, et peut-être sous l'influence de l'exaltation romanesque où m'avaient maintenue mes pseudo-fiançailles avec le comte Marcey, une passion violente, dont la lourde tristesse ne ressemblait plus à la mélancolie, non dépourvue de charmes, qui avait poétisé mon éveil sentimental.

Amaigrie, pâlie, ne dormant qu'à peine, je finis par avoir une mine si inquiétante que l'on fit appeler le médecin.

— C'est, assura-t-il, une dépression nerveuse, qui doit venir d'une très vive contrariété; si vous pouvez la lui éviter pour le moment, faites-le, ou, en tout cas, tâchez de la distraire, car, sans cela, elle tomberait sérieusement malade.

Alors, une grande décision fut prise: on me laisserait me remettre tranquillement de toutes ces émotions et l'on attendrait, pour me reparler mariage, que ma crise nerveuse fût calmée. D'un autre côté, sur les conseils de sa mère et d'un groupe de dames qui s'intéressaient à lui, le comte Marcey, que l'on avait cru devoir mettre au courant, sans lui en faire soupçonner la cause, de l'état maladif où je me trouvais momentanément, résolut d'entreprendre un voyage, qui l'aiderait à la patience, en le conduisant jusqu'à l'époque où mon sort et le sien pourraient être définitivement fixés.

— Pourvu toutefois qu'il ne change pas d'idée en route! murmurait ma tante, qui ne laissait pas que d'être vaguement inquiète.

Pour moi, j'éprouvais un soulagement réel à la perspective de ces quelques mois d'accalmie, me permettant de m'absorber tout entière dans le souci de mon amour: souci qui m'était cher, en dépit des tourments qu'il me procurait.

L'un de mes principaux tourments était le souvenir de notre rencontre orageuse, à mon cousin et à moi, le jour où il m'avait trouvée *l'Allée de clématites* entre les mains, et la certitude de l'opinion méprisante en laquelle il persistait à me tenir. Enfin, j'eus l'occasion de me justifier.

Dans un coin du salon, une après-midi, je lisais un nouveau roman à l'usage des jeunes filles, que venait de me prêter Germaine Daubry.

Ce nouveau roman se distinguait fort peu de ses pareils, quant au style et même quant au fond de l'histoire; mais, comme tous les autres, il parlait d'amour et, pour ce, captivait et charmait mon attention.

Tandis que je lisais, mon cousin arriva dans le salon, en quête de son journal. Je l'entendis entrer, perdis contenance immédiatement et, sans plus comprendre le sens des mots que j'essayais en vain de déchiffrer, je m'enfonçai pourtant, avec plus d'ardeur encore, dans ma lecture; mais j'avais bien claire la sensation que mon cousin allait venir me parler.

Il tourna quelques minutes au fond du salon, puis s'approcha de moi. Il paraissait singulièrement provocant et, revenu à la familiarité d'autrefois, il donna un petit coup de journal sur mon livre et en regarda le titre:

— Tiens, dit-il, tu te contentes de ceux-là maintenant?

LE ROI DES PARFUMS AU CANADA

" Faites-Moi-Rêver "

Si l'on en juge par la vogue grandissante de ce parfum
Sa qualité maîtresse, son arôme distinctif
En font le parfum recherché des élégantes.

Sous le charme de ce parfum nous vous présentons la poudre de toilette

" Faites-Moi-Rêver "

Avec un cachet délicat. En vente partout.
$1.00 la boîte.

J. JUTRAS, *le parfumeur de la Canadienne* 1739, Ave Papineau
MONTREAL

Le ton ironique et mordant de mon cousin m'alla droit au cœur. Mais je pensai avoir là une occasion unique de me disculper à ses yeux et voulus en profiter.

— Raymond, fis-je d'une voix que je sentais prête à se briser à chaque instant, le jour où tu m'as trouvée dans ton cabinet...

— Eh bien! interrompit-il, tu étais absorbée par un livre défendu à une jeune fille bien élevée: tu ne vas pas chercher maintenant à m'affirmer le contraire!

— Non, Raymond, ce n'est pas cela que je veux dire... Mais, je voudrais t'expliquer pourquoi tu m'as trouvée, lisant un roman de ta bibliothèque.

— Explique!

— Voilà... Tu crois sans doute que je savais par avance de quoi l'on parlait dans ces livres défendus? Non, je ne le savais pas! Tu m'as entendue me plaindre un jour d'être sotte et pas comme les autres jeunes filles: eh bien! c'était justement pour n'être plus sotte et pour devenir comme les autres, que j'avais eu l'idée de savoir ce dont il était question dans de vrais romans. Je pensais que j'arriverais ainsi à connaître la vie et à n'être plus aussi enfant... Mais j'ai compris maintenant que je n'aurais pas dû le faire... Raymond!

Je lançai involontairement cet appel, à bout de forces et d'éloquence... Mon cousin resta d'abord perplexe. Évidemment, il lui fallait accomplir un grand effort d'imagination, pour se mettre au niveau de cette mentalité de petite oie blanche que je lui révélais. Il finit tout de même par répondre plus doucement:

— Allons, Jacotte, ce que tu me racontes est assez incohérent; mais tu as l'accent de la vérité: j'aime autant, d'ailleurs, connaître l'histoire sous ce jour-là: cela te ressemble davantage; n'y pense donc plus maintenant: cela ne vaut pas la peine de te tourmenter ainsi!

Depuis notre querelle, c'était la première fois qu'il recommençait à m'appeler Jacotte: je m'en troublai fort et craignis qu'il ne s'en aperçût... A peine fut-il parti, je me précipitai devant une glace, pour juger des ravages produits sur ma physionomie par l'émotion que j'avais éprouvée... Étais-je assez pâle, grand Dieu! Et mes yeux brillaient-ils assez fiévreusement! Oui, sans aucun doute, il avait deviné à la fois et mon trouble et sa cause!

Non, il n'avait rien deviné: j'en acquis la certitude après l'avoir étudié attentivement pendant quelques jours. De plus, en dépit des paroles conciliantes qui avaient été échangées, il était redevenu à mon égard aussi froid, indifférent, hostile même qu'il l'avait jamais été... Je me piquai à ce jeu de froideur et d'hostilité et devins à mon tour glaciale envers lui et agressive à l'occasion.

Du reste, mon cousin, d'humeur si facile autrefois, menaçait de devenir absolument intraitable avec tout le monde. C'était surtout avec le parrain Mesnil qu'il avait, depuis quelque temps, de très vives altercations. Voici à quel propos: une dette nouvelle, que mon cousin n'avait pas prévue, dont il n'était pas directement fautif — emprunt contracté au jeu par un camarade, et dans lequel il se trouvait, je ne sais trop comment, engagé — se présenta. Le parrain Mesnil avait résolu de payer les dettes de son filleul; néanmoins, il lui fit quelques reproches au sujet de celle-là qui surgissait après les autres. Mon cousin, aussitôt, prit la mouche et déclara qu'il avait bien l'intention de la liquider lui-même.

Ma tante se tourmenta: le paiement de cette dette devait constituer, à la fortune de Raymond, une brèche qui avait chance de ne pas plaire aux du Vernon. Mais mon cousin répondit qu'il ne se voulait point laisser mettre en tutelle ainsi, ni mendier à droite et à gauche, lorsqu'il pouvait s'acquitter lui-même, et que, du reste, s'il ne s'était point trouvé aussi rapidement engagé vis-à-vis des du Vernon, il y avait beau temps qu'il aurait tout réglé avec sa fortune personnelle, car il lui était odieux de se sentir dépendable de tous les côtés et surtout d'avoir conscience du rôle méprisable qu'il jouait, en dépouillant les autres pour ce qui n'aurait dû regarder que lui seul, et en étant obligé de subir les réprimandes, comme un petit garçon!...

Après cette violente sortie, les choses allèrent de mal en pis: le parrain Mesnil voulait bien payer, mais il voulait aussi dire à l'occasion ce qu'il en pensait, et mon cousin semblait arrivé au comble de l'exaspération...

La nouvelle des dissentiments survenus entre parrain et filleul se répandit vite parmi la société de X... portant, ainsi que l'avait prévu ma tante, l'alarme chez les du Vernon.

Comme les fiancés — en tant que fiancés — étaient supposés au-dessus des mesquines considérations d'intérêt, ce fut ma tante que mon cousin chargea d'expliquer, à M. et à Mme du Vernon, la brèche — relativement légère, mais marquante néanmoins — que cette dette nouvelle et imprévue, qu'il considérait de son honneur de régler lui-même et le plus vite possible, allait causer à sa fortune.

Ma tante revint fort agitée de chez les du Vernon:

— Tu agis en toute cette histoire comme un insensé, déclara-t-elle à son neveu; tu ne sais pas à quoi tu t'exposes: j'ai dans l'idée que cela finira mal pour nous. Rose a été, dernièrement, demandée en mariage par un riche industriel du Nord, qui ignorait ses premiers projets. Naturellement, elle et ses parents te donnaient la préférence; mais, en ce moment, ils sont, je l'ai bien deviné, assez montés contre toi: ils trouvent que tu places le point d'honneur là où il n'y en a pas. Toutefois, ils passeraient bien encore par-dessus la brèche que tu t'obstines à vouloir faire à ton patrimoine; mais, ce qui les inquiète beaucoup plus, c'est le bruit que l'on fait courir de tes querelles avec ton parrain: ils craignent que tu ne finisses par te brouiller complètement avec lui: ce qui modifierait, du tout au tout, ta situation de fortune, non seulement pour le présent, mais encore pour l'avenir!...

D'une voix qui voulait être calme et dans laquelle je crus entendre vibrer, cependant, un espoir et un soulagement indicibles, mon cousin répondit avec dignité:

— Si Mlle du Vernon entrevoit les chances d'une union plus avantageuse, qu'elle ne se considère point comme engagée vis-à-vis de moi; du moment où elle devrait avoir le

moindre regret, elle est absolument libre de reprendre sa parole: il vaut mieux briser à temps, que de se repentir, lorsqu'il serait trop tard!

Juste à cet instant, Mme de Malers, qui avait eu vent des complications survenues dans l'affaire du mariage de mon cousin et accourait aux nouvelles, entra, comme une vieille habituée de la maison, sans être annoncée. Elle saisit au vol les dernières phrases de Raymond et s'en montra vivement affectée.

Alors, ma tante, éprouvant le besoin de partager avec quelqu'un son ennui, la mit au courant de ce qui se passait, puis la conjura de ne souffler mot à personne de ce qu'elle venait d'entendre, car tout pouvait encore s'arranger.

Mme de Malers partit, en protestant de sa discrétion à toute épreuve...

Mais quel petit diable malin porta, jusqu'aux oreilles des du Vernon, l'écho des paroles de mon cousin, surprises par Mme de Malers? Ce fut et restera une énigme.

Toujours est-il que, dès le lendemain, nous reçûmes la visite de Mme du Vernon: elle eut avec ma tante un long entretien, au cours duquel on fit appeler mon cousin.

Ainsi que je l'appris le soir même, par les violents reproches qui lui furent adressés, il fit preuve, à cette entrevue, de la plus incompréhensible maladresse, insistant tellement sur la liberté qu'il croyait devoir rendre à sa fiancée, que les du Vernon pouvaient se croire absolument dégagés de tout lien envers lui, et remettant à chaque minute sur le tapis, avec une gaucherie sans pareille, la question de sa brouille avec le parrain Mesnil...

Enfin, après quelques jours d'hésitation, de pourparlers, d'angoisses secrètes, après quelques jours, durant lesquels mon cousin ne cessa de se montrer gauche, maladroit, ridicule et pointilleux, tout fut rompu...

M. et Mme du Vernon exprimèrent leurs regrets: mon cousin leur avait paru un jeune homme des plus sympathiques; mais ils devaient à leur fille de lui assurer un avenir aussi brillant que possible, et les intérêts pécuniaires du fiancé se trouvant en sérieux danger, les situations n'étaient plus en rapport, ils étaient obligés de se retirer... C'était mon cousin lui-même, du reste, qui avait le premier, et par une délicatesse dont ils lui savaient gré, parlé d'invalider les engagements primitifs: leur décision ne lui serait donc point un coup imprévu. Ils espéraient que la vie lui accorderait, par ailleurs, toutes les satisfactions qu'il méritait!...

Mon cousin exhala quelques soupirs, empreints d'une résignation qui touchait au fatalisme, et les rapports cessèrent entre notre famille et celle des du Vernon.

Rose, en apprenant la résolution de ses parents, eut, ainsi que nous le rapporta la rumeur publique, une crise de nerfs suivie d'un court évanouissement; puis, une fois remise de toutes ces émotions, elle pria qu'on avertît le riche industriel du Nord, qui était retourné cacher sa déception dans les brumes de sa patrie, qu'il pouvait revenir à X..., et commencer sa cour.

Ma tante fut vivement affectée de ce dénouement, qui ruinait ses espérances les plus chères au sujet de la prospérité de son neveu et la brouillait du même coup avec une famille bien posée et influente, comme celle des du Vernon.

Pour moi, — et on le comprendra facilement, — lorsque j'appris la rupture des fiançailles de mon cousin, je me sentis renaître à la vie. Ce n'était pas que j'espérasse rien de bien précis, mais, au moins, ne le sentais-je plus irrévocablement lié à une autre et n'avais-je plus en cauchemar, devant les yeux, la vision de son mariage prochain avec Rose du Vernon.

Cependant, sur la nouvelle forme d'exaltation qui commençait à me gagner, ma tante ne tarda pas à jeter une douche froide, en s'écriant un jour devant moi:

— Je l'ai toujours pensé: le souvenir de quelque petite écervelée parisienne aura continué de le hanter!

En effet, cette détestable petite écervelée, dont on parlait toujours!... C'était pour l'amour d'elle, sans doute, qu'il avait témoigné un si vif empressement à rompre ses fiançailles, c'était vers elle qu'il s'en retournait!

Mais il était resté étrangement soucieux, tout en paraissant n'avoir plus qu'une idée: celle de partir au plus vite... Il avait payé toutes ses dettes lui-même, ébranlant insoucieusement son capital, et voulant désormais demeurer libre et responsable de ses actes.

Au milieu de tant de sérieuses catastrophes, une de moindre importance... On avait fait tirer un agrandissement photographique, me représentant avec la fameuse robe rose, dans laquelle j'avais plu au comte Marcey, et destiné à lui être envoyé, pour entretenir sa flamme, ou même la raviver, au cas où l'éloignement menacerait de l'éteindre. Mais voilà que cette photographie avait disparu, à la veille d'être expédiée. Impossible de la retrouver: on allait en faire tirer une seconde; mais, pendant ce temps, le comte qui avait réclamé ce portrait attendait toujours, et s'impatientait peut-être.

XII

Mon cousin devait partir le lendemain. Pour la soirée des adieux, on avait organisé une petite réunion de famille. Celle de mes cousines mariée dans une ville un peu éloignée vint nous voir à cette occasion, et se montra frappée de la physionomie de mon cousin, de l'altération de ses traits, de la lassitude que révélait chacun de ses gestes.

Quand elle en eut fait haut la remarque. cela frappa également tout le monde:

— Je crois que l'air de X... ne lui vaut rien, dit ma tante: espérons que Paris le remettra!

Juste au même instant, ma cousine me regarda par hasard:

— Mais quelle mine a Jacqueline, elle aussi!

— Jacqueline ne va pas très bien depuis quelques semaines, — répondit ma tante, — ah! ne me parle plus de ces deux enfants-là: je renonce à les comprendre et à m'en occuper! On fait l'impossible pour eux, et ils ne savent qu'arborer des airs de martyrs, et faire échouer toutes les combinaisons échafaudées en vue de leur bonheur!

Ma cousine resta songeuse, et son regard, que je surpris plusieurs fois, errant de mon cousin à moi, ne cessa de me gêner et de me troubler. Il était évident qu'un fait singulier, nous concernant tous les deux, et que les personnes vivant dans notre intimité quotidienne n'avaient pas remarqué, lui sautait aux yeux!

Je la vis, au cours de la soirée, qui entraînait mon cousin en un coin du salon et tâchait visiblement de lui faire avouer quelque chose... Mais il n'avoua rien du tout, ainsi que je le devinai à l'attitude songeuse et perplexe que garda ma cousine. Elle vint ensuite auprès de moi, et me parla affectueusement pendant quelque temps.

Je lui répondis comme je pouvais, luttant contre l'oppression étouffante de cette soirée d'adieux.

Raymond se retira de bonne heure, n'ayant pas terminé ses paquets. Il fit le tour du salon, serrant les mains à la ronde. Quand il arriva près de nous, ma cousine, qui avait toujours eu avec lui des manières de sœur,— comme je n'en aurais jamais osé avoir, même lorsque j'étais encore toute petite fille, — l'attira vers elle et murmura, d'un ton plein de sous-entendus et en matière d'avertissement:

— Raymond, tu vas partir comme cela sans rien dire, sans chercher à t'expliquer?..

Il se dégagea presque brutalement, encore plus pâle qu'il ne l'était auparavant et, détournant la tête, se dirigea tout droit vers la porte.

A moi seule, il n'avait rien dit, et, le lendemain, j'y étais décidée, je m'arrangerais pour ne pas assister à son départ...

La porte du salon se referma sur lui: c'était fini! J'avais vu mon cousin pour la dernière fois, et ne voulais plus le revoir jamais! J'aurais préféré mourir!...

Alors, ma cousine, voyant que je renversais la tête, d'un geste fatigué, sur le dossier de mon fauteuil, et que les paroles ne sortaient plus de mes lèvres qu'avec difficulté, cessa de m'interroger et se mêla à la conversation générale.

On parlait de celui qui venait de partir et ce qu'on en disait augmentait ma détresse:

— Il va se remettre à Paris, affirmait ma tante: il y retrouvera les distractions qui lui manquaient ici!

— Oui, reprenait le parrain Mesnil, qui, à la veille de la séparation, s'était réconcilié avec son filleul, il va recommencer à faire des folies: c'est l'existence qui lui convient!

— Cet enfant doit avoir quelque chose de particulier, qu'il ne nous a pas dit, ajoutait mon oncle; je le croyais bien disposé à mener à présent la vie sérieuse. Il y a du bon en lui: c'est grand dommage de le voir ainsi dominé par quelque mauvaise influence!...

Je ne voulais plus jamais revoir mon cousin: j'aurais préféré mourir! Et cependant, à la faveur du brouhaha de cette conversation générale, je me glissai hors du salon, sans que personne le remarquât, et montai doucement l'escalier.

Arrivée dans le vestibule du premier étage, je m'arrêtai, le cœur bouleversé. L'appartement de mon cousin était ouvert: le vestibule était sombre, mais l'appartement tout éclairé.

Quelle originale manière il avait de faire ses paquets, mon cousin!... Au milieu de son cabinet, gisait à terre une valise entourée de quelques livres, jetés là pêle-mêle; au fond, dans sa chambre que j'apercevais, le plus grand désarroi semblait régner, et, au milieu de ce désordre, il arpentait à pas saccadés, perdu dans une rêverie, qui l'entraînait où cela?... Bien loin de moi, hélas!

Chacun de ses pas résonnait sourdement dans mon cœur; la plus profonde angoisse m'anéantissait.

A son tour, il parut céder à un sentiment analogue, car il arrêta brusquement sa promenade, vint s'asseoir devant sa table de travail et s'y appuya, comme lassé du même chagrin sous le poids duquel je m'appuyais, dans l'ombre, contre la rampe de l'escalier.

Ensuite, prenant dans la poche de son veston une petite clef, il ouvrit un tiroir de sa table et en retira une photographie... C'était une photographie d'assez larges dimensions, mais dont je ne pouvais distinguer l'original...

L'original?... C'est-à-dire naturellement la fameuse, la détestable petite écervelée parisienne, dont le souvenir ne l'avait pas quitté!

Mon cousin pressa la photographie contre ses lèvres; puis, semblant courbé par un désespoir trop violent, il appuya la tête dans ses mains, et je vis ses épaules frémir convulsivement...

Heureuse, ô bienheureuse petite écervelée parisienne, dont la photographie suffisait à faire pleurer mon cousin!...

Entre les doigts de Raymond, la photographie glissa jusqu'à terre. Elle roula près de la porte et je m'avançai pour la voir...

La lumière d'une lampe électrique tombait d'aplomb sur elle... Un cri m'échappa: l'original était une jeune personne en robe rose, que je reconnus tout de suite!

Emportée par une force irrésistible, je franchis le seuil du cabinet de mon cousin et criai: "Raymond!"

Il se redressa aussitôt et, tourné vers moi, plus pâle qu'un spectre, il répondit: "Jacqueline!"

Alors, affolée, je m'approchai tout près de lui et demandai:

— Raymond, est-ce moi que tu aimes? Oh! dis-le moi!...

Les deux bras de mon cousin m'entourèrent, tandis qu'il murmurait: "Jacotte, ma chère, ma chérie!"

ÉPILOGUE

Je termine ici la relation de mes aventures: subissant le destin des peuples, une fois heureuse je n'ai plus d'histoire, et vais me contenter de donner brièvement quelques détails complémentaires.

Tout d'abord, il serait oiseux, je pense, de chercher à démontrer par quel phénomène grandit, entre mon cousin et moi, le malentendu qui, sans l'intervention bienfaisante de la photographie, nous aurait peut-être à jamais séparés: malentendu qui lui fit me supposer longtemps éprise du grand D..., tandis que je le croyais amoureux de quelque petite écervelée parisienne. La plus légère expérience du cœur humain suffit à faire comprendre les bizarres hallucinations que se plaisent à faire naître la passion et la jalousie.

Soucieuse de ne pas laisser le public sous l'impression pénible de démêlés familiaux, je dois ajouter que la brouille entre le parrain Mesnil et son filleul — brouille survenue juste à point pour faire reculer à temps les du Vernon — est complètement dissipée. Ayant pris son parti de voir Raymond organiser sa vie comme il lui plaît, sans vouloir subir la dépendance d'aucun excès de générosité, le parrain Mesnil nous a donné sa bénédiction.

Mon oncle, l'un des moins surpris de ce dénouement, qui a, d'une manière générale, stupéfié toutes les personnes de notre intimité, y a joint la sienne.

Et ma tante, absolument pétrifiée, mais attendrie, nous en a donné une troisième en s'écriant:

— Enfin, ce que je voulais, c'était votre bonheur à tous les deux!

A quelques semaines plus tard, a été fixé notre mariage. Raymond est retourné à Paris pour une huitaine de jours, afin de mettre définitivement en ordre toutes ses affaires et de chercher notre appartement, et moi, utilisant les loisirs, trop longs et légè-

AVIS

Tous les agents AUTORISÉS de LA REVUE MODERNE doivent montrer une lettre d'identité signée par notre directrice, Madame Madeleine G. Huguenin. Cette lettre seule accrédite les agents à percevoir des abonnements au nom de LA REVUE MODERNE. Nous prions nos abonnés de règler leur abonnement directement avec l'administration et de ne jamais verser leur souscription entre les mains des agents, afin de prévenir tout retard et toute erreur.

L'ADMINISTRATION.

Le seul endroit sûr où cacher

votre argent est celui que tout le monde connait: la Banque. Là il ne peut être perdu, il est à l'épreuve du feu et des voleurs et vous pouvez le reprendre quand vous le voulez.

Ouvrez un compte d'Épargne qui assurera votre avenir.

LA BANQUE ROYALE DU CANADA

rement fébriles, que sa courte absence m'a laissés, j'ai entrepris la relation des aventures qui ont entouré mon éveil romanesque. Mais je suis obligée, et je m'en excuse, de terminer un peu brusquement, car ma pendule sonne trois heures, et, dans quarante minutes, le train qui ramènera mon fiancé pour toujours auprès de moi sillonnera déjà de sa fumée l'horizon de X... Vous allez donc sans mal comprendre ma précipitation et, je l'espère, l'excuser.

Cependant, au moment de mettre sous presse, et venant de relire hâtivement, au hasard, quelques pages de mon récit, je me trouve la victime d'une étrange désillusion, — au point de vue exclusivement littéraire, s'entend. — Qu'ai-je écrit, au fait, sinon la banale, la vieille, l'éternelle histoire du banal, du vieux, de l'éternel roman?

Mais l'exemplaire nouveau que je viens d'écrire, avec toute mon inexpérience de petite oie blanche, de ce banal, de ce vieux, de cet éternel roman, qui est toute la poésie du monde et rajeunit avec chaque génération nouvelle, puisse-t-il, aux petites oies blanches, mes sœurs, auxquelles je le destine, porter quelque chose du parfum rêveur et tendre qu'exhale tout ce qui parle d'amour!

FIN

Dans le prochain numéro:

"TU N'ES PLUS RIEN"
(au complet)
par René Boylesve

"PIERRE ET THÉRÈSE"
(à suivre)
par Marcel Prévost

Études Graphologiques

CONDITIONS—Trois ou quatre pages d'écriture courante, à l'encre, sur papier non rayé; pas de copie; cinquante sous par mandat-poste. Si on désire conserver le manuscrit, inclure une enveloppe adressée et affranchie. Pour les études particulières, envoyées directement: $1.00.

M. E. MOI. — Elle est charmante: simple, sincère, bonne et dévouée. Son bon sens, sa modération, son esprit clair lui donnent un jugement sûr. La volonté est précise et ferme. Il y a cependant de légères traces d'indécision, il y a donc des moments où la sensibilité peut vouloir dominer. Ni vanité, ni coquetterie, car le désir de plaire et d'être aimable vient de sa bonté. Sincère et droite. Gaîété et spontanéité. Elle a des idées bien personnelles qu'elle discute volontiers et avec ténacité. Activité douce et égale, savoir-faire et courage.

L'OUBLIÉE DES MONTS. — Sensibilité délicate, vive impressionnabilité nerveuse. Elle est capable d'application et de soin; elle est active aussi, mais il y a des jours où tout effort lui répugne et elle laisse tout aller comme ça peut. L'orgueil est susceptible: sa délicatesse et sa sensibilité sont souvent excessives, elle s'offense et se chagrine, alors, pour des pailles en croix. L'humeur est très inégale, il lui arrive d'être raide et capricieuse, impatiente et entêtée. Le cœur est très bon, affectueux et s'attache facilement et fortement. Peu expansive, portée à dissimuler tout ce qui, chez elle est intime: affections, certaines sympathies, ses antipathies, etc. Elle paraît avoir de l'assurance et souvent elle en a, mais je vois de nombreux signes de timidité. Besoin d'approbation et d'affection. La volonté ne manque ni de résolution ni d'énergie. Elle est un peu autoritaire, assez tenace. Elle a du courage qui ne l'empêche pas de subir des dépressions et des tristesses pénibles. La réaction se fait vite.

CARMENCITA ou LARMENCITA. — Le pseudonyme est presqu'illisible. Personne ardente, active, impressionnable et imaginative qui est portée aux exagérations. Je la crois jalouse, d'une tendresse inquiète et soupçonneuse. Simple et très franche, elle est dépourvue de vanité; indépendante et cependant très susceptible, ce qui semble une contradiction. La volonté est obstinée et énergique. Elle est profondément bonne et délicate, active, pratique, dévouée et généreuse pour les siens. Loyale et sincère. Elle aime à parler, à dire ses opinions et elle sait les faire valoir, car elle est intelligente et sensée. Plus timide qu'elle ne le paraît. Les affections sont ardentes, exclusives et inspirent des délicatesses et des attentions peu ordinaires.

JEAN-PAUL est un monsieur qui paraît bien décidé de ne pas se fatiguer à écrire des choses originales! L'esprit est clair, raisonneur et pratique. Il est actif, courageux; il a de l'initiative, du jugement, il est prompt à voir une chance et à en profiter.

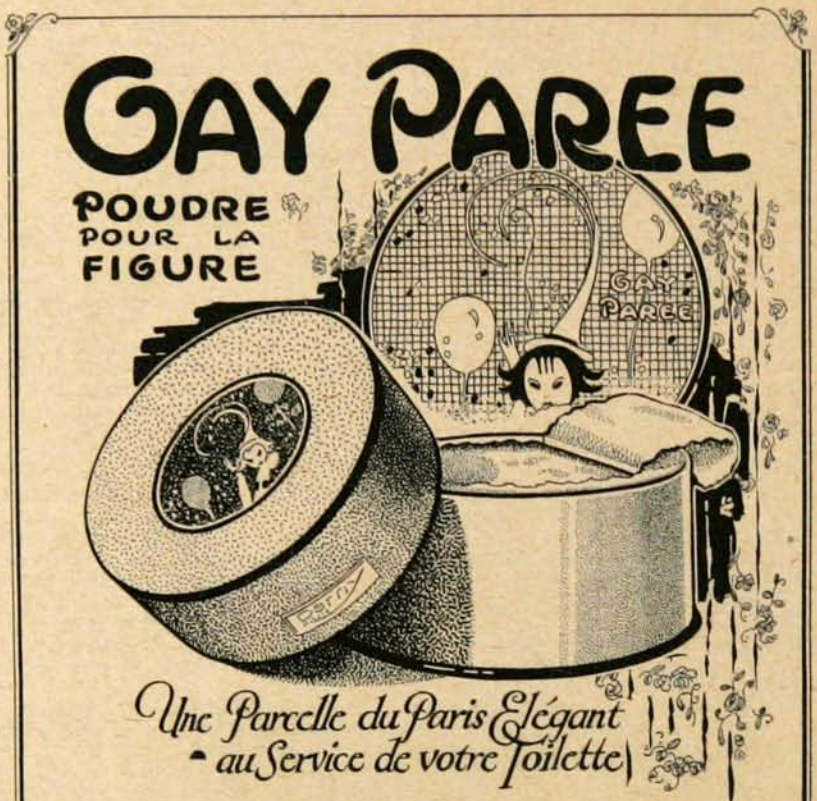
Sensible, affectueux et bon, il est capable de dévouement et de jolies délicatesses pour ceux qu'il aime. La volonté est égale, ferme, modérée et persévérante. C'est un homme courageux et énergique, bienveillant et optimiste, chez qui je ne vois aucune dureté et à peine d'égoïsme. Droit et franc. Pas de prétentions; il a une nature aimable et conciliante. Il ne manque pas de confiance en lui et la grande sympathie qu'il a toujours inspirée lui donne de l'assurance. Tendance à contredire et goût de la discussion. Humeur variable.

BIB-LO-BLOND. — L'esprit est vif, léger, fin; l'imagination est développée mais retenue et mise à l'ordre par un bon sens qui surveille. Sensibilité délicate, tendresse, besoin d'affection, mais derrière tout cela, un peu d'égoïsme qui peut nuire au dévouement. Droite et sincère, elle se connaît et s'avoue ses erreurs et ses fautes. L'orgueil est susceptible. Un peu de vanité coquette qui aime et cherche l'admiration. La volonté est capricieuse, aisément influencée; la seule force est renfermée dans une obstination qui peut aider à la résistance. Manque total d'initiative et de résolution. Vivacité, spontanéité. Beaucoup de réserve et l'habitude de cacher beaucoup d'elle-même: ses petits secrets, ses affections, ses idées, ses allées et venues, etc.

SAVOIR VAINCRE. — Elle est raisonnable, sensée, pratique et un peu routinière. Sincère et remplie de bonne volonté; l'activité est égale et soutenue par le désir de faire bien, mais elle a des petites tristesses, des lassitudes morales qui l'abattent momentanément. Mais elle est énergique, et vite elle revoit son devoir et s'y jette avec courage. La volonté est résolue, ferme, assez souple, persévérante. Sans être très douce, elle est d'humeur agréable et conciliante. Ici et là quelques traces de vivacités impatientes, mais jamais d'emportements ni de duretés.

Attirée par ce qui est délicat et élevée, elle doit être pieuse et elle a de jolis enthousiasmes qui lui donnent des ailes pour des "petits bouts de chemin". Jolie petite âme claire et fraîche.

(*suite à la page 64*)



Une Parcelle du Paris Élégant au Service de votre Toilette

La "Gay Paree" est agréablement différente de toute autre poudre pour la figure—par sa finesse et son adhérence (elle adhère des heures plus longtemps)—par la beauté instantanée qu'elle crée—par le charme subtil du parfum "Gay Paree" qu'elle renferme—et par l'effet on ne peut plus naturel qu'elle produit.

Même sa boîte originalement étiquetée est différente. Triomphalement belle, d'une brillante nuance de flamme, elle est saturée de l'esprit de Paris.

Achetez la poudre pour la figure "Gay Paree" chez votre pharmacien ou d'un comptoir d'articles de toilette. Grande boîte ronde, comme ci-dessus, $1.00. Boîte oblongue, $1.25.

Aussi: Extrait, eau de toilette, Poudre Compacte, Rouges, Sachet, Talc, Crème Invisible, Cold Cream, Nourriture pour la Peau, Brillantine, Lotion, etc.

Derny parfumeur Paris

Palmers Limited Montreal Sole Distributors

Courrier de Madeleine

UN CONCOURS EST OUVERT AUX LECTEURS ET LECTRICES DE LA REVUE

Quel est le Canadien-français, quelle est la Canadienne-française qui ont, au cours du dernier siècle, le plus utilement servi la patrie et la race? Telle est la question que nous posons aux lecteurs et lectrices de *La Revue Moderne.*

La célébration grandiose de notre fête nationale, le 24 juin prochain, nous incite à poser à nos lecteurs et à nos lectrices le choix du Canadien-français et de la Canadienne-française qui ont le plus utilement servi la patrie et la race au cours du dernier siècle, et d'expliquer également les raisons de ce choix. Ce plébiscite ne saurait manquer d'intéresser vivement notre nombreuse, intelligente et patriotique clientèle. Nous publierons dans notre édition de juin, numéro de luxe que nous ferons paraître à l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste, les réponses primées au Concours.

Nous publierons les photographies des patriotes qui auront reçu le plus grand nombre de votes. Cela constituera pour notre Numéro National, une galerie de nos gloires patriotiques auxquelles nous rendrons ainsi un vibrant hommage d'admiration et de gratitude. Les prix du Concours seront naturellement attribués aux concurrents qui justifieront de la façon la plus plausible, le choix de leur grand homme et de leur grande femme. Que tous nos amis se mettent à l'œuvre pour lier une gerbe de gloires que nous offrirons en hommage à la race canadienne-française, le jour solennel du "Triomphe Historique".

MADELEINE.

A MADAME MADELEINE

RÉPONSE A: LETTRES INTIMES: "LISE".

NON! je ne connais pas Lise.— Je me souviens bien avoir déjà lu des choses délicieuses signées de ce nom si doux. Et je croyais que c'était le nom d'une jeune fille heureuse et pleine de vie souriante. Alors, je ne l'ai pas connue du tout, puisque je n'ai pas compris. — Et Lise écrit à la lumière de son âme sereine ...Lise est bien heureuse! — Elle est la douleur qui sourit, la seule chose précieuse et vraiment rare que l'on rencontre dans la vie.

Oh! Lise, écrivez encore... Celles qui semblent les privilégiées, celles qui marchent, qui s'agitent, qui jouissent des dons de l'été fugitif, celles-là, Lise, peuvent bien n'avoir pas en leur âme la lumière douce qui caresse votre âme de bonté. Dites-leur de ces mots que tracent joliment vos doigts légers, et que ressent votre cœur délicat et chaud.

O Lise! soyez toujours joyeuse! — Vous avez en vous la grande Lumière qui éclaire jusqu'à vos jours les plus nuageux! Parlez, chantez, écrivez! Combien vous écouteront, vous liront, qui verront en eux se lever cette clarté bénie qui leur fera la vie acceptable... et puis bonne et belle.

* * *

Et vous, Madame Madeleine, ce n'est pas en vain que vous aurez fait devant vos lectrices le portrait de la créature vaillante que vous avez distinguée parmi tant et tant d'êtres qui vont vers vous attirés par votre séduisante bonté. Je suis très contente de faire la connaissance de "Lise". J'espère n'être pas seule à venir lui dire à elle *un mot d'admiration et à vous, Madame, un remerciement. Vôtre, sincèrement,*

22 juillet, 1922. KORRIGANE.

NOS GLOIRES NATIONALES

GRAND CONCOURS PATRIOTIQUE

QUESTION:

Quel est le Canadien-français,
Quelle est la Canadienne-française,
Qui ont le plus utilement servi la patrie et la race pendant le dernier siècle
(1823 à 1923)?

CONDITIONS:

1.—Les réponses devront être écrites sur un seul côté de la feuille de papier, à l'encre, très lisiblement, ou dactylographiées.

2.—Les réponses seront signées d'un pseudonyme et accompagnées d'une enveloppe cachetée qui contiendra les noms et l'adresse du concurrent. Le pseudonyme inscrit au bas de la réponse sera répété sur l'enveloppe, à l'endroit où l'on met l'adresse.

3.—Le choix peut être fait entre les vivants comme entre les morts.

4.—Toutes les réponses doivent nous parvenir pour le 15 mai, jour de la fermeture du Concours de nos GLOIRES NATIONALES, et adressées à:

"Concours des Gloires Nationales"
La Revue Moderne,
147, rue Saint-Denis, Montréal.

NOS JUGES:

M. HECTOR GARNEAU, homme de lettres, historien, et conservateur de la bibliothèque civique de Montréal.

M. OSWALD MAYRANT, homme de lettres, et rédacteur-en-chef de la "Presse" de Montréal.

Mademoiselle MARIE-CLAIRE DAVELUY, femme de lettres, membre de la Société Historique du Canada.

Mademoiselle J. LECLERC (Marjolaine), femme de lettres, rédactrice à la "Patrie" de Montréal.

La DIRECTRICE de La REVUE MODERNE, MADELEINE, au cas de division dans le vote des quatre juges, sera alors appelée à donner le vote décisif.

NOS PRIX:

1er Prix: Douze dollars;
2e Prix: Huit dollars;
3e Prix: Cinq dollars;
4e Prix: "Les Habits Rouges" de M. Robert L. de Roquebrune;
5e Prix: "Les Alternances" de Alphonse Beauregard;
6e Prix: "Marcel Faure" de Jean-Charles Harvey.

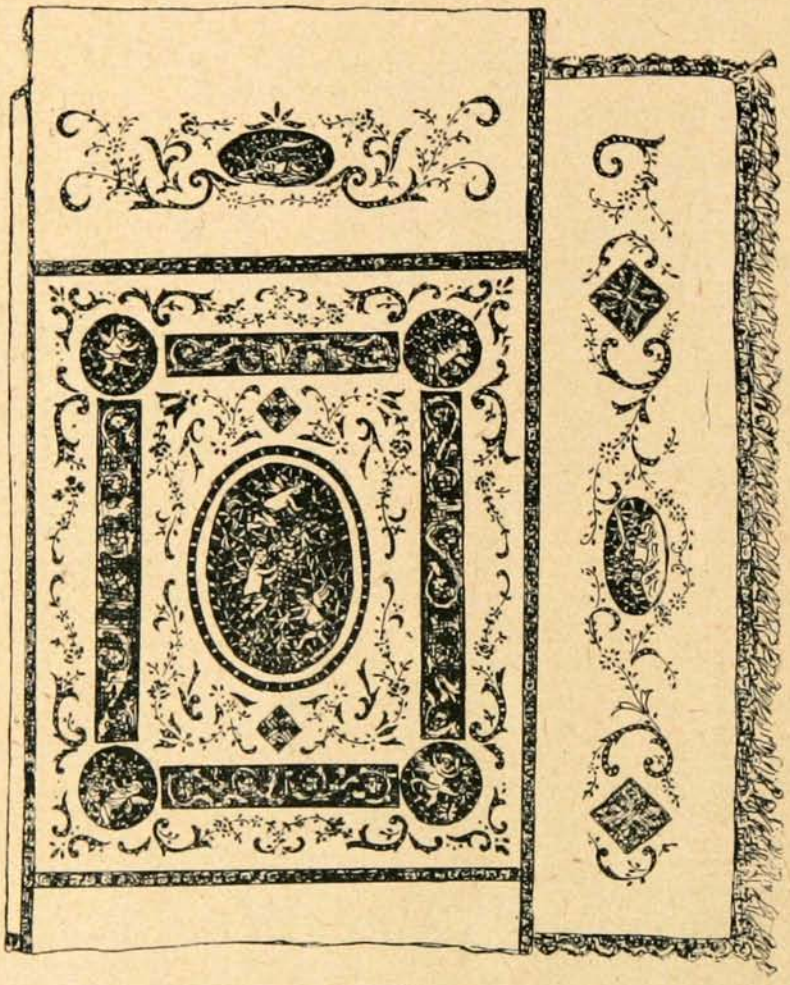
LE RÉSULTAT:

Le résultat de cette consultation populaire sera publié dans notre numéro de juin, ainsi que les noms célèbres inscrits au concours et le nombre de voix données à chacun d'eux.

Les Ouvrages Féminins

Par Mme Raoul Vennat

UN élégant couvre-lit est indispensable pour compléter l'ameublement d'une jolie chambre. A certain moment cette chambre devient salon de réception; réception intime où les visiteuses parlent bas. Quelle satisfaction pour une jeune maman de voir son travail admiré par ses amies. Plus qu'admiré, envié souvent et l'émulation s'en mêlant, c'est à qui se fera la plus belle garniture.



Cette émulation bien permise offrira l'avantage d'excellents résultats pour celles de nos lectrices qui voudront entrer dans la joute.

Le superbe dessus que nous exposons ici peut se faire sans un aussi large entre-deux, et même sans entre-deux de dentelle, si l'on ne veut ni en acheter ni en faire. Il y aura pour cela une légère modification de dessin qui n'amoindrira pas l'ensemble, les médaillons au richelieu restant tels. Les amours peuvent se remplacer par un dessin de grosses iris, plus facile d'exécution. Enfin toute modification peut être faite au désir de l'acheteur.

Pour tous renseignements s'adresser à

Mme RAOUL VENNAT,

642, rue St-Denis, MONTREAL.

Tel. Est { 822 / 3065

Les Choses Féminines

par Sœur MARTHE

Laitues farcies.—Nettoyez, épluchez et faites blanchir des laitues, égouttez-les, puis écartez-en avec soin les feuilles jusqu'au centre, que vous enlèverez et auquel vous substituerez une boule de godiveau; ficelez les laitues et faites-les cuire dans une braisière avec rouelle de veau, bardes de lard, racines, bouquet garni, le tout baigné de bon bouillon parfumé à l'Arome Patrelle.

Petit salé aux choux.—Prenez un morceau de petit salé de deux livres et demie environ; s'il est très salé, faites-le dessaler dans l'eau froide un jour. Mettez-le avec un chou blanc coupé en quatre, dans une quantité assez grande d'eau pour qu'il baigne. Environ deux heures de cuisson. Faites un potage en versant la cuisson avec un peu de chou, sur des tranches de pain, servez ensuite le morceau du petit salé sur le reste du chou.

Potage à la belle fermière.—Faites roussir des carottes et des raves, ajoutez un verre de vin blanc qu'on laissera réduire en le faisant bouillir pendant un quart d'heure. Ajoutez des pommes de terre coupées, de la laitue, des choux de Bruxelles, des pois et asperges, des petits haricots et des choux-fleurs. On mouille le tout avec du bouillon, on parfume à l'arome Patrelle, on laisse cuire une couple d'heures; on met des lazagnes, qu'on fait cuire une demi-heure avec le tout.

Poularde à la bourgeoise.—Mettre dans le fond d'une casserole un peu de bon beurre deux oignons coupés en tranches et une poularde flambée, vidée, troussée dessus, l'estomac en dessous; la couvrir de deux oignons en tranches, deux racines coupées en filets; ajouter un bouquet garni de toutes sortes de fines herbes, un peu de sel; faire cuire sous la cendre chaude; à moitié de la cuisson ajouter un demi-verre de vin blanc, une pointe d'arome Patrelle; quand la poularde est cuite, dégraisser la sauce, la passer au tamis, ajouter un peu de glace de viande et servir la poularde sur cette sauce.

Gâteau aux Fruits.

Pétrissez une demi-tasse de beurre et trois quarts de tasse de saindoux (lard) avec une tasse un quart de sucre, jusqu'à la consistance de la crême, ajoutez trois œufs bien battus, quatre tasses de farine, une cuillerée à thé de Poudre à patisserie "Magic", une cuillerée à thé de cacao, une cuillerée à thé de cannelle en poudre, autant de gingembre, et de muscade, trois quarts de livre de raisins secs sans pépins, une demi-tasse de cerises de conserves, hachées, une tasse de raisins de Corinthe, une demi-tasse de zeste de citron candi découpé en lambeaux, et autant d'amandes blanchies, une demi-cuillerée à thé de sel, et une tasse de lait. Melangez et mettez dans un moule graissé et garni de papier, puis faites cuire à feu doux pendant trois heures.

Gâteau à la Cannelle.

2 tasses de farine.
4 cuillerées à thé nivelées de Poudre à pâtisserie "Magic".
1 tasse de graisse de cuisine.
4 œufs.
¾ de tasse de lait.
1 tasse de noix concassées.
1 cuillerée à thé de la meilleure cannelle moulue.
1 tasse ½ de sucre granulé.

Tamisez la farine et la Poudre à pâtisserie "Magic." Pétrissez une tasse de sucre avec la graisse de cuisine. Ajoutez au lait et aux œufs, qui doivent être bien battus (les blancs et les jaunes séparément). Battez bien le tout, et mettez dans un moule à pain bien graissé, et avant de mettre au four, saupoudrez dessus les noix concassées, la cannelle et la demi-tasse de sucre de reste. Faites cuire lentement pendant une heure.

Pour faire le beurre. Une nouvelle recette.—Ce qui fait l'originalité de cette recette et son avantage économique, c'est qu'on obtient le beurre en travaillant la crême recueillie sur le lait **bouilli** et que ce lait bouilli, écrémé, est utilisé pour les petits déjeuners du matin et les apprêts culinaires. Supposons que nous prenions un demi-litre de lait chaque jour; le faire bouillir le jour même, mais ne **l'écrémer que le lendemain**; la crême recueillie successivement sur quatre demi-litres (2 litres) et conservée dans le même bol, donnera 35 à 40 gr. de beurre, suivant la richesse en crême du lait. Voici, d'ailleurs, la recette précise. Faire chauffer le lait jusqu'à ce qu'il monte, puis le laisser bouillir avant de le retirer du feu, et le mettre au frais jusqu'au lendemain. Au bout de 24 heures, enlever soigneusement la peau et la crême remontées à la surface; les déposer dans un récipient de porcelaine. Faire de même les jours suivants pour chaque demi-litre de lait jusqu'à ce qu'on ait recueilli la crême de deux litre de lait; c'est la quantité minimum. Faire alors tiédir, mais non chauffer, le bol ou le récipient de porcelaine contenant la crême en le mettant quelques minutes au bain-marie. Battre la crême avec une fourchette; au bout de 15 à 30 minutes, le beurre est pris, il ne reste plus qu'à le laver dans un bol d'eau fraîche. Il ne faudrait pas imaginer, pour aller plus vite, de laver le beurre en le mettant sous un robinet, dans une passoire; il s'émietterait et ne pourrait être recueilli. Le petit-lait qui reste une fois le beurre "pris" (une demi-tasse à thé environ) est une boisson agréable et saine; si l'on arrête le battage avant que le beurre soit en morceaux, on a d'excellente crême fouettée.

CONNAISSANCES UTILES.

Quand et comment il faut arroser les fleurs en pots.—L'eau est tout à fait indispensable à la vie des plantes; c'est sous forme de dissolution dans l'eau que les sucs de la terre peuvent être absorbés par les racines, c'est l'eau circulant dans les canaux du tronc et des branches qui permet les féconds échanges entre le feuillage et le reste du végétal. Comme les plantes de l'appartement ne peuvent profiter des arrosages naturels par la pluie qui donne la vie aux fleurs des champs et aux arbres des bois, force est de leur apporter artificiellement l'eau qui leur manque.

Quand doit-on arroser?—Il n'est ni naturel ni rationnel d'opérer à date fixe: les plantes de la campagne reçoivent-elles de la

Nourrissez vous mieux

EQUIL

vous maintient à flot

Un breuvage nutritif pour tous les âges. Ayez toujours du HORLICK'S pour collationner au Bureau ou à la Maison.

pluie chaque samedi, ou deux fois par semaine? On doit arroser une plante quand elle a besoin d'eau, ce qui est facile à reconnaître en touchant la terre: tant qu'elle ne paraîtra pas sèche au doigt, il est bien inutile de la mouiller.

Comment faut-il arroser?—Pas avec un verre, un pot, etc., mais au moyen d'un arrosoir, on en vend dans les bazars à bon marché au rayon des jouets d'enfants. Il faut se mettre dans la cuisine, sur l'évier par exemple, ou sur le balcon; dans une chambre on risquerait de tout salir. Il faut arroser la plante de haut pour que toutes les feuilles soient lavées: cela enlève la poussière, et c'est le seul moyen de se mettre dans les conditions de la vie naturelle du végétal. Ne pas employer trop d'eau: l'excès partirait finalement par le trou inférieur du pot, en enlevant à la terre le meilleur de ses principes fertilisants. Prendre de l'eau à la température de l'appartement: ni trop chaude, ni trop froide. Exception faite pour les plantes aquatiques, il est mauvais que l'assiette sur laquelle on pose le pot contienne de l'eau: cela empêche la terre de s'aérer par le trou inférieur et peut faire pourrir les racines

Nettoyage des chemines de marbre.—Lorsque le marbre des cheminées prend un aspect terne, désagréable, on lui rend son éclat en le frottant avec un ensemble de soude, de pierre ponce et de chaux vive pilées et passées au tamis très serré, pour en faire une poudre impalpable, qui, mouillée d'un peu d'eau, se transforme en pâte. On étend cette pâte sur le marbre et on laisse sécher; plus tard seulement, on frotte avec une brosse dure, puis avec un chiffon. Par cette méthode, les taches disparaissent et le marbre reprend tout son brillant.

Les Domestiques.

— Comment Ursule, vous avez eu l'audace en mon absence, de finir le poulet, de manger le gigot, de boire le vin... et vous prétendez être malade?

— Certainement, je suis malade, le médecin m'a ordonné la suralimentation.

Au Château et dans la Chaumière

CAFE SEAL BRAND DE CHASE & SANBORN

LE GRAND FAVORI

Vendu en boîtes hermétiquement fermées de ½ lb., 1 lb. et 2 lbs., seulement. En grains, moulu ordinaire ou moulu fin pour le Tricolateur ou Percolateur.

CHASE & SANBORN, • MONTREAL. 38F

Le bouillon de vipères.—Le bouillon de vipères jouait au XVIIe siècle un grand rôle dans la médication usuelle. Mme de Lafayette ne réussit à ranimer un peu ses forces qu'à l'aide de ce breuvage. Mme de Sévigné écrivait à son fils: "M. de Boissy va me faire venir dix douzaines de vipères du Poitou. Prenez-en deux tous les matins, coupez-leur la tête, faites-les écorcher et couper en morceaux et farcissez-en le corps d'un poulet. C'est aux vipères que je dois la pleine santé dont je jouis".

Comment on nettoie l'argenterie.—Il faut d'abord laver l'argenterie, puis la frotter avec la poudre suivante délayée dans de l'eau, poudre qu'il est facile de préparer soi-même. Il suffit de mêler ensemble: blanc de Paris, 20 grammes; crème de tartre, 20 grammes; alun, 10 grammes. Le tout finement pulvérisé et mis en flacons bouchés à l'émeri. On passe ensuite l'argenterie à l'eau de savon noir très chaude, on rince à l'eau claire et on sèche d'abord avec un linge, puis on frotte avec une peau de daim souple pour lui redonner le brillant du neuf.

Pour nettoyer les taches de graisse des tapis et des étoffes de laine.—Saupoudrez de farine et recommencez plusieurs fois de suite: les taches les plus tenaces finiront par disparaitre entièrement. S'il s'agit simplement de rafraîchir le tapis, servez-vous d'un chiffon que vous tremperez dans un bol d'eau froide additionnée d'une grande cuillerée de vinaigre.

Taches d'encre et de rouille.—On les fait disparaître avec le sel d'oseille (oxalate de potasse), ou avec une dissolution très étendue de chlorure de chaux, ou avec l'acide oxalique (eau, un litre; acide oxalique, 30 gr.). Mais si les taches de rouille sont anciennes et tenaces, si elles ont résisté à plusieurs lavages, on fait bouillir une faible dissolution de sel d'oseille avec de l'étain métallique. Il se forme un oxalate d'étain qui dissout facilement la tache rebelle. On obtient le même résultat, en imbibant la toile ou le tissu avec une faible dissolution de sel d'étain acidulée (chlorure d'étain et acide oxalique).

Le BOEUF SALÉ CLARK

Les bonnes cuisinières savent combien il est difficile de se procurer du bon boeuf salé, et aussi le temps qu'il faut pour le bien faire cuire.

Avec le boeuf salé cuit Clark, vous avez un excellent plat de boeuf salé sans cuisson et sans dépense de combustible.

Sans os et sans tendons, c'est un plat de viande des plus économiques.

"Les cuisines Clark vous aideront"

W. CLARK
Limited
Montréal.
Etablissements à Montréal, P. Q. St-Rémi, P. Q. et Harrow, Ont.

2-12-22

Lorsque vous voulez de bonnes fèves au lard, demandez des Clark

Mot Pour Rire.

—Garçon?

—Monsieur!

—Ce turbot est affreux, il tombe en décomposition.

—Monsieur est injuste; monsieur le trouverait très bien conservé s'il savait son âge.

PIERRE et THÉRÈSE

(suite)

Par MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PARUS. — *Le grand industriel Dautremont a deux filles: Thérèse et Suzanne. Thérèse, l'aînée, a atteint l'âge de vingt-quatre ans sans qu'aucun appel de l'amour soit encore venu la troubler. Mais une excursion dans le Midi l'a mise en face du châtelain de Roquefon, Pierre Hountacque, et, pour elle comme pour lui, ç'a été le "coup de foudre". Pierre est, à trente-six ans, le chef d'une énorme entreprise de travaux publics. Il demande la main de la jeune fille. On la lui accorde. Dès ce moment se multiplient des dénonciations anonymes, où Pierre Hountacque est accusé d'avoir, lorsqu'il avait seize ans, abandonné sa mère pour courir le monde comme aventurier, et usé de tous les expédients, — certains vont même jusqu'à parler d'un crime, — pour gagner l'insolente fortune qu'il possède aujourd'hui. Deux témoins de ses débuts, le directeur du Crédit colonial, Hémery, et Mme Chrétien, gouvernante chez les Dautremont, sans prendre avec ardeur le parti de Pierre, n'ont pourtant rien articulé qui le puisse rendre suspect. Et ce qu'il répondit aux questions qui lui furent posées, tant sur lui que sur sa mère, a rendu à Thérèse toute sa tranquillité de cœur et d'esprit. — Au retour de leur voyage de noces, Pierre et Thérèse se sont installés à Roquefon, où sont venus les rejoindre, au temps des vendanges, Suzanne Dautremont et tout un groupe de leurs amis. Mme Chrétien a cessé, depuis le jour du mariage, son service de gouvernante, mais on a mis à sa disposition, pour que son fils Maxence puisse rétablir sa santé affaiblie, une maison de régisseur dépendant du château. Le parrain de Maxence, le vieux Couderc, y reçoit d'eux l'hospitalité. Le jeune homme, qui a toujours aimé Thérèse passionnément, souffre de la voir à un autre.*

Il fut étonné du trouble que cette question si naturelle provoqua chez Couderc Le vieux posa son verre et balbutia:

— Quelle querelle?... Ah! bien, je ne sais pas... Je dis qu'ils ont bien pu se quereller.. voilà.

Maxence s'approcha de lui et lui saisit les poignets:

— Parrain, ne fais pas la bête. Qu'est-ce que cette querelle entre Pierre Hountacque et mon père, de laquelle on ne m'a jamais parlé? On m'a même toujours dit — maman et toi — que Pierre Hountacque avait été parfait pour mon père malade, jusqu'à sa mort.

— Mais oui, mais oui, fit Couderc, Il l'a fait soigner; il lui a donné de l'argent, et à ta mère ensuite, quand elle a été veuve. S'ils se sont querellés avant, je n'en sais rien, moi. Je dis: C'est probable.

L'excitation du regard tombait peu à peu dans les yeux de l'alcoolique et faisait place à un terne abattement. Le tremblement des mains s'accentuait.

— Tu ne veux rien dire? fit Maxence lui lâchant le poignet. Bon! Quand ma mère rentrera, je l'interrogerai.

Le vieux se leva effaré.

— Ne fais pas ça! Ne parle pas à la maman! Elle me gronderait. Promets-moi de ne rien lui demander. Oh! petit! comme tu me tourmentes!

Il retomba sur sa chaise et passa sa main grelottante sur son front et sur ses yeux. Mais Maxence avait trop de curiosité pour être pitoyable.

— Va te coucher, parrain... va, dit-il. Tu es fini pour aujourd'hui. Maman me dira ce que je veux savoir.

— Non, non, balbutia l'ivrogne. Ne parle pas à ta maman; ça lui ferait du mal, et puis, moi, elle me gronderait... Je vais te dire... Je vais te dire... Eh bien! voilà, c'est tout simple... Ton père et Hountacque se sont querellés... Ils se sont battus.

— Ah! s'écria Maxence, Pierre l'a tué!

— Non! non! riposta Couderc de toute la force qui lui restait. Il ne l'a pas tué, il l'a blessé seulement. Et ton père a vécu après, plusieurs mois... Et il n'est pas mort de sa blessure, ont dit les médecins. Et ton père et Hountacque étaient redevenus amis quand ton père a passé.

Mais Maxence n'écoutait plus. Il s'était assis sur une chaise et ne bougeait pas. L'impression d'allégresse, de soulagement, que lui avaient causée les premiers mots de Couderc, loin de s'affaiblir par l'aveu qu'il y avait ajouté, se confirmait. Vraiment, l'obstacle qui barrait sa vie s'écroulait, lui livrait passage. Il se sentait un autre homme, avec la volonté, la puissance, le devoir d'agir.

Quand il se redressa, il vit Couderc, affalé sur la table, qui dormait. Il le secoua assez rudement. Le bonhomme eut un sursaut:

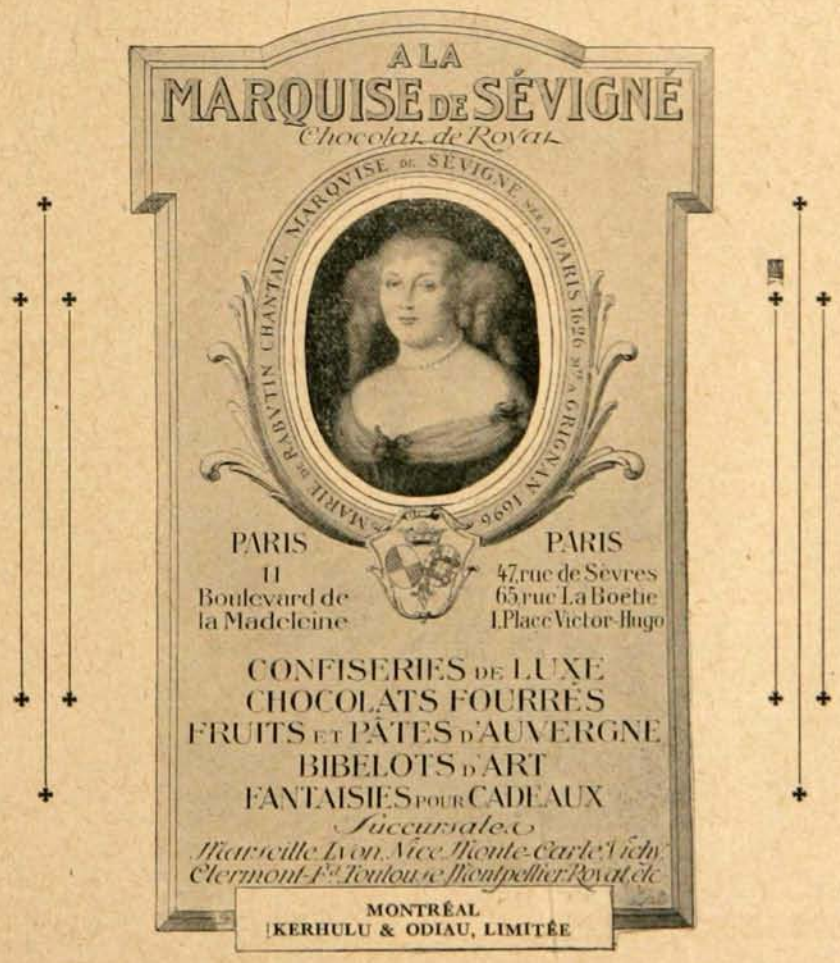
— Quoi?... qu'est-ce que tu me veux encore? Laisse-moi.

— Allons! viens dans ta chambre.

Il le força à se lever, et, le soutenant, presque le portant, lui fit retraverser le vestibule, l'amena au seuil de sa chambre. Mais là il devint impossible au vieux d'avancer. Maxence ne put que jeter le grand corps noir inerte en travers du lit, où il le cala de son mieux. Sous la poche gonflée de la redingote, il sentit le portefeuille...

"J'aurais le droit de le prendre, pensa-t-il... On a le droit de démasquer les malfaiteurs par tous les moyens..."

L'idée de dépouiller lui-même son ami insensible lui répugna. Pourtant il eut peur de la tentation. Quittant la chambre, il sortit sur le devant de la maison.



IV

Il étouffait. Ses idées lui semblaient danser des rondes dans sa tête.

Il franchit le potager, où la jeune Irma bavardait avec une commère, et descendit jusqu'à la route départementale qui menait au village. L'œil suivait cette chaussée blanche pendant cinq cents mètres environ, doucement montante entre deux rangées de platanes; ensuite elle contournait le côteau et accentuait sa montée vers Roquefon. Ce côteau, sur lequel s'étendait le parc du château, fermait à gauche le paysage, qui, à droite et en face, inclinait vers le moutonnement proche des pinèdes. C'était un site pacifique, solitaire, lumineusement doré par le soleil de quatre heures. Le ruisselet de la source longeait la route; un petit pont de pierre le franchissait. Sur l'un des parapets bas de ce pont, en moellons grossiers, Maxence s'assit.

Que de fois, depuis qu'il habitait Roquefon, il était venu rêver, ou plutôt méditer, raisonner âprement sur lui-même devant cet horizon à la fois vaste et intime! Car, comme tous les intellectuels, dès que sa pensée avait mûri, il avait connu la façon de rêver qui consiste à tisser de laborieux raisonnements sur les réalités, — soi-disant pour les serrer et les envelopper, — parfois, inconsciemment, pour les déformer.

Il avait bien trop d'orgueil pour s'être jamais avoué à lui-même qu'il aimait Thérèse Dautremont. Il s'était toujours efforcé de ne pas prononcer devant son propre arbitre ce: "Je l'aime!" qui l'eût désespéré. Naguère, aux époques charmantes des promenades et des chasses de Prévannes, il se disait: "Elle est belle, je suis artiste; j'ai vécu près d'elle toute mon enfance; il est naturel que j'éprouve pour elle une grande admiration... Mais je sais bien qu'elle se mariera, parbleu! Mariée, elle ne me sera pas moins chère."

Les années que Thérèse avait de plus que lui étaient une suffisante raison pour apaiser son amour-propre. "On n'aime que dans le sens idéal, romanesque du mot, une femme plus âgée que soi. C'est de l'admiration que je ressens pour Thérèse." Et, de fait, l'annonce du mariage de Thérèse, avec le substitut Pontmagne, l'an passé, l'avait laissé indifférent: un sûr instinct et quelques conversations de la jeune fille avec Mme Chrétien lui assuraient que c'était là une union de convenance; Thérèse n'aimait pas son futur. Hélas! le même instinct, et encore les confidences de la mère, lui révélèrent la soudaine conquête, par Pierre Hountacque, de celle pour laquelle il entretenait un culte quasi religieux.

Alors il commença de souffrir.

Avec un stoïcisme obstiné, il combattit ce tendre chagrin où tant de jeunes hommes se complaisent; il ne voulut pas de la délectation morose d'un René ou d'un Dominique. Son orgueil lui défendait de se dire: "Je suis épris de Thérèse, et, pour Thérèse, je ne suis qu'un enfant, un ouvrier, un petit protégé sans importance." Même à sa mère il n'avait jamais confié ce secret, que la pauvre femme devinait, dont elle eût souhaité lui parler pour l'en consoler. Il tint ferme, fit bonne figure pendant les fiançailles. Il ne put toutefois prendre sur lui d'assister au mariage. Quelle humiliation, s'il laissait paraître son angoisse! Mais, justement, l'effort volontaire qu'il dépensa, pendant cette période douloureuse, l'usa. Il n'était pas d'un tempérament, très robuste; son enfance avait été délicate: de faibles bronches, la menace, heureusement jamais confirmée, de la phtisie. A peine le nouveau couple eut-il quitté la France que Maxence dut s'aliter. On lui recommanda le changement d'air, autant que possible un climat où l'été fût plus hâtif et plus sec qu'à Paris. C'est alors que Thérèse, avertie, proposa par lettre à Mme Chrétien le séjour de Roquefon et la maison disponible du régisseur.

Le premier mouvement de Maxence fut de refuser. Son cœur demeurait irrité contre l'homme qui avait emporté Thérèse; les bienfaits tombés de cette main le blessaient. Mais un besoin plus impérieux que tout, celui de revoir Thérèse, de revivre près d'elle, fit taire l'orgueil. Maxence céda aux instances de sa mère. Dès la fin de juillet, tous deux s'installèrent à Roquefon.

Le séjour de Roquefon le guérit physiquement si vite et si complètement qu'il se crut aussi guéri moralement. Après le long étiolement des années passées à Paris, l'irruption du soleil et du grand air dans sa vie le ranima. Il subissait cette crise physique, ordinaire entre la vingtième et la vingt-cinquième année, où le tempérament de l'homme se fixe. Il eût pu incliner vers la neurasthénie et la consomption; la pureté, la gaîté de l'air gascon fortifièrent ses poumons, calmèrent ses nerfs. Lui-même s'étonnait de sa robustesse reconquise, de son activité infatigable à parcourir à pied la lande, de son sommeil et de son appétit. Son moral s'équilibra. Il osa regarder en face le problème de sa vie, se dire:

"Oui, j'ai été déchiré par un sentiment violent; mais quelle honte à cela? Vivre jeune, près d'un être comme Thérèse, et ne pas l'aimer, c'eût été la preuve d'une sensibilité infirme. Moi, je suis sensible, nerveux; sans cela je ne serais pas un artiste. Précieuse émotion que Thérèse m'a value, je te chéris! Mais je suis assez fort, et ma raison est maintenant assez maîtresse de mon cœur pour que je ne craigne plus de souffrir par toi..."

Cet état d'équilibre dura jusqu'au retour des châtelains à Roquefon. Quand la nouvelle lui en fut transmise par sa mère, Maxence savait bien qu'il eût dû répondre:

— Alors, nous partons!

Mais, aussitôt, il subit l'impérieuse nécessité de ressaisir l'image aimée. Il se paya lui-même de cette excuse: "Partir serait de l'affectation; cela donnerait à penser. Et, d'ailleurs, qu'est-ce que je crains? Je suis guéri." Mme Chrétien ne demandait qu'à prolonger leur séjour. Ils restèrent.

Maxence attendait avec une anxiété effervescente sa première rencontre avec Thérèse mariée. Il alla la saluer à la gare et, en même temps déçu et rassuré, constata qu'il n'était point ému. Plus trace de cette ferveur tendre, de ce besoin de se trainer à ses pieds, de baiser le bas de sa robe, qu'il avait ressentis tout le long de son adolescence. Le même coup d'œil lui montra la jeune femme et son mari. Pierre et Thérèse parlaient ensemble, les yeux dans les yeux; Maxence comprit que vraiment ils ne faisaient qu'un. Son impression fut, sans plus, de l'hostilité contre ce couple, une hostilité qui enveloppait les deux époux. Il leur souhaita la bienvenue avec cette timidité arrogante que Pierre raillait, qui chagrinait Thérèse. Quand il regagna la Hitte, il pensait fièrement:

"Je l'ai revue, **et cela m'est égal.**"

Il sentait une partie de son cœur pour ainsi dire insensibilisée, quelque chose d'analogue à l'effet de la cocaïne sur les muqueuses: la région touchée semble absente, morte. Il se complut dans cet état d'indépendance, se jugea fort, victorieux. Il ne cherchait même plus à voir Thérèse. "Tout m'est égal, maintenant: je n'aime que mon art." Et il se remit passionnément au travail.

Cependant, il ne cessait de penser à Thérèse. "Le mariage ne lui sied guère. Ce qu'elle avait de grâce originale a disparu. C'est maintenant une belle personne comme il y en a des centaines à Paris. Son mari a réagi sur elle. Il est si rude, si homme d'affaires, si peu artiste!..." Ainsi Pierre, dans sa pensée, s'associait toujours à Thérèse. Maxence relevait tout ce qui, chez elle ou chez lui, le heurtait, lui déplaisait. Il raillait, en tête à tête avec sa mère, les châtelains de Roquefon et leurs invités. "Thérèse est devenue snob. Quant à lui, c'est un lourdaud qui a eu de la chance." La mère ne répliquait pas. Clairvoyante par tendresse, elle regardait avec chagrin son fils redevenir nerveux, manger de moins bon appétit, perdre le sommeil. Le goût des longues promenades lui passa. Il consuma ses après-midi à lire, à ciseler. Ou bien il allait s'asseoir sur le rude parapet du ponceau, au pied de la côte, en vue des pins; là, durant des heures, il rêvait. Lui-même n'eût pas su dire, ensuite, à quoi il avait rêvé. De plus en plus, sa vie lui apparaissait obscure, barrée par quelque chose de mystérieux, par un étrange obstacle qu'il devinait sans le distinguer. Entre lui et la vie, il y avait désormais Pierre uni à Thérèse. Un de ces pressentiments qui ne trompent guère les nerveux lui disait que quelque événement décisif engagerait la lutte entre ce couple et lui, une crise après laquelle le train de sa vie à lui, momentanément enrayé, pourrait reprendre son élan.

— Et voilà que c'est arrivé, fit-il à haute voix, dans le silence lumineux de cette après-midi d'octobre, tandis qu'assis sur le parapet il guettait le tournant de la route par où sa mère allait apparaître, venant de Roquefon.

"Ma vie a maintenant une raison d'être et un but: démasquer l'homme taré, l'ennemi de mon père. Mon père était un témoin gênant, il l'a supprimé. Cela, j'en suis sûr, j'en suis sûr, malgré les réticences du vieux. Pourquoi maman m'aurait-elle toujours caché cette histoire de duel? Ah! la malheureuse femme! Elle savait cela et elle a pris l'argent!."

Son imagination flambait. Il se vit allant à Roquefon, et, devant tous, accusant Pierre...

"Non. Je veux faire à Thérèse le moins de mal possible. Mais je la delivrerai de cet indigne mariage!"

Oh! réaliser cela! disjoindre Pierre de Thérèse! ne serait-ce pas sa propre délivrance à lui? Il se contraignit à ne pas imaginer plus avant, à ne pas rêver la reconnaissance éperdue de la jeune femme pour l'affranchissement qu'elle lui devrait. Car, dans le fond le plus trouble de son propre cœur, il lui dé-

ROMANS - - ROMANS - - ROMANS

(**Collection des Romans Choisis**) Sur réception de la somme de $1.00, nous vous expédierons, par poste, les 15 volumes suivants:

L'ENFANT AUX DEUX MÈRES, Gme Livet.
MARIAGE DORÉ, Jules Hoche.
DEMI-FEMME, Jacques Yvel.
VAGUE D'AMOUR, René d'Anjou.
QUI? Fernand Lafargue.
MANNEQUIN DE CIRE, Jules Hoche.
MANDOLINA, Auguste Lescalier.
COEUR BLESSÉ, Henri de Chazel.
LE COEUR INCERTAIN, Paul de Garros.
FINE, Georges Beaume.
L'HEURE D'AIMER, Paul Bru.
LES YEUX ÉTEINTS, Jean de Kerlecq.
LA VIE L'EMPORTE, Jean Petithuguenin.
FERODA, Jules Hoche.
LA PIERRE D'AMOUR, Maurice Landay.

La Librairie PONY, 374, Ste-Catherine Est, MONTRÉAL
Téléphone: Est 2855

plaisait d'apercevoir une joie mauvaise: l'espoir que Thérèse serait abaissée, dépréciée, que la distance entre elle et lui allait diminuer.

"Moi je suis pauvre, mais net; ni sur les miens, ni sur moi, on ne peut rien insinuer."

Une petite forme sombre apparut en ce moment au tournant de la route. Mme Chrétien s'en revenait du village, portant un panier à provisions. Comme à l'ordinaire, elle était vêtue de noir. Un modeste chapeau de paille noire la coiffait. Elle se garantissait, avec une ombrelle, du soleil qui allongeait obliquement son ombre.

Maxence s'émut de pitié tendre:

"Pauvre chérie!... Quelle vie tragique! Accepter les aumônes d'un gredin pareil, de l'homme qui a tué son mari! C'est pour moi qu'elle l'a fait, je le sais bien!"

L'humble silhouette avançait, d'un pas alerte activé par la légère descente. Maxence distinguait les traits de sa mère, la petite figure noble et usée comme l'avers d'une médaille ancienne. Pourquoi celle-ci avait-elle été condamnée par la vie à la misère, à la servitude, tandis que d'autres naissent opulents, ou font si aisément fortune? Cette question, que le pauvre posera éternellement au riche, Maxence ne se l'appropriait pas d'ordinaire; il la jugeait trop simpliste, presque niaise. Une des formes de son orgueil était de ne jamais se plaindre de sa condition; il se juchait assez haut pour ne rien envier à personne. Aujourd'hui, toute la lie de son cœur remontait à la surface, et, parmi ses rancunes contre les maîtres de Roquefon, surgissait la stupide et éternelle question: "Pourquoi sommes-nous pauvres, et d'autres riches?"

Il marcha à la rencontre de sa mère. Ils ne s'embrassèrent point, étant aussi peu démonstratif l'un que l'autre; mais la figure de la maman, auparavant morne et pensive, s'illumina d'un vif bonheur. Et Maxence prit si naturellement le panier de la main de sa mère, et glissa si étroitement l'autre main sous son bras, que leur tendresse réciproque fut manifeste, malgré la simplicité des mots échangés.

— Tu vas bien, mon chéri?

— Mais oui, mère. Et toi? Pas fatiguée?

— Oh! fatiguée pour si peu! Tu ne voudrais pas!

Comme ils traversaient le potager, Mme Chrétien, apercevant Irma qui épluchait des pommes de terre, assise sur une chaise basse, quitta le bras de son fils, alla parler à la servante. Maxence pénétra seul dans la maison, posa le panier sur une chaise du vestibule, et attendit sa mère.

Elle le rejoignit presque aussitôt, s'étonna de le voir encore là, et, le regardant, le devina troublé.

— Qu'est-ce que tu as, mon chéri? demanda-t-elle, arrêtée net, juste après le seuil.

Maxence la prit par la main et ouvrit une porte en face de la cuisine. C'était celle de la chambre de Mme Chrétien. La nuit y régnait. Maxence fit entrer sa mère. Puis il poussa les contrevents de la fenêtre. La clarté du soir dora le modeste intérieur, le lit à grands rideaux de perse, le mobilier d'acajou, table ovale, commode et toilette, le châssis en papier peint qui fermait l'âtre, le prie-Dieu, le fauteuil Louis-Philippe, à grand dossier, aussi en acajou, tendu d'un velours rouge où les mites avaient tracé d'innombrables sillons.

— Assieds-toi là, maman, commanda Maxence en approchant le fauteuil.

Elle obéit, murmurant encore:

— Mais qu'est-ce que tu as?

— Maman, dit Maxence avec calme, nous ne pouvons plus rester à Roquefon.

— Et pourquoi, mon Dieu?

Après un silence, Maxence s'écria:

— Ah! maman... Comment as-tu pu accepter?... Toi qui savais!

Leurs prunelles se pénétraient, pour ainsi dire, et ils lisaient dans la pensée l'un de l'autre. La mère murmura, d'un ton découragé:

— Qu'est-ce qu'on a été te raconter? C'est Couderc, je suis sûre...

Debout en face d'elle, il répondit:

— Oui, c'est le vieux... mais il ne faut pas lui en vouloir. Mieux vaut que je sache. Du reste, il ne m'a rien dit de précis: c'est plutôt moi qui ai deviné.

Mme Chrétien passa sa main sur ses yeux qui étaient secs. Puis, elle la laissa retomber dans le creux de ses genoux.

— Nous voilà bien! fit-elle presque à voix basse. Ah! je craignais cela. Tôt ou tard, on te renseignerait!

— Je ne suis pas renseigné, maman. Je veux que ce soit toi qui me renseignes. J'ai vingt et un ans: tu comprends bien que c'est un enfantillage d'essayer de me cacher la vérité, maintenant que je suis averti. Je sais que Pierre et mon père se sont disputés, qu'ils ont été sur le terrain, voilà tout. Je te demande à toi-même: "De quoi mon père est-il mort?"

Mme Chrétien fit un geste d'incertitude. Elle essaya de défendre encore l'humble édifice de repos, de sécurité, qu'elle avait bâti autour de son fils.

— Comment le savoir? il a vécu treize mois après le duel. Il est mort d'une pneumonie double.

— Voyons, mère, dis-moi la vérité, insista Maxence s'approchant d'elle.

Elle fondit en larmes:

— Mais je ne sais pas, moi, je ne sais pas!... Les médecins ne voulaient rien dire. . Evidemment, j'ai toujours pensé... Avant cet affreux duel, il se portait si bien! Jamais il n'avait eu la moindre chose aux poumons.

Maxence la laissa pleurer quelque temps. Comme elle ne s'arrêtait pas, il reprit ses questions:

— Pourquoi s'étaient-ils querellés?

Elle balbutia dans ses sanglots:

— Pour une futilité... pour une partie de cartes, au petit cercle des employés, à Tunis. Ils étaient bien ensemble, avant. Moi, j'étais du pays de Pierre. Et puis ils se convenaient; c'étaient les deux plus intelligents de la colonie. Ils avaient projeté des affaires en commun; ils avaient même gagné de l'argent ensemble. Ton père a perdu ce qu'il avait gagné dans des spéculations sur des mines; Pierre a mis son gain dans l'affaire de Camboulives, l'entrepreneur. Camboulives avait déjà eu une attaque, et c'était Pierre qui le remplaçait, dirigeait tout... Voilà tout ce que je sais, moi... On m'a rapporté mon mari mourant, un matin, l'aisselle perforée... C'était Pierre qui l'avait blessé. Il faut dire qu'aussitôt il est venu à la maison, il s'est mis à ma disposition, il m'a aidée... Et j'en avais besoin, avec ce mari mourant... toi si petit... et pas un sou!

Maxence ne put se contenir.

— Ah! tu as accepté cela! Mais tu ne comprends donc pas que c'est épouvantable, que c'est honteux?

Mme Chrétien se redressa et ses larmes tarirent:

— Honteux! fit-elle... Pourquoi! T'imagines-tu que je n'aie pas senti le mouvement de répulsion que tu as à présent, bien plus rude, bien plus fort, parce que j'avais sous les yeux mon pauvre Chrétien entre la vie et la mort? Mais est-ce que je devais le laisser mourir, faute de soins, et te laisser mourir, toi? Dès qu'il a pu parler, ton père lui-même m'a dit: "Laisse faire Hountacque!..."

— Papa? Il savait?...

— Mais certainement! Tiens! tu n'es qu'un enfant, toi, malgré ton talent et ton intelligence, Tu ne te doutes pas de ce que c'est que la vie. On est obligé de plier, va, quelquefois! Ton père était aussi orgueilleux que toi. Mais quand il a été étendu sur le dos, sans savoir s'il s'en releverait, et même après, quand les médecins ont répondu de lui, on aurait dit que le même coup avait tué son orgueil. Il répétait: "Il faut se sortir de là comme on peut. Le petit et toi, vous ne devez pas mourir de faim parce que j'ai fait une sottise... " Pierre Hountacque! mais ton père l'a reçu à son chevet, et ils se serraient la main. Ce n'est pas parce que deux hommes ont été sur le terrain qu'ils ne doivent plus se parler. Pierre Hountacque s'est racheté, aux yeux de Chrétien, par ce qu'il a fait pour lui, pour moi, pour toi. Il a vraiment remplacé ton père, tu sais!

Maxence ressentait un mal extrême à entendre ainsi sa mère vanter la générosité de Pierre. Il dit d'un ton sec:

— C'est bon. Je t'avertis que, sur ce point, je n'ai pas les idées de mon père, ni les tiennes. Je suis résolu à arrêter le cours des bienfaits dont nous comble M. Hountacque. Et d'abord allons-nous-en d'ici.

La mère objecta:

— Et ta santé?

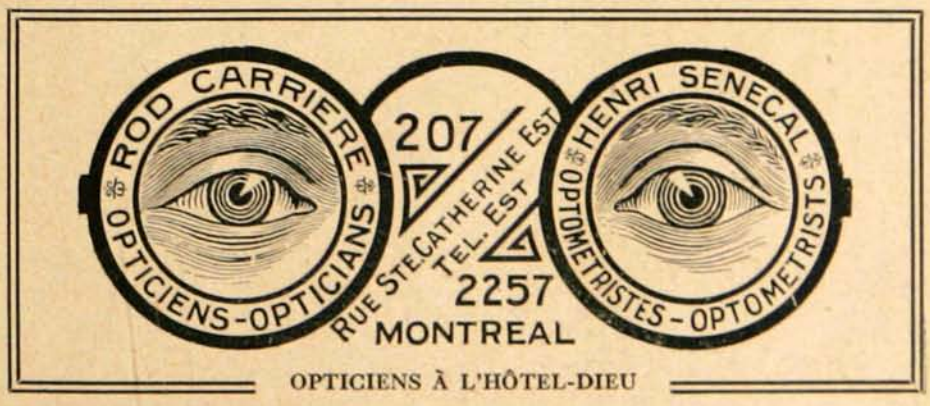
— Ma santé se débrouillera comme elle pourra. D'ailleurs, le meilleur moyen de la gâter serait de rester... Depuis que je sais, j'ai la fièvre. Tiens!

Il posa la paume de sa main sur le poignet mince de sa mère: cette paume brûlait.

— Oh! dans ce cas... Allons-nous-en vite! dit-elle.

Et elle se souleva de sa chaise comme pour fuir. Maxence la fit rasseoir.

— Nous ne trainerons pas, fie-t'en à moi. Si je m'écoutais, je ne coucherais pas ici ce soir, et je t'emmènerais sans rien dire, sans plus voir ces gens-là. Mais cela aurait des inconvénients pour la suite de mes projets. Je partirai demain, sans fracas. Nous trouverons une explication: du travail qui m'ap-



OPTICIENS À L'HÔTEL-DIEU

pelle à Paris, une commande importante chez Labrique. Tu te chargeras de leur expliquer cela, et deux ou trois jours plus tard tu me rejoindras.

Mme Chrétien ressaisit la main de son fils, l'attira près d'elle, le fit tourner face à la fenêtre.

— Maxence!... Maxence!... Tu as tes méchants yeux, les yeux qu'avait ton père quand on le contrariait. Qu'est-ce que tu médites?

— Je médite, d'abord, de me libérer vis-à-vis de M. Hountacque. Depuis qu'il est notre bienfaiteur, sais-tu à peu près combien tu as reçu de lui?

— Mais... beaucoup d'argent. En neuf années, pense. Peut-être seize ou dix-huit mille francs.

— Ne t'inquiète pas. Je les trouverai... quand je devrais engager mon travail pour vingt ans. J'ai des offres de Lachelière, le concurrent de Labrique, qui a remarqué ma dernière exposition et qui me veut à tout prix.

— Et après?

— Quand je me serai libéré, je m'emploierai à remettre les choses et les gens à leur vraie place. J'aurai la revanche de mon père supprimé, de ma mère humiliée, de ma jeunesse muselée.

— Comment cela?

— Cela me regarde.

— Comme tu me réponds! soupira tristement Mme Chrétien.

Mais Maxence ne voulait pas se laisser émouvoir. Il détourna les yeux et affecta d'aller à la fenêtre regarder le ciel qu'envahissait un crépuscule orangé. Mme Chrétien quitta le fauteuil et le rejoignit; elle lui mit la main sur le bras. Et lui, d'un élan de tendresse, posa un baiser sur ces doigts bruns, abîmés par les travaux du ménage et de l'aiguille, mais dont la finesse originelle n'était pourtant pas méconnaissable.

Elle se suspendit à son bras. Beaucoup plus petite que lui, elle devait, pour rencontrer son regard, lever la tête.

— Je t'en supplie, murmura-t-elle, ne tente rien contre Pierre Hountacque.

Dans ses prunelles, dans toute l'expression de ses traits, Maxence lut une anxiété qui le surprit et, à son tour, l'angoissa.

— Pourquoi? dit-il.

— Parce que Pierre Hountacque est le plus fort et qu'il te brisera. Ton père s'est brisé contre lui dans un temps où Pierre n'avait pas sa force d'à présent.

Maxence, irrité de ce rappel, blessé d'être jugé faible, se dégagea:

— Je ne me briserai pas. C'est lui que je briserai.

— Tu rêves!

— J'en suis sûr, entends-tu?... sûr!

Il lui dit ces mots de tout près, penché, les yeux dans les yeux. Mais, sur la figure de la mère, l'expression d'angoisse et d'épouvante s'accrut. Elle balbutia:

— Si c'est vrai... si tu es sûr... alors... je t'en supplie, ne l'essaie même pas! Pour l'amour que tu portes à ta pauvre maman je t'en conjure, ne tente rien contre Pierre Hountacque!

— Mais pourquoi?

Elle était si chavirée que les mots ne venaient même plus à sa bouche; elle se mordait les lèvres sans pouvoir parler, tout son corps tremblait. Maxence l'observait d'un œil d'où la pitié s'effaçait, d'un œil d'inquiétude lucide, qui analyse, qui cherche à comprendre. Un instant, la pauvre femme eut ces mouvements désunis, ce regard en rond de la bête traquée qui veut fuir... Elle ne put que répéter:

— Je t'en prie, mon chéri!... ne fais rien contre lui... rien!

Mais aussitôt elle sentit ses mains prisonnières. Son fils l'observait, si proche de son visage, qu'elle sentit son souffle.

— Sais-tu que c'est effrayant, maman, lui dit-il, ta résistance? Pourquoi défends-tu Pierre Hountacque? Qu'est-ce que tu veux donc que je pense, moi?

Elle fut comme hébétée au premier choc des mots. Puis soudain elle perçut la pensée de Maxence.

— Ah! s'écria-t-elle avec un geste si fort qu'elle se libéra de son étreinte. Ah! qu'est-ce que tu veux dire?

Et la parole lui revint, haletante, saccadée, mais d'un accent si net, si pathétique, que le doute affreux de Maxence fut aussitôt dissipé.

— Oh! méchant! méchant! Ton père qui m'avait toute, si absolument... tout moi... toutes mes pensées! Mon pauvre Chrétien!... Tu ne vois donc pas que, depuis qu'il est mort, je suis encore sa femme, que je ne pense qu'à lui... et que j'en suis toute desséchée... Toi, imaginer cela!... Oh! méchant, méchant!

Il la guettait. Il buvait ses paroles. Elle n'avait pas fini de parler que déjà il l'avait prise dans ses bras, il la dorlotait comme une enfant qui pleure, il baisait les cheveux grisonnants, les joues usées, les yeux fanés, tout ce qui avait été le trésor d'amour de son père, et que la mort du père avait flétri.

Il balbutiait:

— Pardon!... Je t'ai fait pleurer. Mais, vois-tu, c'était trop horrible d'imaginer cela. Pardonne-moi, maman? Ta révolte m'a réconforté. Laisse-moi faire, à présent. Et n'aie pas peur. Je te jure que ce n'est pas moi qui serai brisé.

Elle murmura de nouveau dans ses larmes:

— Tu as tort... A quoi bon?... Laisse les choses comme elles sont. Le passé est le passé. Ce qui importe, désormais, c'est ton avenir à toi.

Mais sa résistance était abolie, et Maxence comprit qu'il n'avait plus besoin de discuter.

— Essuie tes yeux, lui dit-il. Irma va rentrer. Il ne faut pas qu'elle se doute, elle... ni personne.

Domptée, Mme Chrétien retomba sur le fauteuil et tamponna de son mouchoir ses paupières humides. Le crépuscule envahissait la chambre. Maxence alla s'asseoir sur l'appui de la fenêtre. Les cultures du potager, les arbres de la route, le noble profil du côteau, les pinèdes lointaines, toute la nature s'immobilisait, se recueillait, et chaque objet, n'étant plus éclairé que par la lumière diffuse éparse sur le ciel, une lumière qui ne fait pas d'ombre, prenait cet aspect étrange, féerique un peu, qui, chaque soir, étonne les regards et remue le cœur de l'homme attentif... Une planète allumait son fanal au-dessus de la ligne bleue des landes.

Quelle force intime, quelle joie de conception, d'action, envahirent à cette minute le cœur orgueilleux de Maxence! Il lui sembla que, pour la première fois, le chemin était libre devant lui. Il s'évadait de l'esclavage où la vie l'avait tenu. Il allait être le maître, parler en maître. L'orgueil, en cette minute, faisait taire dans son cœur toute autre passion, et le jeune homme était bien incapable de mesurer combien le désir d'une certaine femme activait sa volonté de revanche.

Une sonnerie lointaine, l'appel harmonisé d'une sirène d'automobile déchira le soir, jeta comme des fils mélodieux à travers l'air, tandis qu'un sourd grondement s'enflait der-

rière le côteau, semblait un instant tout proche, puis vite décroissait, croissait de nouveau, s'apaisait, s'évanouissait:

Maxence pensa:

"C'est lui qui rentre!"

Il quitta la fenêtre. Sa mère n'était plus dans la chambre. Il l'entendit qui remuait dans la cuisine. Doucement il la rejoignit. Elle mettait le couvert.

Il la surprit par derrière et lui embrassa le cou, entre les mèches argentées et l'humble ruche noire du col.

TROISIEME PARTIE

I

Il y a une heure, dans les fêtes mondaines, parfois moins qu'une heure: quelques minutes, un instant, où leur caractère se transforme. Les passants, venus comme en visite, pour accomplir un devoir social ou pour être vus, sont partis; seuls sont demeurés ceux qui veulent jouir de la fête, ou ceux qui poursuivent un autre objet, masqué par le divertissement officiel du lieu. Le divertissement officiel, pour la majeure partie des assistants, ne compte guère. N'est-il pas d'ailleurs, presque toujours, d'une médiocrité décourageante? Musique, danse, batelage d'amateurs; vrais comédiens, musiciens ou danseurs empruntés au théâtre et moins à l'aise, en parade moins illusionnante que sur les tréteaux: combien écoutent, combien regardent avec attention, parmi les spectateurs distraits qui chuchotent d'autre chose tout en applaudissant ostensiblement, sous l'œil des maîtres du logis? Un intérêt fort étranger à ce couteux et banal spectacle retient la plupart: un spectacle qui se joue entre eux, spectateurs, et les passionne. Ou bien ils en observent l'intrigue, ou bien ils y participent. Intrigue au sens moliéresque et âpre du mot, intrigue au sens léger, voluptueux, de la comédie italienne, intrigue de politique mondaine ou de licence parée, — en voici la minute venue. Quelques arrivistes anxieux ont attendu l'occasion propice pour s'asseoir à côté du détenteur supposé de leur fortune; quelques "associées" infatigables ont guetté l'influente femme du monde, le politicien puissant, le financier de qui dépend l'avenir de leur mari, et le chambrent de leur mieux, à grand effort de sourires et de flatteries.

Mais le drame le plus commun est toujours le drame du désir humain. Sous la chaleur accrue des salles, l'humanité mondaine tend à prendre ses aises. Des jalousies s'éveillent et se dévoilent, des yeux espionnent, d'autres menacent; de brèves répliques jaillissent des lèvres à peine desserrées, entre les "charmant!" et les "bravo!". Des scènes de consentement, de reproche ou de rupture s'amorcent, s'achèvent... Voici le solstice de la fête, l'instant où la vraie nature des êtres s'affirme, lasse de deux heures de contrainte. Moins déguisés que le jour, presque apparents, décolletés pour ainsi dire comme les bustes des femmes, — voici l'heure d'observer la passion du gain, l'envie fielleuse, la frénésie de paraître, le désir masqué en haine, le désir masqué en amour.

Ce torride solstice des réunions mondaines, la fête des Hountacque venait de l'atteindre, la fête qui inaugurait, vers la fin de novembre, leur installation récente dans l'hôtel de l'avenue du Bois-de-Boulogne. Le cadre était somptueux. Sur ce grand marché d'art et de luxe qu'est Paris, le goût, servi par l'argent, n'est-ce pas-là baguette de l'enchanteur? Cinq mois avaient suffi pour transformer un logis quelconque de milliardaires américains en une demeure de style français parfaitement pur, tendue de précieux Beauvais, discrètement ornée de toiles rares, meublée sans surcharge de pièces de premier ordre. Aux innombrables Parisiens curieux de telles solennités, les maîtres du lieu, comme un couple de souverains nouveaux, offraient en joyeux avènement le "vernissage" de leur palais. Ils l'agrémentaient de ce qu'il faut de divertissement préparé pour retenir ses hôtes jusqu'aux environs d'une heure après minuit: pas plus; car Paris moderne, se lève de bonne heure, se couche tôt, et le temps est fini où les aubes d'hiver, envahissant les salles de bal, éclairaient les pirouettes lasses, les visages fanés des danseurs.

Le haut monde parlementaire, le haut monde financier, le haut monde des affaires, avaient amplement répondu à l'appel. Les files de voitures et d'automobiles refluaient jusqu'à la place de l'Etoile, jusqu'à l'avenue Malakoff, jusqu'à l'avenue de la Grande-Armée. Quant au "monde" tout court, si nettement défini à Paris malgré l'apparente fusion des groupes sociaux, — le monde, plus important, sinon plus influent à mesure que toutes les organisations sociales se détraquent alentour, — il n'était là que peu représenté, et surtout par des hommes. La beauté célèbre de Thérèse en attirait plusieurs, parmi ceux que l'opinion conservatrice ralliait, dans le Parlement, à Paul Dautremont. Quelques vraies mondaines, les plus hardies, sortes de prospectrices des régions nouvelles de la fortune et du plaisir, avaient accompagné leurs maris. Tout naturellement, elles formaient un groupe, à l'avant-garde des assistants qui écoutaient la **Petite Fée**, poème et musique de Ludovic Archères. Et l'œil d'un Parisien avisé les eût distinguées aussitôt, à je ne sais quoi de moins provocant dans la toilette, de plus mesuré dans le geste, de plus "chez soi", — à cet ensemble de traits, de costumes, de façons qui, sauf quelques exceptions notoires, traduit une réalité considérable: l'hérédité dans une situation supérieure.

Sur la scène improvisée, luxueusement improvisée au fond de l'immense salon principal, un éclatant décor représentait un coin du parc Louis XV, de parc à la Verlaine avec des verdures bleutées enlaçant des architectures de treillage. Dans ce décor, sous les feux électriques aménagés, comme en un véritable théâtre, des ballerines prêtées par l'Opéra achevaient un pas de bergers et de bergères. A l'avant-scène, le baron Moulier en Sylvandre, Suze en Cydalise, figuraient les premiers sujets: Suze, gracieuse naturellement, et juste assez empruntée pour que le piquant de sa danse en fût aiguisé; Moulier, si parfaitement danseur qu'on sentait que c'était là sa véritable vocation, et qu'il était créé par la nature pour faire des pointes, des ronds de bras et des jetés-battus, bien plutôt que pour administrer les diverses sociétés financières où il ambitionnait de toucher des jetons.

Sylvandre comme Cydalise étaient fort applaudis.

Sans que leurs fiançailles fussent encore officielles, on savait qu'elles étaient probables, que les instances du baron devenaient pressantes, et que Suze, tout en le faisant un peu languir, n'avait pas dit non. On les guettait: les faciles plaisanteries qui sont les mêmes, aux termes près, dans les collèges, à l'atelier et dans la société, fleurissaient sur les lèvres. Et, sous l'attention souriante des yeux qui suivaient leurs gestes rythmés, il y avait, à l'avance, un peu de la curiosité qui obsède les nouveaux époux. Cela, et la musique, et la lumière, et cette parade évocatrice d'un siècle où l'amour léger, l'amour-goût, sans flèche empoisonnée dans son carquois, régna sur le monde — tout incitait à la détente ce parterre composé surtout de gens de liesse, d'oisifs riches et de laborieux jouisseurs, chez qui le goût de la fête, l'ironie dissolvante ou simplement l'absence de culture morale ont aboli la vie intérieure... De ceux qui souriaient, applaudissaient, chuchotaient ou rêvaient là, combien avaient d'autre philosophie qu'un épicurisme délicat dans la forme, presque sinistre dans le fond? N'importe! cela composait un ensemble de civilisation extrême, de luxe intelligent, de grâce somptueuse que seule peut offrir une telle fête dans une ville comme Paris. Ce qu'elle révélait d'excessif et, par là, d'anormal, de menaçant pour le lendemain n'était plus perçu par personne, pas plus que personne ne se rendait compte que l'air de cette vaste salle eût semblé irrespirable à quelqu'un venant du dehors.

Solstice torride et voluptueux! Les conventions, observées le jour à la lettre, atténuaient leur rigueur. Chaise à chaise, des couples s'étaient formés, l'habit noir penché vers l'épaule nue. Archères, indifférent ou affectant l'indifférence pour son propre ballet, entraînait dans une embrasure la jolie Mme Hémery, et le masque immobile, mais les yeux fixés sur elle comme pour l'hypnotiser, se divertissait à jouer avec cette âme puérile et tout de même honnête, à l'étonner, à la troubler, à la désorganiser un peu. Un groupe s'était formé autour de la vieille Mme Villoy, l'une des puissances mondaines de Paris. Veuve d'un parlementaire célèbre, célèbre elle-même par son esprit mordant et son humeur gauloise, elle lançait un mot de temps à autre, et elle était en verve, à en juger par les sourires des attentifs. Plus loin, sous l'*Enfant rose* de Gainsborough, toile sans prix que Pierre avait acquise à Londres quelques jours auparavant, Max Pergyl, beau jeune homme d'une extrême élégance, qui avait renouvelé la chronique des salons parisiens en y introduisant, outre l'esprit et le sens artiste, l'impertinence et l'ironie, accueillait les attentions un peu inquiètes de plusieurs maîtresses de maison. Dans le cadre d'une porte ouverte, Pontmagne impassible subissait l'assaut d'un grand industriel sucrier, engagé dans un formidable procès contre l'État. Une certaine Mme Furtier-Legrand, femme d'un maître

Ondulation permanente Nestlé!

Mesdames, essayez notre machine à onduler les cheveux, la meilleure au Canada.
Ce modèle perfectionné vous donnera satisfaction.
Ouvrage garanti.

Téléphonez pour votre appointement.

PUNDE & BOEHM

182, rue Peel — Tél. Up. 3161
MONTREAL
262, S.-Catherine Est — Tél. Est 6320

des requêtes, brune agréable qui s'efforçait de ressembler à Joséphine de Beauharnais, les jambes croisées dans sa robe directoire, un coude sur un genou et son fin menton sur la main savamment pliée, écoutait les propos que le directeur du Crédit colonial, Hémery, lui murmurait de très près.

Cependant Pierre Hountacque, debout tout au fond de la salle, calme et parfaitement immobile, suivait le spectacle en spectateur, content du succès de sa fête. Aucune femme n'était près de lui, et, si ses yeux s'écartaient de la scène, ils passaient distraitement sur les visages et sur les bustes des invitées, cherchant une seule femme: sa femme.... Un instant, elle avait disparu, occupée de donner un ordre pour le buffet, où l'on allait se précipiter tout à l'heure: durant cette absence, une ombre soucieuse avait effleuré le visage du maître de la maison, aussitôt dissipée quand il la vit reparaître. Il la regarda, il reprit possession d'elle, à distance. C'était la fin du spectacle, la dernière danse. Une ballerine en libellule, avec deux diamants montés en antennes au-dessus du chignon, tournoyait, toupie animée, puis s'immobilisait, fleur de mousseline à double tige de chair, — tandis que les deux protagonistes, Suze et Moulier, sur le même siège de verdure, recevaient l'hommage de ses mines, de ses bras tendus en offrande, de ses sourires mécaniques... Mais Pierre ne regardait plus que Thérèse. Elle ne s'était pas assise; appuyée contre le rideau écarlate d'une fenêtre, elle se dressait, vraiment royale en une robe de crêpe bleu pailleté de bleu nocturne, d'une simplicité coûteuse. A peine reparue dans le salon, des hommes l'avaient entourée: Pierre fit cette remarque qu'ils semblaient d'une race humaine inférieure à elle, taillés pour la servir. Un seul la dépassait de quelques lignes; mais elle dominait celui-ci même, de cette hauteur sereine, non affectée, souriante, qu'elle portait sur son front comme une mystérieuse couronne. Pierre se redit les noms de ces fervents qui entouraient sa femme, tous quatre hommes du vrai monde, attirés par la beauté souveraine de cette fille de grands bourgeois: le comte de Mareil, député de l'opposition; le prince d'Argy, marié depuis deux mois à une exotique contrefaite et milliardaire: Guy de Bonnefous, un capitaine de dragons qui revenait d'Afrique, célèbre tout jeune pour s'être défendu, trente heures durant, avec quelques goumiers, contre deux mille Marocains; et enfin le marquis de Tençay, ce haut gentilhomme dont la stature dépassait Thérèse, — belle figure de seigneur français, sénateur lui aussi d'un département de l'Ouest, membre de l'Institut pour avoir publié divers ouvrages d'économie rurale, et surtout pour appartenir à une famille où cet honneur était quasi héréditaire. Aucun des quatre ne dissimulait son attitude de courtisan, que la concurrence des trois autres rendait, sauf pour le marquis, un peu énervée et trépidante. Pierre les regardait sans jalousie:

"N'ai-je pas été pareil à eux? Seulement, ils ne la connaissent pas; ils ne soupçonnent pas l'imprenabilité de cette âme. Elle était pour un seul, et j'ai eu l'incroyable fortune d'être celui-là!..."

Quand il pensait cela, brusquement il avait cette étrange sensation de vide intérieur qui fait un instant douter de sa propre personnalité et de la réalité des choses.

"Est-ce vrai? Est-ce bien moi?..."

Et soudain la réalité de son bonheur l'enveloppait, le comblait. Ah! lui aussi, il était né pour une seule femme, pour celle-ci! Jusqu'au jour où il l'avait rencontrée, il n'avait connu ni l'émotion ni même la tentation d'aimer. Il avait traité la femme, quelle qu'elle fût, avec une indifférence de lutteur affairé, un dédain d'Oriental. "Jamais je n'aurais imaginé," pensait-il en regardant Thérèse, souriante et sereine, opposer à ses quatre courtisans son calme d'honnête femme, "jamais je n'aurais imaginé qu'un être féminin pût avoir de l'influence sur moi, devenir l'élément principal de ma pensée et de ma volonté, me dominer, me modifier." Il s'étonnait de cette influence: mais, à la constater, son cœur s'échauffait de tendresse... Tendresse ardente, qui, — comme un feu souterrain change peu à peu la figure d'un continent, — lentement et sûrement, et sans qu'il mesurât lui-même toute l'importance du changement, le transformait, approchait sa nature indomptable, déréglée, formidable, de la juste, scrupuleuse et droite nature de Thérèse.

Quittant Thérèse, son regard se promena avec satisfaction sur le cadre de luxe et de beauté qu'il lui avait fait, sur l'assemblée réunie pour fêter leur établissement. Comme tous les hommes qui ont créé leur propre fortune, il portait aux objets mêmes qui l'entouraient, qui tous avaient été réunis par sa volonté, par son effort, une sorte d'amitié confuse, comme à des prolongements de lui-même, à des symboles, à des preuves de sa puissance. De telles joies, ceux-là les ignorent qui, dès leur berceau, ont tout reçu de la vie. Ils ignorent aussi la satisfaction d'un Pierre Hountacque contemplant ses hôtes d'un soir, dont il évaluait la valeur sociale avec une sûreté de connaisseur d'hommes, qu'il savait bien n'être encore qu'un choix secondaire dans le monde parisien, mais qui déjà représentaient une notable conquête pour un enfant perdu, jadis maître d'armes, ouvrier, comptable, secrétaire d'entrepreneur. "Un jour, j'aurai ici qui je voudrai, pensa-t-il... Je suis d'assez bonne famille pour que mon origine n'arrête personne, et Thérèse a l'étoffe d'une reine de Paris..." Vanité un peu puérile chez cet homme fort, ce désir d'avoir chez lui la plus fine, la plus difficile société! Mais le "parvenu", même dans le sens héroïque du mot, ne la dépouille guère! Elle correspond à ce sentiment juste: se démontrer à soi-même qu'on a conquis seul, au cours d'une seule vie, l'égalité avec ceux dont les siècles ont fait le nom, et qu'on est, selon le mot d'un illustre parvenu, "soi-même un ancêtre".

La musique de scène acheva d'enlacer ses arabesques aux gestes des ballerines: Suze et le baron Moulier vinrent à la rampe et débitèrent les aimables strophes du "baiser" qui avaient, quelques semaines auparavant, retenti sous les ormes de Roquefon. L'attention s'était réveillée, car les vers plaisaient. Sylvandre et Cydalise les alternaient avec une grâce captivante; leurs fiançailles pressenties enrichissaient les rimes d'une saveur goûtée par l'auditoire. A ce moment, Pierre, qui, du fond de la salle, continuait, comme un bon général, la revue de ses contingents, arrêta ses yeux sur le couple de Mme Furtier-Legrand et de Paul Hémery. Mme Furtier-Legrand quittait sa chaise, et, avec des attitudes longuement étudiées devant sa psyché, applaudissait. Hémery se leva à son tour, promena les yeux autour de lui... Un instant, ses yeux rencontrèrent ceux du maître de la maison; un instant très bref, car aussitôt Hémery se détourna vers la scène...

Pourquoi cet incident fit-il aussitôt une tache noire dans la pensée lumineuse et victorieuse de Pierre?

Comme presque tous ceux qui excellent au maniement des hommes, il était merveilleusement sensible à ces marques sincères, si fugitives, que la pensée secrète d'autrui laisse par moments paraître sur le visage ou à travers les gestes les plus dissimulés. Il les reconnaissait avec la certitude quasi infaillible qui nous fait distinguer les écritures.

"Hémery a cessé de me regarder dès qu'il a rencontré mes yeux. Entre lui et moi il y a *quelque chose*; et maintenant, tandis qu'il se tourne avec un sourire vers Suze et le baron, tandis qu'il les applaudit, c'est à moi qu'il pense... Que me veut-il? Je ne l'ai jamais considéré comme un ami. Il ne pardonne pas à l'ancien commis de Camboulives d'être devenu un puissant, dont il a besoin... Tiens! mais, c'est cela; c'est l'éclat de notre fête qui le blesse. Il songe à son quatrième de l'avenue de l'Alma, à ses stucs et à ses faux Louis XVI... Voilà la cause du mauvais regard!" Provisoirement, Pierre accepta cette explication: sa forte nature faisait spontanément, devant toute menace, une réaction d'optimisme pratique. Pourtant la tache noire de l'incident persistait en lui, au fond de ce paysage intérieur que chacun de nous porte en soi. Il essayait de ne pas la voir, comme on conseille aux malades de la rétine d'éliminer, par la volonté, les taches mouvantes qui voltigent dans leur champ visuel. Elle persistait quand il allait féliciter les acteurs, féliciter Archères; tandis qu'il recevait lui-même la salve banale des compliments; tandis qu'il offrait son bras à la marquise de Tençay pour la conduire au buffet.

Le remous des spectateurs libérés donne alors à la plus mondaine assemblée l'aspect mal policé d'une foule. Pendant que la masse refluait vers la salle à manger, délicieusement tapissée de gaies peintures de Huet,— des oiseaux dans des feuillages, — la partie masculine de la société se divisait.

Les uns, ceux que des liens plus forts rattachaient au monde ou que surveillaient des yeux plus jaloux de mondaines, demeuraient aux côtés de celles-ci, profitaient même du remous de foule pour les courtiser de plus près, — tandis que d'autres, libres ou moins guettés, s'empressaient à rejoindre le quartier réservé au souper des ballerines.

Le remous charriait aussi des escouades de critiques volontaires, de "chineurs", comme dit l'argot parisien, empruntant cette rude expression au parler des chiffonniers et des bas antiquaires. Pierre, conduisant la marquise au buffet, entendit un invité, qui ne le croyait pas si proche, dire à Max Pergyl:

TACHES de ROUSSEUR

C'EST LE TEMPS DE VOUS DÉBARRASSER DE CES VILAINES TACHES.

Il n'y a plus la moindre raison d'être humilié par vos taches de rousseur, car nous vous garantissons que l'Othine double force enlève ces vilaines taches.

Procurez-vous une once d'Othine, chez votre pharmacien et faites en une légère application soir et matin, et bientôt vous verrez, même les taches les plus accentuées, commencer à disparaître, alors que les taches légères seront complètement disparues. Il est très rare qu'il faille employer plus d'une once pour nettoyer complètement la peau et obtenir un beau teint parfaitement clair.

Soyez certain de demander l'Othine double force, car elle est vendue avec la garantie que l'argent sera remboursé si elle ne réussit pas à enlever les taches de rousseur.

— Je lirai votre "Paris-qui-Passe" demain avec un plaisir particulier, mon cher maître, et je compte sur des traits bien aiguisés... Quels vers de mirliton, hein?... Et cette musique!... Et ce décor d'ambassade!...

— Mais du tout, du tout! répliquait Pergyl, qui, plus attentif, avait aperçu le maître de la maison. Le divertissement m'a semblé fort aimable; et la maison porte la marque de la divine Thérèse.

Cette familiarité de parole: la "divine Thérèse", fut plus désagréable à Pierre que l'impertinence de l'invité. La vanité de la parade mondaine lui apparut. "Vivre tout seuls, elle et moi, comme en Norvège, cet été!..." Mais déjà le flot de ses hôtes l'emportait, et la joie le grisait de nouveau d'avoir créé un palais, d'y entraîner Paris, d'être une façon de roi.

Cependant Sylvandre et Cydalise n'avaient pas suivi la foule. Des coulisses leur étaient ménagées à tous deux dans le petit salon que Thérèse avait fait installer à côté de sa chambre; ils s'y étaient habillés avant le spectacle, à deux toilettes distinctes séparées par un haut paravent. Suze, dont le froid tempérament s'alliait à une imagination d'allumeuse, avait inventé cela comme un épisode amusant de son flirt de fiançailles. Elle appartenait, en effet, à cette espèce assez rare en France, fréquente ailleurs, des coquettes froides, *civette a fredo*, comme disent les Italiens. Peu sensible elle-même, cela l'amusait d'inquiéter son fiancé, derrière la mince cloison de toile peinte, par le froufrou des soies, le frôlement des batistes, par les phrases dites exprès à la femme de chambre: "Mes bas, Justine..." ou bien: "Justine, ce corsage ouvre trop... Piquez-moi vite une rose!"

Maintenant que le spectacle était fini, les deux jeunes gens se retrouvaient dans la même pièce, pleine encore du désordre de leur récent habillage. Ils y furent seuls quelques instants: le valet de chambre du baron et la camériste de Suze, qui avaient suivi le spectacle par l'entre-bâillement d'une porte, n'avaient pas battu en retraite assez tôt: la foule des invités leur barrait maintenant le chemin.

Suze et Moulier se sourirent, se prirent les mains, grisés tous deux par cette atmosphère de cabotinage à laquelle résistent si peu de mondains.

— Eh bien! cher Sylvandre, fit Suze. Il me semble que cela n'a pas trop mal marché, notre petite parade?

— On vous a énormément regardée et applaudie, répliqua Moulier.

Au fond, il pensait:

"Elle a médiocrement dansé, mais elle a fait plus d'effet que moi."

Sa vanité d'acteur se rebellait un peu, agacé qu'il était d'ailleurs en songeant à la joie physique causée à d'autres hommes par la beauté de Suze... Et ces deux sentiments, en se composant, faisaient un ensemble à la fois trouble et vif, qui combattait sa trop parfaite éducation, son goût démesuré de la mesure. Suze avec cette perspicacité merveilleuse des femmes pour tout ce qui, chez autrui, les concerne, perçut cet état singulier. Elle s'en amusa, et, contente de ce tête-à-tête, ne se hâta pas de sonner la femme de chambre.

— Vous me semblez un peu nerveux, cher Sylvandre? reprit-elle, s'approchant de lui jusqu'à lui mettre sous les yeux son visage et son buste.

De tout près, le baron regarda le rouge excessif des joues, les cils agglutinés par le kohl, le corsage échancré sur la gorge blanche de poudre. Tout cet artifice de théâtre — si attristant lorsqu'il tâche à masquer les vices de la nature ou les outrages du temps — donnait ici un ragoût plus piquant à la triomphante fraîcheur du teint, au printemps du regard.

Heureux et mal à l'aise, Moulier balbutia:

— Que vous êtes jolie!... Vous l'êtes par trop, ce soir!

Elle, coquette, reculait, divertie de le voir enfin troublé, moins correct que de coutume: c'était une victoire, cela, dont elle sut gré au vaincu autant qu'à elle-même. Si maîtresse de soi qu'elle fût à l'ordinaire, elle ne laissait pas, elle aussi, d'être gagnée par l'ivresse de la scène, par l'émoi des applaudissements, par toute cette admiration mêlée de désir, qu'elle avait bien senti monter tout à l'heure quand elle déployait ses bras harmonieux, lançait la pointe de ses pieds, faisait mouvoir en cadence ses jambes gantées de soie que la courte jupe découvrait jusqu'à la naissance du mollet.

— Vous avez beaucoup mieux dansé que moi, fit-elle sérieusement, vous avez eu beaucoup de succès. Et mon succès à moi, je vous le dois, puisque c'est vous qui m'avez fait répéter.

Elle ébaucha gaîment une mesure du pas, en fredonnant l'air. Réellement, elle savait gré au baron de la part qu'il avait prise à son succès de ce soir; sa frivole pensée l'estimait aujourd'hui plus haut que jamais. Pour les tempéraments calmes, certaines minutes d'excitation sont, en matière sentimentale, plus lucides que le calme. Suze comprit en ce moment que personne ne lui conviendrait jamais autant que ce joli garçon si parfaitement élevé, d'un cœur si honnête et d'un esprit si modéré, qui portait l'habit de soie à basques aussi élégamment que le frac et la jaquette modernes; qui aimait à la fois le plaisir, le monde, la respectabilité et l'argent; qui était non seulement un danseur de génie, mais un parfait maître à danser. "Oui, personne ne me plaira jamais davantage," songea-t-elle; et un peu de mélancolie voila ses yeux rieurs, — inutilement élargis par le kohl, — à la pensée que quelque chose de décisif allait sans doute se passer dans sa vie, ici, entre la porte et le paravent. Moulier, aussi amoureux que sa nature pondérée et ses excellentes façons le comportaient, aperçut cette vague favorable dans le regard de celle qu'il courtisait. Minute fatidique pour tous deux, où le laborieux échafaudage des convenances, des intérêts, des ambitions auxquels ils avaient, chacun de son côté, tant sacrifié déjà, s'anéantit, s'effondra, où ils ne furent plus que deux êtres jeunes, et qui se plaisaient, en face l'un de l'autre.

— Suzanne!... fit le baron.

Il ne put en dire davantage; il saisit la petite main empâtée de blanc et serra les doigts. Suze pâlissait sous son rouge et détournait la tête, sans retirer sa main.

— Suzanne... je vous en supplie, ne jouez plus à ce méchant jeu de m'énerver. Suzanne, dites que c'est fait... que nous sommes fiancés...

Si mutin à l'ordinaire, le visage de Suze était devenu grave, et cette gravité inattendue le rendait presque triste. Sans articuler un seul mot, elle fit, du front, un geste affirmatif. Alors il voulut l'attirer dans ses bras. Mais, d'une pudeur sincère, elle se dégagea. Vraiment épeurée, on eût dit que soudain elle comprenait le sens de l'amour ,et d'un baiser. Et, comme il essayait de la rejoindre, elle le tint à distance, le bras joliment tendu, tandis qu'elle appuyait de l'autre main sur le bouton électrique. Elle lui souriait, en même temps, d'un sourire qu'il ne lui connaissait pas, plus féminin, presque tendre: tout ce qu'elle pouvait offrir de tendresse était dans ce sourire. Elle murmura:

— Soyez gentil!

Et, comme si elle continuait son rôle de Cydalise, elle lui envoya un baiser en disant:

— Sauvez-vous derrière votre paravent! On vient.

BLOUSES --- LINGERIE FRANÇAISES

POUR LE PRINTEMPS

Ces blouses sont entièrement faites à la main, et sont les dernières **Créations Parisiennes**

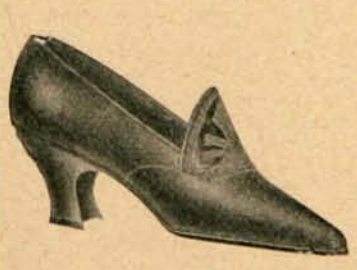
au prix variant
de $3.00 à $25.00

647 Ouest, Rue Ste-Catherine

M. F. Cahill & Company

Téléphone: Uptown 1360

On fait le point d'ourlet. **Nous vendons les parfums français.**



Nous vous invitons cordialement à venir visiter notre stock de

Nouvelles Modes du Printemps

provenant des meilleures manufactures Canadiennes.

Haute qualité pour des prix modérés.

Thomas Dussault Limitée,

281, Ste-Catherine Est, *près St-Denis,* **Montréal.**

On venait en effet: Clément et Justine, qui avaient réussi à se frayer un passage à travers les invités. Le baron obéit. Il regagna sa toilette et, tandis qu'il était seul encore, se regarda dans la glace. Il se trouva séduisant, digne de son bonheur. Il en oublia un moment Clément qui attendait les ordres de son maître, un pot de vaseline et une fine serviette à la main.

De l'autre côté du paravent, il entendit clapoter les menottes de Suze.

"L'adorable petit être!..." pensa-t-il. Et tout haut:

— Allons, Clément, débarbouillez-moi!

Telles furent les fiançailles de Sylvandre et de Cydalise.

II

Au buffet, la foule des invités commençait à devenir moins dense; les repus quittaient la place et regagnaient les salons. On visitait l'hôtel. Tout le rez-de-chaussée, plus une vaste galerie au premier étage et l'atelier destiné à Thérèse étaient laissés accessibles. Un tel étalage de luxe excitait naturellement le fiel des envieux. Thérèse et Pierre, engagés dans ces bouts de conversation successifs qu'un maître et une maîtresse de maison doivent subir de leurs hôtes, sympathiques ou non, reçurent, au passage, quelques gouttes corrosives. Mme Furtier-Legrand, sans apercevoir Thérèse qui lui tournait le dos, disait au capitaine de Bonnefous, tout en surveillant le pli de sa traîne directoire:

— Voilà, capitaine, une installation princière! Vous n'en avez pas rapporté autant de la terre d'Afrique, vous. Mais croyez-moi: mieux vaut votre belle renommée.

Et Thérèse entendit aussi, non sans tristesse, cet homme, qu'elle estimait, répondre:

— Vous avez raison, madame: je n'échangerais pas.

Elle ne put désormais s'empêcher de prêter l'oreille. D'autres propos, surpris au vol, qui peut-être signifiaient toute autre chose, elle les interpréta comme des allusions directes ou détournées, mais toujours malveillantes, à leur richesse, à leur luxe.

— Il n'y a rien à dire, en tout cas, sur la fortune de la femme, déclarait Max Pergyl...

Ou encore ce lambeau de réplique entre le marquis de Tençay et M. de Lespaul:

— Si l'on regardait de près à l'origine des grosses fortunes...

Tout cela naturellement s'éteignait dès qu'on l'apercevait. Les gens qui la savaient proche faisaient assaut de commentaires gracieux. Elle démêlait même une réelle sympathie pour sa personne à elle: la beauté féminine, au degré où Thérèse en était douée, exerce la fascination universelle d'un beau jour d'été. Elle sentait donc que ce n'était pas elle que visait l'opinion jalouse, mais plutôt, mais seulement Pierre, son mari. C'est à lui qu'on ne pardonnait pas son insolent bonheur.

Après ce succès le plus jalousé: la prompte fortune, — avoir encore gagné une autre partie, conquis d'emblée une des plus enviables héritières de Paris; avoir pénétré par ce mariage dans un milieu universellement respecté, qui mettait autour de sa chance comme un rempart d'honneur, c'en était trop. Les hommes surtout enviaient ce dernier quine, échu dans la loterie de l'amour à ce beau garçon solide, à l'air calme, un peu endormi. Et cette envie, cette sourde malice des hommes, Thérèse la percevait.

Son angoisse, préparée par les bribes d'entretien entendues au passage, fut encore surexcitée coup sur coup par deux menus incidents. D'abord la remarque que son père, Paul Dautremont, causait avec animation, bien qu'à voix basse, avec Hémery, volontairement à l'écart de tout le monde, auprès de la rampe maintenant éteinte. Thérèse connaissait le visage et les allures de son père: une certaine tension en avant de la mâchoire inférieure, accompagnée d'un geste rapide des doigts de la main droite pendante, signifiaient chez lui l'agacement, l'impatience, l'inquiétude... Autre choc léger: Thérèse avait pensé soudain: "Pourquoi Maxence n'est-il pas venu?" Dans la bousculade de la réception, elle n'avait pas pris garde à son absence. "Je l'ai invité pourtant, comme je le lui avais promis à Roquefon." Depuis que Mme Chrétien et Maxence avaient quitté Roquefon, Thérèse avait vu une seule fois Mme Chrétien: quant à Maxence, il avait dû, disait sa mère, se rendre en Belgique, pour la réparation d'une pièce d'orfèvrerie ancienne, si précieuse qu'elle ne pouvait être déplacée... Tout cela était plausible. Maxence, depuis longtemps, n'écrivait plus à Thérèse; Mme Chrétien, très discrète, n'avait plus rien à faire chez les Hountacque. "Mais pourquoi Maxence n'est-il pas venu ce soir? J'avais ajouté un mot amical sur la carte..." Anxieuse, elle chercha son mari du regard. Elle l'aperçut au buffet; sa perspicacité d'amoureuse lui devina des soucis analogues aux siens... Elle ne se trompait pas. Pierre, depuis que le regard d'Hémery l'avait mis en éveil et que la fin du spectacle avait libéré les assistants de leur contrainte, sentait peser sur lui la même atmosphère de basse jalousie, de dénigrement... "Bah! — pensait-il, secouant ses fortes épaules, — ils ne peuvent rien contre moi... Et avant un an les plus fielleux seront ralliés ou muselés!..." A ce moment Thérèse le rejoignit. Leurs mains s'effleurèrent; ils avaient besoin de se toucher, de se réchauffer l'un à l'autre.

— Tout va bien, n'est-ce pas? dit Thérèse, se forçant à sourire.

— Tout va à merveille... mais j'ai hâte d'être seul avec toi.

— Moi aussi. Comme nous étions heureux en Norvège, loin de tout!

— Oui, bien heureux, murmura Pierre. Il faudra être seuls ensemble, souvent. Tiens! ton père qui vient à nous!

M. Dautremont s'avança vers eux, sans prendre la peine de contenir sa hâte. Il ne regarda pas son gendre et dit à demi-voix à Thérèse:

— Peux-tu me donner quelques minutes? J'ai à te parler.

— Mais oui, père.

— Monsieur Hountacque, votre protection peut-elle m'obtenir une coupe de champagne? minaudait au même instant Mme Furtier-Legrand, offrant à Pierre un sourire aussi travaillé que la draperie de son corsage.

Et tandis que Pierre s'empressait il vit, cependant, M. Dautremont entraîner Thérèse vers un angle vide du grand salon, l'installer dans une embrasure de fenêtre, derrière le rempart de quelques chaises de louage. Pierre, le verre de champagne remis à Mme Furtier-Legrand, eût souhaité les rejoindre, entendre ce que son beau-père disait à sa femme. Mais, à cette minute, Suze et le baron Moulier, toujours en costume, ayant seulement, grâce au frottage de vaseline, recouvré leur figure naturelle, faisaient leur entrée au buffet. Avec eux, les entourant, les poursuivant d'un murmure d'applaudissements discrets, rentraient des invités épars dans les salons et dans la galerie. Pierre dut serrer la main du baron et embrasser sa jolie belle-sœur. Il s'entendait très bien avec elle. Elle l'amusait par sa frivolité consciente, méthodique; il lui plaisait d'abord par sa beauté physique, qualité qu'elle goûtait fort, et aussi parce qu'elle trouvait (c'étaient ses termes) qu'il avait "son chic". En se laissant effleurer la joue, elle lui glissa à l'oreille:

— Vous ne savez pas? C'est fait... Henri et moi, nous sommes fiancés.

— Vrai? quel bonheur!

La nouvelle enchanta Pierre. Un homme de sa trempe devait juger Moulier un peu ridicule; mais la famille du baron et le baron lui-même jouissaient d'une honorabilité inattaquable. En outre, par ce mariage, les Dautremont s'alliaient à un monde plus réservé, plus fermé, plus "gratin", aurait dit Suze. Dans un moment où sa situation à lui, Pierre Hountacque, arrivait brusquement en vue et par conséquent s'exposait à une plus âpre discussion, c'était un événement propice que cette alliance, un affermissement de son propre ménage. La joie qu'il en conçut balança momentanément la légère anxiété ressentie tout à l'heure quand son beau-père avait entraîné Thérèse. Encore une fois, la réaction d'optimisme remit en équilibre cette nature de conquérant. "De quoi m'inquiétais-je? Vais-je m'étonner d'entendre des propos d'envieux, quand j'ai fait cette fortune insolente et quand j'ai pris pour moi Thérèse?... Allons! je leur donnerai encore bien d'autres occasions de vider leur poche à fiel..." Ces fumées d'ambition, qui de temps à autre lui montaient au cerveau, il sentit avec bonheur qu'il les humait, qu'il s'en grisait de nouveau, tandis qu'il secouait, rasséréné, la main de Pontmagne, et recevait les félicitations de ce loyal ami.

"Non, pensa-t-il... Il ne faut pas rêver seulement de la vie à deux, isolée, stérile.

PRODUITS DE BEAUTE CLARKS

Parfumerie Royale - 16, rue Vivienne, Paris

Pour être élégante, soyez mince. LA CURE DE L'OBÉSITÉ (excès d'embonpoint) obtenue sans drogues nuisibles. Prenez tous les deux jours un bain dans lequel vous mettrez des SELS AMAIGRISSANTS CLARKS Résultats rapides.
La boîte pour un bain $0.60
Les 12 boîtes 6.00

PÂTE AMAIGRISSANTE. Fait fondre et disparaître tous les dépôts de graisse en excès dans les cellules sous épidermiques, s'emploie en massage, avec la main, ou en frictions sur les parties engorgées.
Le flacon $2.50

LA FRISURE IDÉALE. obtenue dans un quart d'heure. Tient par tous les temps et même après le bain. Fixe les cheveux dans la position donnée ..... Le paquet 70 cts.

BAINS parfumés à la violette ou à l'Eau de Cologne de Russie
La boîte de 6 bains $1.00
" " " 12 " $1.80

Envoi franco contre mandat poste, adressé à

THE CANADIAN EXCHANGE CO., Dépositaires, 15, Rue St-Jacques, - MONTREAL

La bataille est bonne; peu à peu Thérèse l'aimera et m'y aidera. Abdiquer, vouloir à tout prix la paix, c'est, plus qu'à demi, mourir..."

Il ne voyait plus, séparé d'eux par une foule, ni M. Dautremont ni Thérèse. Il offrit son bras à sa belle-sœur, qui s'arrachait enfin aux bravos, et la mena se réconforter d'une tasse de bouillon et de quelques viandes froides: Suze avait un solide appétit de sportswoman et dédaignait les sucreries. La réaction d'optimisme était complète. Archères, qui dans un coin causait avec Pergyl, remarqua le rayonnement de cette allure, ce visage d'homme victorieux, confiant en l'avenir.

— Regardez Hountacque, dit-il au chroniqueur: donne-t-il assez l'impression du beau lutteur, du tombeur élégant de la destinée? Il exulte, il est magnifique.

Pergyl, dont l'œil professionel ne perdait rien de ce qui se passait autour de lui, murmura:

— S'il observait sa femme en ce moment, il triompherait moins.

— Où donc est-elle, la divine Thérèse?

— Là-bas... dans la fenêtre, avec son père.

L'œil d'Archères suivit la direction que Pergyl indiquait. Dautremont et sa fille ne se parlaient plus, ou du moins n'échangeaient que de très rares paroles; mais leur habitude de tenue mondaine ne parvenait pas à masquer la profonde altération de leurs visages.

— C'est vrai qu'ils ont un air bizarre murmura Archères. Que se passe-t-il donc?

— Ah! cela, je n'en sais absolument rien, dit Pergyl. Le beau-père et le gendre ne s'aiment guère... le mariage de toquade qu'a voulu Thérèse n'a pas comblé d'orgueil le vieux Dautremont... Alors, il y a probablement des passes difficiles, où Thérèse est obligée de jouer la Sabine, entre son père et son époux. Ce soir, évidemment, cela va mal.

Les deux amis, se taisant, continuèrent d'observer.

Maintenant Thérèse parlait avec animation: M. Dautremont écoutait d'un air hostile

— Qu'ils sont intéressants, murmura Pergyl, ces petits drames familiaux qui se jouent en pleine fête, comme cela!... Un spectacle supplémentaire, en sus du programme, après le spectacle officiel que nous vous devons, Archères. C'était charmant, votre *Petite Fée*... Mais il ne dépend pas de vous que ce bout de réalité, joué dans l'entre-bâillement de ces rideaux pourpres, ne passe la *Petite Fée* en intérêt dramatique... Regardez! Ils sont tous deux absents; ils ne pensent qu'au sujet de leur entretien... et on les dérange à chaque instant... Il leur faut serrer des mains, écouter et dire des banalités, sourire.. Ah! la jolie scène poignante. Seulement, voilà!... il n'y a que nous deux pour en jouir, et encore, sans moi, elle vous échappait.

Max Pergyl disait vrai: la scène qui s'achevait — encadrée par les rideaux rouges, entre le père et la fille — n'avait été remarquée par personne que par lui, étrange veilleur de nuit, des nuits de foule parée. Mais elle surpassait en intime angoisse ce que l'ironique chroniqueur, habitué à tout juger avec la nonchalance d'un Parisien du monde, était capable de prévoir. Elle s'aggravait du décor de joie et de fête qui l'environnait. Quel supplice, cette foule grisée et bruyante autour d'une de ces crises familiales où l'on souhaite la solitude entre avertis, où l'on a peur d'être épié, de se trahir par un geste, par une intonation!

Voici ce qui se passait entre le père et la fille.

Aussitôt que M. Dautremot avait emmené Thérèse dans l'embrasure de la fenêtre, et, d'un geste instinctif, barré par une chaise volante le cirque vide où ils se réfugiaient, il avait dit:

— Écoute... et n'aie pas l'air d'apprendre quelque chose de grave, car c'est grave, et on peut nous observer.

— Mon Dieu! quoi donc? fit Thérèse, qui pâlit.

— Hémery, dont j'avais remarqué toute la soirée l'attitude préoccupée, a profité de la fin du spectacle, du passage au buffet, pour me prendre à part... très gêné... très hésitant. Il m'a dit qu'en raison de nos anciennes et excellentes relations il croyait devoir m'avertir d'un gros ennui, d'un vrai danger même, qui nous menace.

— Qui, nous?

— Toi, moi, nous tous par contrecoup, et ton mari directement... Ton mari! Ah! c'est bien toi qui as voulu...

— Pas de récriminations, papa, fit Thérèse, que les mots "ton mari" rendirent soudain défensive. "Pierre chéri!" pensa-t-elle.

Et tout haut:

— Encore des calomnies contre Pierre? tu n'es pas blasé?

— Ce ne sont pas des calomnies, hélas! reprit M. Dautremont. Une accusation positive, cette fois.

— De quoi?

— De faux.

— Rien que ça! fit en riant Thérèse rassurée.

— Ne ris donc pas! reprit son père avec impatience. Je te dis que c'est tout ce qu'il y a de plus grave. En deux mots, voilà le fait: cet abominable petit jacobin de Maxence Chrétien... Ah! charmé que vous vous soyez amusés, — interrompit-il en serrant les mains du prince et de la princesse d'Argy, qui, ayant aperçu le père et la fille, venaient prendre congé avec des compliments hyperboliques. — Au revoir, cher prince!... Princesse!... Cet abominable petit jacobin de Maxence, reprit-il, qui m'a toujours été suspect et pour qui tu as un faible, aurait découvert avec l'aide d'un certain Couderc (suppose Hémery) que Pierre, pendant les travaux du port de Bizerte, a fait de faux chèques pour se procurer de l'argent. Il voulait prendre la succession de l'entrepreneur Camboulives, alors mourant, dont il était le secrétaire: il lui fallait des fonds. Tu comprends: il signait les chèques "Camboulives". Ces chèques étaient tirés précisément sur la succursale du Crédit colonial dont Hémery était alors le directeur.

— Hémery a vu ces faux chèques? questionna Thérèse du même air d'incrédulité.

Mais, à partir de ce moment, ils furent dérangés presque à chaque réplique par des partants, qui les dépistaient dans leur retraite. Tout en proférant des formules gracieuses et en se contraignant à sourire, Thérèse pensait:

"Ce n'est pas vrai, ce n'est pas possible! La veille de mon mariage, j'aurais pu douter. Mais le Pierre que maintenant je connais, avec qui j'ai vécu seule à seul pendant cinq mois, n'est pas un criminel. J'en suis certaine."

Au premier intervalle de répit, elle répéta sa question:

— Hémery a vu les faux chèques?

— Il ne dit pas cela, répondit M. Dautremont.

— Qu'est-ce qu'il dit, alors?

— Hémery, tu le sais, n'est pas des plus francs. C'est un homme médiocre, parvenu à une situation au-dessus de son mérite, grâce justement à sa prudence, à son art de ne pas se créer d'ennemis. Il a peur et besoin de Pierre; d'ailleurs, depuis trois ans, il me fait la cour pour que je l'accepte au conseil des Moulins de Prévannes; il est donc, dans cette affaire, notre allié. Sans consentir à donner son opinion personnelle, il m'a seulement avisé que, Maxence l'ayant mis en demeure de faire vérifier les chèques en question (la scène a eu lieu cet après-midi, dans son cabinet, où ton cher protégé est venu le trouver), il lui avait répondu qu'il n'en ferait rien, qu'il était trop sûr de la correction parfaite de M. Hountacque pour accueillir de pareilles imaginations... Il me

LUNETTES GRATUITES!

A L'ESSAI

N'ENVOYEZ PAS D'ARGENT

Laissez-moi vous envoyer, pour un Essai Gratuit de 10 Jours, une paire de mes célèbres Lunettes "True Fit" à Monture d'Ecail. Des centaines de mille sont maintenant en usage partout. Ces verres splendides vous permettent de lire les imprimés les plus petits, d'enfiler les plus petites aiguilles, et vous éviteront les efforts des yeux et les maux de tête. Si après en avoir fait l'essai pendant dix jours et dix soirées vous n'êtes pas étonnés et contents, et si vous les croyez équivalents aux verres vendus ailleurs pour $15.00, envoyez seulement $4.49. Si vous ne voulez pas les garder, retournez-les, et il ne vous en coûtera rien. **N'envoyez pas d'argent! Ne payez pas sur livraison!** Un bel Etui avec lettres dorées est fourni **gratuitement.** Envoyez seulement votre nom, votre adresse et votre âge sur le coupon ci-dessous, et les lunettes vous seront adressées immédiatement pour un essai gratuit de 10 jours.

DÉCOUPEZ ET MALLEZ IMMÉDIATEMENT.

RITHOLZ SPECTACLE CO., Département Canadien 45,—1462-1466 W. Madison St., Chicago, Ill.

Envoyez-moi une paire de vos lunettes pour un essai de 10 jours. Si je les aime, je paierai $4.49, si non je vous les retournerai et il ne m'en coûtera rien.

Nom..... Age.....

Bureau de Poste..... Province.....

Rue et numéro..... Boîte numéro..... R.F.D. numéro.....

dit qu'il a répondu cela à Maxence; mais, quand je lui demande son opinion sur le fait même, il se dérobe. Perçois-tu la nuance? Il se dérobe alors, fait observer que, de toute manière, une enquête où le nom de ton mari serait frappé de suspicion aurait un effet déplorable, qu'il faut à tout prix couper le mal dans la racine, désarmer le Maxence et le Couderc. A mon sens, il est convaincu que les faux ont été commis.

— Alors pourquoi ne le déclare-t-il pas franchement?

— Parce que, je le répète, il est prudent à l'excès, qu'il espère sincèrement que l'affaire sera étouffée, et qu'il ne veut pas avoir l'air de soupçonner Pierre. Et aussi par raison professionnelle, parce que le Crédit colonial se trouverait compromis: les histoires de faux chèques sont toujours incommodes pour un banquier. Elles alarment la clientèle, la jurisprudence est variable: le Crédit pourrait avoir à rembourser la forte somme aux héritiers de Camboulives. Mais, crois-moi, Thérèse, je connais l'homme: il est convaincu, et même il en sait plus qu'il ne dit... Ah! Mme Villoy qui s'en va!

Mme Villoy s'en allait, en effet, trimballant dans le vaste salon sa robuste et joyeuse rotondité. M. Dautremont et Thérèse durent la saluer, la reconduire. Thérèse ne pensait qu'aux paroles qu'elle venait d'entendre. La conviction d'Hémery et de M. Dautremont ne l'effleurait même pas. Mais elle souffrait de la souffrance qui menaçait Pierre. Elle se sentit vraiment un seul être avec lui, et il lui parut alors, pour la première fois, que le passé de Pierre, même dans ce qu'elle en ignorait, était à elle, lui appartenait, était comme son propre passé. Elle se voulut responsable au même degré que Pierre.

— Adieu, chère madame, dit-elle à Mme Villoy en l'embrassant... Vous trouve-t-on toujours le mardi?... Oui?... vers six heures?... Alors, à mardi, comptez sur moi.

La grosse dame s'engouffra dans l'escalier appuyée sur le bras de son valet de pied. Puis ce fut Pontmagne qui vint saluer Thérèse. Elle lui tendit avec plaisir sa main, qu'il baisa; elle le savait fidèle et sûr, celui-là. De plus en plus rassurée et décidée, elle se hâta de rejoindre son père, qui avait regagné le grand salon.

— Je ne crois pas qu'il y ait rien de fondé dans tout cela, je t'en préviens, lui dit-elle. Cependant, ton avis est bon et je t'en remercie. En m'avertissant, tu as une idée; que faut-il que je fasse?

— Prévenir Pierre et l'interroger, en tête à tête... Savoir le fond de l'affaire. A toi il se confiera, je suppose, si tu ne lui dissimules rien des choses graves que je t'ai dites. Moi, il m'enverrait promener; car il ne brille pas par le respect des ancêtres, mon gendre.

— Sois tranquille, il saura tout... On s'en va. Dans un quart d'heure il n'y aura plus personne ici. Je l'interrogerai dès que nous serons seuls. Et toi, père, que vas-tu faire?

— Parler à Pontmagne, sans tarder d'une minute.

— Pontmagne est parti.

— Tu en es sûre?

— Il m'a dit adieu dans la galerie, à l'instant.

— Ah! tant pis. Mais je peux lui téléphoner de chez moi.

Ennuyée par des maux de tête ?

Faites du Massage sur le front avec de la Vaseline au Menthol et à la Gelée de Pétrole, — Mentholated Petroleum Jelly.

Gardez-en toujours un tube dans votre armoire à medicaments. Vous n'aurez pas à sortir pour vous le procurer quand les douleurs se feront sentir.

En vente dans toutes les pharmacies et les magasins à rayons.

La Nevralgie? Un peu de "Vaseline" au Menthol la soulagera immediatement.

CHESEBROUGH MANUFACTURING CO. (Consolidated)
1880 Chabot Ave. Montreal

Vaseline
Trade Mark
MENTHOLATED
PETROLEUM JELLY

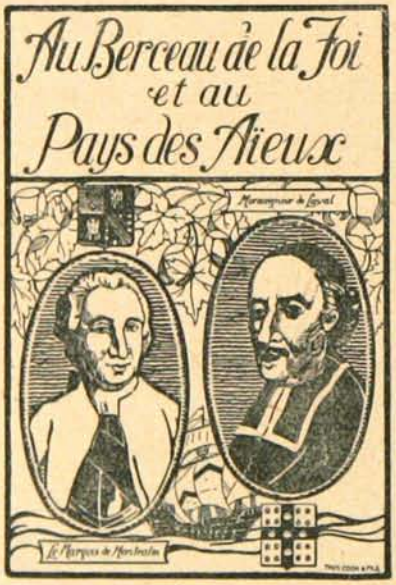
Tous les produits marque "Vaseline" sont partout recommandés pour leur absolue pureté et leur efficacité.

"AU BERCEAU DE LA FOI ET AU PAYS DES AIEUX"

Pèlerinage religieux et historique en France, Italie, Suisse, Belgique et Angleterre

Organisé sous les auspices du
Comité du IIIe Centenaire de la naissance de Mgr de Laval,

Sous la Direction Spirituelle Conjointe de
M. l'abbé PHILIPPE PERRIER,
Curé du Sainte-Enfant-Jésus de Montréal,
ET DE
M. l'abbé J.-ALFRED LANGLOIS,
Directeur du Grand Séminaire de Québec.



A L'OCCASION
De l'inauguration d'un monument érigé à la mémoire de **Mgr de Laval**, 1er évêque du Canada, dans l'église de **Montigny-sur-Avre.**
De l'inauguration d'une plaque rappelant sa consécration épiscopale, dans l'église de **Saint-Germain-des-Prés**, à Paris.
De l'apposition d'une plaque dans l'église paroissiale de **N.-Dame-de-Vauvert (Gard)**, rappelant le baptême du **Marquis de Montcalm,** dans ce sanctuaire célèbre,
ET DU
IVe Congrès Eucharistique National de France, qui sera tenu à Paris du 4 au 8 juillet.
M. J.-B. Lagacé, professeur de l'Histoire de l'Art à l'Université de Montréal, accompagnera le voyage pour donner des conférences durant la traversée et pour expliquer la visite des monuments et des musées.

Prix $935.00
comprenant toutes les dépenses de voyage nécessaires, même les pourboires.

Départ de MONTRÉAL et de QUEBEC le 23 juin par le "MARVALE" de la compagnie du Pacifique Canadian.
Retour à MONTRÉAL le 26 août par le même paquebot.
Pour le programme-itinéraire illustré s'adresser aux organisateurs,

THOS. COOK & FILS, 526, Ste-Catherine Ouest MONTREAL

— Oh! père!... ne fais pas cela. Attends que j'aie causé avec Pierre. Un étranger de plus au courant de cette affaire... Qu'est-ce qui presse?

— Mais tout nous presse, imprudente! Maxence, en quittant Hémery, a déclaré que, devant sa fin de non-recevoir, il allait s'adresser au parquet. Si une action judiciaire est imminente, il nous faut quelqu'un dans la place pour la retarder à tout prix, gagner le temps de désarmer ce bandit. D'ailleurs, Pontmagne est discret.

Thérèse médita une seconde.

— Soit! Téléphone à Pontmagne, à mots couverts, bien entendu. Et viens me voir dès demain matin, ici.

— Convenu. Je serai ici de bonne heure.

Les derniers groupes d'invités, qui se disloquaient, s'éparpillaient, et peu à peu quittaient la place, les séparèrent. Max Pergyl prit congé de Thérèse; elle comprit qu'il l'observait avec curiosité; la nécessité de défendre son mari et son bonheur lui donna la force de sourire. "D'ailleurs j'ai confiance, pensait-elle; tout cela est une calomnie que Pierre bousculera d'un coup d'épaules..." Cependant sa force et sa patience s'usaient à suivre les hésitations, les retards, les faux départs des derniers hôtes. Elle souhaitait

maintenant avec passion la solitude dans la maison vide. Déjà les salons étaient déserts. Il restait une dizaine de personnes, dont Suze, Moulier et Archères, autour de Pierre, dans le buffet... Mme Furtier-Legrand et le comte de Mareil flirtaient à voix basse, avec des allures de confession, dans un coin de la salle à manger. En revanche, la galerie était pleine de couples qui se faisaient apporter leurs manteaux; d'autres attendaient, en haut de l'escalier principal, l'appel des valets de pied... Quittant sa fille aînée, M. Dautremont alla chercher Suze au buffet, pour l'emmener. Alors, privée de cette présence protectrice, soudain Thérèse se sentit moins ferme, moins confiante. Elle eut envie de rejoindre son mari, qu'elle apercevait, causant gaiement avec le baron, à la table du buffet. Elle craignit de trahir son angoisse en l'abordant, et gagna la galerie. Elle eut de courts entretiens avec les uns, avec les autres; elle ne savait guère quelles paroles elle prononçait; malgré elle, toute son attention se concentrait sur le roulement des voitures, devant le perron, sur le retentissement des appels: "Les gens de Mme la marquise de Tençay... Les gens de M. le docteur Bourguet!" et sur le bruit des portières brusquement repoussées... "Encore une!... encore une!..." pensait-elle. Il n'y eut plus que quelques personnes... plus que dix (elle les compta), plus que quatre... plus qu'une dame affolée, Mme Furtier-Legrand, de qui l'automobile demeurait introuvable, et qui répétait, invectivant son mécanicien absent, oubliant dans sa colère le personnage de Joséphine et les allures étudiées:

— Ce Camille!... il y a longtemps que j'aurais dû le renvoyer! Mais ce soir, chère madame, ce soir même, je vous le garantis!...

— On va vous chercher un fiacre, chère madame, fit Thérèse.

Et elle donna des ordres. Juste à ce moment, Suze et M. Dautremont pénétrèrent dans la galerie. Suze, en s'emmitouflant dans un manteau de soie en crêpe de chine bleu brodé de merveilleux ramages, dit à sa sœur:

— Ma chérie, Pierre te donnera des détails, puisque je n'ai pu te les donner à toi; mais je veux tout de même t'annoncer la grande nouvelle: je suis fiancée.

— Avec le baron?

— Naturellement!

— Oh! ma chérie!

Elles s'embrassèrent; Thérèse retint Suze contre son cœur. Elle était heureuse et profondément troublée en même temps. Quel rappel de ses propres fiançailles, et dans quel instant!

M. Dautremont, déjà en pardessus et la gorge protégée par un foulard, s'impatientait:

— Allons, allons! vous vous embrasserez demain; filons!... A demain, Thérèse.

— Oui, à demain, dit Thérèse.

— A demain, chérie!

Le pimpant sourire de Suze, un sourire plus aigu, nouveau, semblait-il, sur les lèvres de sa sœur, resta dans les yeux de l'aînée, avec un dernier regard de M. Dautremont, qui signifiait: "Hâte-toi de savoir et de prendre garde!"

— Tout le monde est parti? demanda-t-elle au maître d'hôtel.

L'Eau Purgative
"RIGA"
SOULAGE LA CONSTIPATION
"Tally's" pour Euchre gratis sur demande.
LES PRODUITS "RIGA" Ltée., 2, Ste-Cécile, Montréal.
25c

— Il n'y a plus que M. Archères qui cause avec Monsieur, au buffet.

— Bon... Vous direz à Monsieur que je suis dans ma chambre... j'ai un peu de migraine.

Elle regagna sa chambre où Gertrude l'attendait. Elle se fit seulement enlever sa toilette du soir et passer une *night-gown*. Puis elle renvoya la femme de chambre.

— Je n'ai plus besoin de vous. Allez vous reposer.

III

Seule, elle demeura debout, les mains pendantes et jointes, le regard à terre. Le silence s'épaississait sur l'hôtel, autour de l'hôtel. Il sembla à Thérèse qu'elle percevait les battements de son propre cœur et que ces coups sourds, précipités, étaient l'unique bruit de la nuit.

Ses yeux se relevèrent, parcoururent le ravissant décor de la chambre, copie de celle de Marie-Antoinette aux Tuileries, d'après les estampes du temps, le lit seulement agrandi aux proportions modernes, — le lit où, depuis que le couple nouveau s'était installé dans l'hôtel, Pierre, délaissant la chambre voisine qui était la sienne, venait dormir contre son cœur.

Ce décor de richesse, ces salons princiers, cette fête, ce lit de reine, tous ces signes d'excessive fortune autour d'elle, elle les détesta. Elle entrevit que tout cela était la cause lointaine de la tourmente qui s'abattait sur eux. Comme tant de riches, comme tant d'heureux à de certains moments, elle souhaita, elle envia l'obscurité. La petite villa de bois, en Norvège, au bord du lac mélancolique, s'évoqua dans sa pensée, le logis modeste où ils avaient vécu les plus rayonnantes semaines de leur vie, tout entiers l'un à l'autre, ayant oublié leur fortune comme un bagage superflu, et ignorés... oh! ignorés!

— Comme il tarde! dit-elle tout haut Il ne se doute donc de rien?

Des larmes d'impatience mouillèrent ses yeux. Elle se dirigea vers la cheminée — marbre blanc, guirlandes de cœurs et carquois d'or — pour appuyer sur le bouton de la sonnette. Mais, au moment de sonner, elle se contint.

"Pourquoi l'inquiéter? Il me croirait malade..."

Elle se laissa tomber sur un fauteuil. Aussitôt elle se remit debout. Elle entendait des pas dans la chambre voisine. Oui... C'était Pierre, que son valet de chambre déshabillait. Elle eut envie de frapper, d'appeler. "Dans notre maisonnette d'Aaberg, c'était si simple! nous vivions comme deux étudiants, et nos gens n'étaient pas sans cesse autour de nous, pour nous entraver, nous épier et nous séparer! Ah! la pauvreté! la liberté de s'aimer!" Mais son oreille, tendue à recueillir les moindres échos de la chambre voisine, perçut le pas vif de Pierre qui s'approchait de la porte. Elle n'eut que la force d'ouvrir cette porte et de tomber sur la poitrine de son mari.

(*A suivre*)

Service pour L'EUROPE qui sert de Modèle

La White Star-Dominion Line, dans ses cinquantes années d'expérience, s'est acquise une si haute renommée parmi les voyageurs qui savent à quoi s'en tenir sur les traversées, qu'elle sert réellement de modèle.

Son service est remarquable en ce qu'il s'applique à tous les passagers, les amusements sont abondants, la cuisine parfaite, les salons somptueux, les cabines bien aérées, les deux ponts-promenade spacieux, et de plus le passage raisonnable.

Réservez votre passage sur l'un des nouveaux paquebots Doric ou Regina (les plus grands de Montréal), le Megantic ou le populaire Canada.

Départs tous les samedis.
Demandez la brochure A.F.

211 Rue McGill, Montréal
ou Agents Locaux

69F

WHITE STAR-DOMINION LINE

GRAPHOLOGIE *(Suite de la page 48)*

AQUATUK. — L'esprit est délicat et gracieux, elle est réfléchie et sérieuse à ses heures, sentimentale et rêveuse quand elle se repose de sa vie active et précise. Qu'elle se tienne en garde contre les excès d'une imagination active qui lui embellit la vie, — ce qui est bon, — mais qui aussi peut déformer les choses, — ce qui est dangereux.

Le cœur délicat et aimant s'attache vite et pare ceux qu'il aime de ses propres qualités. Soyez prudente, petite, essayez de voir bien juste et de vous laisser guider par la raison plutôt que par le sentiment.

Elle est certainement intelligente, originale, ambitieuse, d'un optimisme réjouissant. La volonté est active, énergique, assez autoritaire.

L'humeur est variable. Elle a un charme fait de délicatesse, de tendresse et d'aimable fantaisie.

S. T. TIC. — L'esprit est attentif, clair et précis: il observe bien, raisonne juste et le jugement se forme solidement. C'est un être délicat et impressionnable, il est sensible et tendre comme une femme. Généreux, facilement enthousiasmé, il vit beaucoup par le cœur. La volonté est modérée, assez égale, souple, active. Il est ambitieux et persévérant. Idées personnelles bien arrêtées qui le portent à contredire vivement, à discuter avec chaleur et souvent avec succès. Bon et sincère, il n'a aucune vanité et une jolie simplicité qui ne se dément jamais. Nerveux, un peu irritable et impatient. Besoin de détente, de gaieté, de mouvement, qui, soudain, l'arrache à l'étude et le jette dans le plaisir, puis il se remet au travail sérieux. Grande délicatesse d'esprit et de cœur. Il aime à parler, à convaincre les autres. Très vivant, enjoué et... capricieux.

MA GRANDE AMIE No I. — Pour moi cette écriture paraît bien masculine, mais c'est difficile de se prononcer: certains hommes écrivent comme des femmes, et il y a des femmes qui ont une écriture masculine. Ici, l'écriture et le style sont d'un homme.

L'esprit est cultivé, observateur et logique. Le jugement est sûr malgré une très grande impressionnabilité nerveuse. Modestie et timidité et une réserve qui rend cette personne impénétrable quand elle le veut. La volonté est active, impulsive, ardente et énergique. De l'initiative et de l'ambition. Beaucoup de finesse, une grande facilité pour dissimuler et cependant de la sincérité. Pouvoir réalisateur marqué. Bonté, générosité, distinction et originalité.

MON AMI PIERRE RO. — L'imagination est très grande, favorise les exagérations, donne une vitalité débordante et expansive. Il est d'un enthousiasme et d'une ardeur qui dépassent parfois la mesure et le rendent un peu encombrant. Bien assis dans la vie, il est rempli de confiance en lui et d'assurance, il est un peu imprévoyant, et très entreprenant. Le jugement n'est pas sûr et ses entreprises ne le sont pas davantage.

Beaucoup de bonté, de sensibilité, de dévouement d'activité, de générosité et d'activité. L'orgueil est susceptible. La volonté, ardente et impulsive, est inconstante et parfois faible Il subit les influences, les entraînements, et lui-même peut influencer et entraîner les autres Il a une haute idée de lui, de son importance, mais il a tant de bonnes qualités, il est si foncièrement bon, si rempli de pitié pour les petits, si affectueux et si sincère qu'il est, quand même, très sympathique

NEIGE DES LAURENTIDES. — Jolie nature vivante, bonne, rayonnante qui cherche le bonheur et la joie et qui les donne par sa seule présence. Imaginative et enthousiaste, elle est assez optimiste, mais si délicatement sensible qu'elle est facilement attristée. L'esprit est enjoué et vif, elle aime l'animation et la société de ses amies. L'activité et l'humeur sont variables et influencent l'une sur l'autre. La volonté manque d'initiative et de résolution Elle accepte d'être dirigée; à certains moments elle est tout à fait faible et désemparée. Elle a une espèce d'obstination douce qui lui est utile et l'empêche d'être tout à fait sans énergie. Simplicité gracieuse, absence de vanité et de coquetterie. Beaucoup de droiture, de loyauté et de franchise. Du charme et de la douceur.

Docteur A. N. RIVET

Ancien élève de l'Institut Pasteur
et de l'hôpital St-Louis, Paris.

SPÉCIALITÉ

MALADIES DE LA PEAU

308 EST, RUE SHERBROOKE coin Saint-Denis

Heures de Consultation 2h à 4h.- 7h. à 9h. P.M.

DOMINER
ETRE HEUREUSE

Réussir en tout, rêves réalisés grâce aux secrets de Niarka. Parfums Astral - magné. très personnels, curieuse notice c. 0.60. Mme E. Niarka.
113 Ave. de Paris, Saint Mandé, - (Seine) France

LAURETTE F. — Positive, pratique, routinière, c'est une petite nature un peu égoïste, renfermée, très susceptible, difficilement satisfaite. Elle a bon cœur et d'excellentes intentions, mais sa conduite dément souvent ses vrais sentiments, et tout en constatant ses erreurs, elle les recommence sans cesse et elle est aussi mécontente d'elle-même que des autres. Sincère et droite, elle voit clair et se fait peu d'illusions. Nature très énergique: résolution, fermeté, obstination. Malgré cette forte volonté, elle a des tristesses et des découragements qui durent peu. Orgueil et amour-propre qui ne supportent pas la critique et encore moins les reproches. Beaucoup de susceptibilité, d'indépendance et d'esprit de combativité.

LAETITIA. — Elle est intelligente, elle a des idées personnelles, de l'imagination, du goût: elle est délicate et un brin sentimentale, enjouée et vive, intéressante, en somme, car elle ne ressemble à personne. Bonne et tendre, capable de se dévouer, mais manquant absolument de sens pratique et d'ordre, ce qui est de nature à entraver l'efficacité du dévouement. Enthousiaste mais peu constante. Volonté très arrêtée, tenace, autoritaire, et qui devient dure devant l'opposition. L'extrême impressionnabilité la rend variable: elle a des sautes d'humeur soudaines et imprévues des décisions subites, une ardeur qui déborde et l'entraîne souvent plus loin qu'elle ne l'a voulu. Un peu de vanité, beaucoup d'assurance, et spontanéité charmante et amusante.

EDMOND. — Esprit réfléchi, observateur et logique. Imagination portant à certaines exagérations et dont il fait bien de se défier. Il est intelligent, travailleur, ambitieux et persévérant. La volonté est précise, résolue, vive, avec toutes les qualités d'initiative et de résistance qui font les hommes qui réussissent. Orgueilleux, assez satisfait de lui-même il a des alternatives d'assurance et de timidité assez curieuses. L'activité est ardente: il voit sans cesse le but à atteindre et il ne cesse d'y travailler. Le cœur est droit, bon et aimant. Ses affections sont profondes, exclusives et exigeantes, car il est un peu égoïste et il attend beaucoup de ceux qu'il aime. Positif, pratique, minutieux exact, très économe et méthodique.

Il inspire l'estime et la confiance qu'il mérite; il a une forte personnalité et il doit exercer une influence marquée dans son milieu. Il s'arrangera toujours pour ne pas passer inaperçu.

OLGA. — Nerveuse, très sensible, peu pratique; elle est d'une activité qui devient facilement de l'agitation, elle est toujours pressée, ne remet pas les choses à leur place et passe son temps à chercher ce qui lui manque. Elle est délicate et très affectueuse, mais timide, réservée, d'humeur variable et sujette à des grandes tristesses Les difficultés lui font peur, elle est exposée au découragement. La volonté est plus vive que forte, et cependant, elle n'est pas tout à fait absente. Elle se décide sans réfléchir, puis elle revient sur ses décisions, elle est entêtée et même opiniâtre, et cependant elle n'est pas dépourvue d'une souplesse qui lui est souvent utile. Elle est toute simple et sans prétentions, capable de dévouement et très bonne, mais si désordre, que cela est, pour elle et pour les autres, une véritable source d'ennui.

CHARLO G. ou GYRLO G. — Les caractères de la signature sont si fantaisistes qu'elle est illisible. L'esprit est délicat, léger, un peu superficielle, effleurant et n'approfondissant pas ce qu'il touche. Il est imaginatif et gentiment sentimental. Il s'attache facilement mais la constance est médiocre. Bon, tendre, sincère, il n'a guère eu l'occasion de se dévouer, il pourrait l'apprendre en luttant contre un peu d'égoïsme qui a pu s'épanouir dans le dévouement des autres. Un peu de jalousie. Orgueil non dépourvu de vanité qui lui donne beaucoup d'assurance. La volonté est capricieuse: je le vois capable de résolution et de fermeté: je le vois aussi à la merci des entraînements et des influences ambiantes. Il n'est pas sérieux, il ne voit que le beau côté de la vie et son optimisme détermine de l'imprévoyance et de l'imprudence. Gai, animé, un peu bavard.

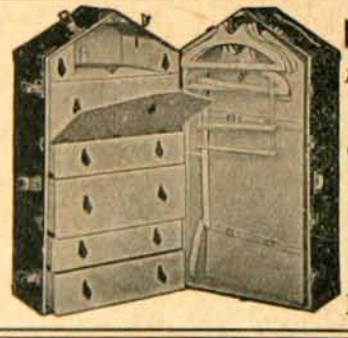
NINE. — Sensible, nerveuse, modeste, timide, très capricieuse; elle est franche. Un peu routinière, elle s'attache aux détails pour lesquels elle se tracasse et tracasse les autres. Quoique le cœur soit bon, elle manque de bienveillance et de *sourire:* elle critique, elle juge sévèrement, et elle est difficilement satisfaite. La volonté est raide et entêtée Elle sait ce qu'elle veut, elle ne l'oublie jamais, et elle ne cède, ni par considération pour les autres, ni même par habileté. Un peu égoïste, enroulée sur elle-même, de caractère un peu défiant et difficile, elle se croit une victime, quand, souvent, c'est elle qui a tort. Mais elle est sincère, délicate et d'une sensibilité facilement meurtrie; elle est capable d'aimer avec constance mais non sans exigence.

MARIE-THERÈSE. — Je supprime le titre qui précède, c'est trop long — Positive et pratique, c'est une jeune personne active, pleine de bonne volonté et d'initiative: elle est économe et elle a les qualités nécessaires pour devenir une bonne maîtresse de maison.

Bonne et instinctivement dévouée, l'égoïsme n'existe à peu près pas. Sa bonté n'est ni douce ni souple, les brusqueries, les impatiences sont nombreuses: elle a des idées et des façons de faire très arrêtées, et elle est disposée à contredire ceux qui ne les ont pas et à discuter pour prouver que c'est elle qui a raison. Décidée, autoritaire, tenace, courageuse et indépendante, elle est certainement une petite personne très énergique qui a le tort, cependant d'être entêtée parfois et un peu agressive Gaie, travailleuse, optimiste, bienveillante, affectueuse, elle anime tout autour d'elle. Elle est droite, consciencieuse et sincère. Elle sait protéger et aider ceux qu'elle aime Les siens compteront toujours beaucoup sur elle et ils auront raison si elle donne ce que sa jeunesse promet.

AIRAIN. — J'ai rarement vu une écriture indiquant l'égoïsme plus clairement: il rapporte tout à lui et il ne peut voir les événements qu'à son point de vue. Sensible et capable d'attachement, mais non d'oubli de soi, il est exigeant, susceptible et jaloux. Très nerveux, d'humeur capricieuse: il peut être gentil, séduisant même, et quand le vent tourne, tout à fait désagréable. Voyant tout en noir, porté à critiquer, et se trouvant généralement mal traité, il est pessimiste et malheureux. Quoique très fermé et secret, il ne manque pas de sincérité. Il a besoin d'affection et d'attentions, lui-même s'attache fortement. Le découragement est possible s'il était trop malheureux. Il est aisément influencé dans un sens ou dans l'autre. Aucune vanité. Il n'est pas très énergique et son extrême impressionnabilité le met un peu à la merci des influences et des circonstances. Il a de la bonté et quand il en suit les inspirations, il a de jolies délicatesses.

Claude CEYLA.



MALLE GARDE-ROBE A PIGNON

Les ennuis de faire repasser vos habits durant le voyages, sont éliminés.

Vendues dans les grands magasins

Ces Malles sont faites suivant les règlements des chemins de Fer.

Lamontagne Limitée.

Seuls manufacturiers au Canada
No 338, Notre-Dame Ouest, - Montréal.